This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

RANÇAIS ET RUSS

MOSCOU

ET SÉVASTOPOL

1812-1854

PAR

ALFRED RAMBAUD

[illegible]

PARIS

[illegible]-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

[illegible]

[illegible]

1877

[illegible]

DU MÊME AUTEUR

L'Empire grec au dixième siècle. — Constantin Porphyrogénète. Grand in-8°

Ouvrage couronné par l'Académie française.

La Domination française en Allemagne. — Les Français sur le Rhin. La Convention de Mayence, la République cis-rhénane, etc. (1792-1804). In-12. Paris, Didier.

La Domination française en Allemagne. — L'Allemagne sous Napoléon Ier. La Confédération du Rhin, le royaume de Westphalie, les grands-duchés français de Berg et de Francfort, etc. (1804-1811). In-12. Paris, Didier.

La Russie épique. Étude sur les chansons héroïques de la Russie, traduites ou analysées pour la première fois. Grand in-8°. Paris, Maisonneuve.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

MOSCOU

ET SÉVASTOPOL

FRANÇAIS ET RUSSES

MOSCOU
ET SÉVASTOPOL
1812-1854

PAR

ALFRED RAMBAUD
Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy

PARIS
BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS
5, rue des Beaux-Arts, 5
MÊME MAISON A NANCY, 11, RUE JEAN-LAMOUR

1877
Tous droits réservés.

SPV

DC 29.—
R22

PRÉFACE

L'histoire des rapports de la France avec la Russie est presque toujours celle d'une longue hostilité.

Sous Pierre le Grand, la Russie, en attaquant Charles XII, empêche la Suède de nous venir en aide pendant la crise la plus terrible du règne de Louis XIV, la guerre de la succession d'Espagne.

Sous l'impératrice Anna Ivanovna, la Russie prend parti contre notre candidat au trône de Pologne, Stanislas Leszczinski. Au siége de Dantzig, un corps de troupes françaises, commandées par Lamothe-Piquet et menées au combat par le comte de Plélo, est écrasé par des forces russes supérieures. Puis un

corps auxiliaire de douze mille Russes opère sa jonction avec les armées de l'Autriche, et, vers le temps où se terminait la guerre de la succession de Pologne, vient prendre position auprès d'Heidelberg.

Sous Élisabeth, pendant la guerre de la succession d'Autriche, la Russie, après de longues hésitations, se décide en faveur de Marie-Thérèse, et, au moment où nous obtenons notre dernier succès par la prise de Berg-op-Zoom (1748), trente mille Russes s'avancent jusqu'au Rhin comme pour hâter les négociations.

Sous Catherine II, la France et la Russie sont constamment aux prises, par leur diplomatie, sinon par leurs armes, dans les affaires de Suède, de Pologne et de Turquie. C'est alors que ces trois anciens et fidèles alliés du roi très-chrétien sont affaiblis ou anéantis. Choiseul pousse les Turcs à prendre les armes contre la Russie et leur envoie le baron de Tott; nos volontaires, nos aventuriers, les Viomesnil, les Taulès, les Dumouriez, les Choisy, vont combattre parmi les confédé-

rés polonais. Plus tard, Catherine encourage contre la France révolutionnaire la première coalition des puissances européennes, mais elle se garde bien d'y engager un seul bataillon.

Sous Paul Ier, les armées russes guerroient contre nous dans les îles Ioniennes, en Italie, en Hollande : Souvarof, vainqueur à Cassano, à la Trebbia, à Novi, chasse du Milanais et du Piémont les troupes républicaines ; dans la sanglante bataille de Zurich et dans les combats du Pont-du-Diable, du Muthenthal et du Kleinthal, les hommes du Don et du Volga disputent avec acharnement aux vieilles bandes de Lecourbe et de Masséna les montagnes de l'Helvétie.

Sous Alexandre Ier, la Russie prend part à trois grandes coalitions contre la France : l'acharnement semble grandir à chaque nouvelle rencontre, d'Austerlitz à Eylau et Friedland, de Borodino à Leipzig. Les Français pénètrent jusqu'à Moscou ; les Russes entrent deux fois à Paris. En définitive, c'est contre la Russie que se brise la fortune de la France impériale.

Sous Nicolas Ier, la mésintelligence persistante des gouvernements aboutit à la guerre de Crimée.

Et cependant, malgré deux cents ans d'hostilité, on ne peut pas dire que la France et la Russie soient des ennemis naturels.

Au XVIIIe siècle, leur longue rivalité s'explique par une position particulière des questions d'équilibre européen, qui aujourd'hui a cessé d'exister.

Alors la Russie ne pouvait atteindre son complet développement qu'en s'attaquant à la Suède, à la Pologne et à la Turquie; or, dans la lutte que la France soutenait depuis le XVIe siècle contre la maison d'Autriche et contre l'Allemagne alors dominée par l'Autriche, la Suède, la Pologne et la Turquie étaient nos alliés naturels; c'était grâce aux diversions des Suédois sous Gustave-Adolphe ou Charles XI, des Ottomans sous Soliman le Magnifique ou Mahomet IV, que nous pouvions soutenir l'effort du colosse allemand. Dans la balance des forces, les trois nations de l'Europe orientale étaient notre appoint

nécessaire. En attaquant la Suède, la Pologne et la Turquie, la Russie dérangeait l'équilibre européen dont la France, par devoir autant que par intérêt, était la gardienne. Souvent elle fortifiait nos ennemis plus encore qu'elle ne se fortifiait elle-même. La destruction de la Pologne a simplement agrandi la Russie : elle a fait la Prusse.

Au XIXe siècle, la rivalité de la France et de la Russie a eu pour cause d'abord l'ambition menaçante de Napoléon Ier, ensuite la politique inquiétante de Nicolas Ier. Aujourd'hui, ce n'est plus l'empire napoléonien qui en Occident menace la paix ou l'indépendance de l'Europe. En Orient, si la Russie n'a d'autre but que d'aider à la formation de nouveaux États indépendants dans la péninsule des Balkans, sa politique se rapproche sensiblement du programme que M. Thiers a tracé en 1840 dans sa *Réponse au Memorandum de lord Palmerston* et auquel adhère M. Guizot dans ses Mémoires [1].

[1] Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. V, p. 501; t. VII, p. 263.

Entre la France et la Russie, on ne voit plus apparaître ces divergences d'intérêts qui, plusieurs fois, ont pu les mettre aux prises. Au contraire, dans la situation nouvelle de l'Europe, on comprend que la France est nécessaire à la Russie, que la Russie est nécessaire à la France et que l'affaiblissement de l'une d'elles aurait pour résultat indirect, mais certain, l'affaiblissement relatif de l'autre.

Dans le passé même, les hommes d'État des deux nations ont eu plus d'une fois le sentiment de leurs intérêts communs. De là de fréquentes tentatives de rapprochement.

Pierre le Grand a recherché avec obstination l'alliance de la France. Il avait, dit Saint-Simon « une passion extrême » de s'unir à elle et « la France eût infiniment profité d'une union étroite avec lui ». Ses premières paroles au jeune roi qui héritait du trône de Louis XIV furent celles-ci : « Je souhaite de tout mon cœur à Votre Majesté un règne heureux et prospère : un jour, peut-être, nous pourrons être utiles l'un à l'autre et nous rendre service. » Il conclut un traité de commerce et un

traité d'alliance défensive avec le régent (à Amsterdam, en 1717). Il voulut être membre honoraire de notre Académie des sciences. Son vœu le plus cher était de faire épouser au jeune Louis XV une de ses filles. On put croire un moment que la tsarévna Élisabeth deviendrait reine de France.

Pendant la guerre de Sept ans, la Russie s'unit à la France et à l'Autriche pour *réduire les forces* de Frédéric II, devenu redoutable à tous ses voisins. L'accession de la tsarine Élisabeth à la coalition ne fut pas, comme on l'a cru souvent, l'effet d'un caprice ou d'une rancune de femme. Élisabeth agit en cette occasion avec beaucoup plus de raison que Louis XV : car la Prusse était déjà dangereuse pour la Russie et ne l'était pas encore pour la France. La décision de l'impératrice fut dictée par des considérations sérieuses, soigneusement discutées dans son conseil et longuement déduites dans les rapports du grand-chancelier Bestoujef-Rioumine.

Ce ministre, si longtemps hostile à la France et qui avait fait chasser de Saint-Pétersbourg

le marquis de la Chétardie, notre ambassadeur, proclamait cependant dès 1744 que la Prusse était plus dangereuse que la France « à cause du voisinage et de l'accroissement de ses forces ».

Le mémoire sur la politique extérieure que, le 6 mai 1756, il lut à l'impératrice est un document d'une haute importance :

« Il est inutile de rappeler, écrivait-il, combien l'accroissement des forces du roi de Prusse est nuisible à Votre Majesté Impériale. Ceci est démontré par des faits connus du monde entier. Son aïeul et son bisaïeul, qui n'avaient pas des forces excessives, à cause du voisinage de la Russie, n'avaient garde de faire les orgueilleux et les difficiles : ils étaient contraints de rechercher son alliance. Cette alliance a aidé l'empire russe à se fortifier : tout au moins il n'avait rien à craindre de ce côté. *Aujourd'hui quelle différence avec la situation d'alors !* Cette même puissance, alliée ou si l'on veut indifférente à la Russie, ou pour mieux dire dépendante de nous, est devenue le plus dangereux de nos voisins. »

Bestoujef montrait alors la Prusse, qui allait porter son armée de 80,000 hommes à 200,000 et dont le roi était le moins scrupuleux et le plus actif des princes d'Europe, convoitant le Hanovre, intriguant dans la Courlande, dans la Pologne, dans la Prusse polonaise. « Toute l'Europe a vu que, loin d'enfouir en un dépôt les grands revenus de la Silésie, *les millions levés sur la Saxe,* le roi de Prusse s'en est servi pour augmenter son armée de quatre-vingt mille hommes. » Le grand-chancelier concluait à la nécessité absolue de secourir les États menacés par la Prusse (1).

Cet accroissement énorme des forces de la Prusse en un seul règne, les contributions de guerre des pays vaincus employées à de nouveaux préparatifs militaires, ces convoitises nouvelles, ces immixtions en des affaires dont la Prusse ne s'était pas encore mêlée, ce changement dans les forces respectives de la Prusse et de la Russie, dans l'attitude de la

(1) Soloviеf, *Istoria Rossii,* t. XXIII, p. 239. Moscou, 1873.

première vis-à-vis de la seconde, tout cela inquiétait le ministre d'Élisabeth. Et pourtant Frédéric II n'avait conquis encore qu'une seule province allemande, il ne convoitait guère que le Hanovre ou la pauvre Courlande, il n'avait levé sur la Saxe que des millions, il n'avait augmenté son armée que de 80,000 hommes. Voilà ce que le grand-chancelier de Russie regardait comme dangereux pour l'Empire et ce qu'il ne croyait plus pouvoir tolérer.

L'alliance des puissances européennes contre la Prusse n'eut pas alors un plein succès : Frédéric II, après sept années de guerre, resta en possession de la Silésie, mais ses forces étaient réellement diminuées et *réduites*. L'essor de son ambition était arrêté ; il avait dû passer de l'offensive à la défensive. Élisabeth laissait à son successeur la Prusse moins dangereuse qu'elle ne l'avait trouvée.

Catherine II, qui n'aimait pas la France, fut bien obligée cependant, à la fin, de se rapprocher d'elle pour contenir les ambitions de Joseph II qui menaçait la Bavière et assurer

contre les exigences des Anglais la liberté des mers.

Cette période des relations de la France avec l'impératrice est caractérisée avec beaucoup de précision dans le rapport fait, en mars 1876, à la *Société impériale d'histoire de Russie.* J'emprunterai à ce curieux document le passage suivant, d'autant plus précieux qu'il résume des travaux qui se poursuivent actuellement, sous les auspices de la Société, dans les archives de France et de Russie, et dont le résultat ne sera pas publié avant quelques années :

« Avec la mort de Louis XV, la nature des relations entre les deux pays se modifie complétement. Les dispositions peu bienveillantes de naguère envers le gouvernement russe, le peu de confiance dans les forces et la puissance de la Russie font place en France à d'autres sentiments. Les douze années du règne de Catherine II, ses succès en Pologne et en Turquie, ses efforts heureux pour la réforme des lois et la civilisation du peuple, ont amené les Français à voir d'un autre œil

ce qui se fait à Saint-Pétersbourg; de plus, la France a une guerre difficile sur les bras (celle d'Amérique), elle cherche des alliés. Le jeune roi est animé des dispositions les plus bienveillantes, soit à l'égard de son peuple, soit à l'égard de l'humanité tout entière. Les remarquables instructions de son ministre des affaires étrangères, M. de Vergennes, reflètent cette hauteur de vues et les influences philosophiques qui dominaient autour du roi. L'envoyé français à Saint-Pétersbourg, le marquis de Juigné, reçoit l'ordre de s'expliquer ouvertement avec le gouvernement russe sur les dispositions de sa cour. A Saint-Pétersbourg, on n'ose croire d'abord à un changement aussi inattendu; mais bientôt les actes viennent confirmer les discours.

« La Turquie se refuse à exécuter les conditions de la paix de Kaïrnadji. Une nouvelle guerre est sur le point d'embraser l'Orient, mais l'ambassadeur français à Constantinople, le comte de Saint-Priest, unit ses représentations à celles de l'envoyé russe, et la Turquie consent à remplir ses engagements. Ravie des

procédés de Saint-Priest, Catherine II adresse ses remerciements à Louis XVI, et, avec son autorisation, accorde à Saint-Priest l'étoile en diamants de Saint-André. Bientôt après éclate la guerre entre l'Autriche et la Prusse pour la succession de Bavière; la Russie ne veut l'agrandissement ni de la Prusse, ni de l'Autriche; elle se porte médiatrice et c'est avec le concours de la France qu'elle assemble le congrès de Teschen, où le prince Repnine ajoute une page brillante aux fastes de la diplomatie russe. Après avoir pacifié l'Europe, Catherine II veut faire régner le calme et la sécurité sur l'Océan : elle proclame la neutralité armée, et la France est à la tête des États européens qui s'empressent d'adopter cette idée de la grande impératrice. Le sceau de la réconciliation entre les deux gouvernements, c'est le mémorable voyage en France de l'héritier présomptif du trône de Russie (Paul, plus tard Paul Ier). Tous ces faits se trouvent exposés avec le plus grand détail dans les papiers des agents diplomatiques de la France. Les jugements de plusieurs d'entre eux sur la situation

intérieure de la Russie et le caractère des personnages qu'ils y rencontrent sont parfois superficiels et d'une sévérité souvent injuste; mais l'ensemble de leurs rapports offre les plus riches matériaux pour l'étude de l'histoire russe [1]. »

Ainsi donc les documents inédits prouvent que la période qui s'étend entre l'annexion de la Crimée par les Russes et les débuts de la Révolution française, fut une période d'amitié, de bons offices mutuels et de concert cordial entre les deux pays.

Faut-il rappeler que Voltaire s'était fait « le chevalier » de la grande Catherine et l'associait à sa croisade philosophique contre le fanatisme, contre les abus, contre les juges de Calas et de Sirven; qu'elle entretint une correspondance avec d'Alembert et lui offrit

[1] Recueil (*Sbornik*) de la Société impériale d'histoire de Russie. Saint-Pétersbourg, 1876; t. XVII, p. 412. Compte rendu de la séance présidée, le 5 mars 1876, par le grand-duc héritier de Russie, et rapport de M. Polovtsof. — Voir aussi les mémoires du comte de Ségur, ambassadeur de France en Russie sous Catherine II.

de diriger l'éducation du grand-duc héritier; qu'elle invita Diderot à lui rendre visite et eut avec lui de longs entretiens au Palais d'Hiver; qu'elle se déclara « l'amie » de Mme Geoffrin; qu'elle appela le sculpteur Falconet pour lui faire exécuter la statue de Pierre le Grand; qu'elle fut une lectrice assidue de Corneille, de Racine, de Montesquieu; qu'elle appelait l'*Esprit des lois* le « bréviaire des souverains »; qu'elle traduisit le *Bélisaire* de Marmontel, souscrivit à l'*Encyclopédie* proscrite à Paris? Catherine II avait pour alliés nos littérateurs, nos penseurs, nos économistes, nos artistes, tous ceux dont le génie était l'esprit du siècle; en sorte que, pendant le temps même où elle se trouva en conflit avec la France officielle, elle garda la bienveillance et les sympathies de la France philosophique.

Paul Ier, qui avait combattu la Révolution, se rapprocha du Premier Consul, s'entendit avec lui pour protéger les petits États maritimes contre la tyrannie britannique, se disposa à joindre ses flottes et ses armées à

celles de la République [1], demanda Masséna, le vainqueur de Zurich, pour commander les forces russes et françaises qu'on enverrait en Asie. Ce rapprochement, s'il avait subsisté, eût rétabli peut-être la paix du monde : Bonaparte, passionné alors pour la gloire du législateur et du réformateur, en échange de la sécurité que lui assurait l'alliance russe, eût pu lui faire le sacrifice de ses projets de conquête. Paul Ier pouvait à la fois le rassurer et le contenir : l'ambition de Napoléon ne déborda sur le monde que lorsque, abandonné par la Russie, il se vit condamné à vaincre et à conquérir sans cesse pour assurer ses conquêtes.

Alexandre, à Tilsitt, revint à la politique de son père ; il était bien tard déjà. Napoléon était déjà trop engagé dans les affaires d'Allemagne et dans le blocus continental. Il ne s'agissait plus en 1807 de pacifier le monde, mais de se le partager.

Sous Nicolas Ier, il y eut un nouveau rap-

[1] Voir (dans les *Archives Voronzof*, t. VIII, Moscou, 1875) la correspondance de Rostopchine et mon article [illegible] *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1876.

prochement entre les deux pays : la marine française et la marine russe, unies à celle de l'Angleterre, combattirent pour l'affranchissement de la Grèce. De leurs efforts naquit un peuple libre. Peut-on citer beaucoup d'alliances qui aient eu ce glorieux résultat? Alors la France et la Russie pouvaient s'abandonner sans crainte à leurs sympathies pour les chrétiens d'Orient; l'Europe n'était pas courbée sous une influence funeste qui menace de tourner à sa ruine tous ses essais de transformation et qui lui fait de toute pensée généreuse un danger.

En 1829, l'appui de la France permit à l'empereur russe de poursuivre ses succès sur le Danube. Il nous suffit de rester immobiles pour contenir l'Angleterre et l'Autriche. Cette alliance ne devait pas être sans compensation pour la France : il fut alors sérieusement question pour elle d'un dédommagement de nos pertes de 1815, d'un accroissement de territoire vers le nord et comme d'une revanche des traités de Vienne. Comme l'a dit un récent historien de la Restauration, les

deux puissances furent alors en étroite union, « la France contre le *statu quo* européen, la Russie contre le *statu quo* oriental [1] ».

La France et la Russie sont donc si peu des ennemis naturels que six fois en deux siècles, dans des circonstances générales assez défavorables, elles contractèrent des alliances plus ou moins durables.

Même quand la rivalité d'influence a dégénéré en lutte ouverte, même lorsque par l'invasion des deux pays la guerre des cabinets et des armées est devenue la guerre nationale, même lorsque les Russes sont entrés à Paris et que les Français sont allés à Moscou et en Crimée, ils se sont combattus comme deux peuples que les hasards de la politique ont momentanément mis en conflit, et non comme deux peuples que divise une antipathie de race, une haine séculaire. L'un pour l'autre ils ont été à certains moments l'adversaire; jamais ils ne furent *l'ennemi héréditaire*.

Les Français et les Russes appartiennent à

[1] Alfred Nettement, *Histoire de la Restauration*, t. VIII, pages 304 et 747.

deux branches très distinctes de la race indo-européenne; leurs langues présentent des caractères fort opposés; les influences climatériques semblent devoir augmenter encore la diversité du tempérament slave ou gaulois; le développement historique des deux peuples présente assez peu d'analogies. Cependant, malgré tant de contrastes, on retrouve entre eux une certaine affinité de caractère, certaines ressemblances dans leurs qualités, dans leurs aptitudes, dans leurs défauts, dans leurs travers même. Pour nos voisins communs, par exemple, le Russe et le Français sont également « chose légère », — sans parler de notre *corruption*.

Dans aucun autre pays du monde notre langue n'est plus répandue qu'en Russie, et elle y est répandue plus que toute autre langue étrangère. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que les Russes, sous Ivan le Terrible et Pierre le Grand, entrèrent en relations d'abord avec les Anglais, les Allemands et les Hollandais, que les langues de ces trois peuples furent, avant le français, en faveur à la

cour et dans la société. Ce n'est donc point par hasard, c'est par choix qu'on a fini par lui donner la préférence.

Il y a sans doute aussi quelque bonne raison pour que nos œuvres sérieuses ou légères, pour que nos romans, nos drames, nos comédies soient presque plus goûtés dans ce pays que dans tout autre. Même ceux qui ne savent pas notre langue nous lisent : on ne peut imaginer tout ce qui se traduit en Russie de livres français [1]. Il faut donc que les produc-

[1] Pour s'en faire une idée, il suffit de consulter le bulletin périodique de la censure (*Oukazatel po dielam petchati*). Les romans de Gustave Droz, Émile Gaboriau, Émile Zola, Amédée Achard, Adolphe Belot, Hector Malot, etc., ont un succès de traduction et de librairie égal à celui de Georges Sand (*Contes d'une grand'mère*), Victor Hugo (*Quatre-vingt-treize*), Erckmann-Chatrian (tous les *Romans nationaux*), Jules Verne, etc. Le succès d'Alexandre Dumas, de Montépin, Paul de Kock se soutient. On attend là-bas avec autant d'anxiété que chez nous les dernières nouvelles sur l'immortel et impérissable Rocambole, tandis que Thiers, Guizot, Littré, les œuvres les plus sérieuses de notre littérature trouvent une classe nombreuse de lecteurs. Je ne parle pas du succès de nos pièces de théâtre, les opéras comme les opérettes, les vaudevilles comme les drames.

tions de l'esprit français répondent à certains côtés de l'esprit russe, non pas seulement dans les hautes classes, qui n'ont pas besoin de ces traductions, mais dans les classes moyennes et inférieures, pour lesquelles on les multiplie.

La popularité de notre langue en Russie reste un lien entre les deux peuples, lors même qu'ils sont en guerre. C'est en français que Rostopchine a formulé contre nous ses plus virulentes philippiques. C'est en français qu'Alexandre Ier a fait la dédicace de l'arc de triomphe élevé à Tsarskoe-Sélo en mémoire de ses succès contre nous : *A mes compagnons d'armes!* C'est en français que le général Koutaïsof, mortellement atteint d'un de nos boulets à Borodino, prononça ses dernières paroles. C'est en français aussi que s'entretenaient les officiers des deux armées aux barrières de Moscou en 1812, sur les glacis de Sévastopol en 1854.

Un tel fait ne peut ne pas avoir des conséquences. Il explique de part et d'autre beaucoup de ménagements.

On se sent moins en pays étranger, en pays ennemi, quand on peut s'entendre avec la population ou certaine classe de la population. Rostopchine, dans les desseins duquel il entrait, assure-t-on, que Moscou fût brûlée, prit ses mesures pour que les Français n'y trouvassent personne à qui parler. Il hâta l'émigration de la bourgeoisie aisée, de la noblesse, — très-patriotes sans doute, mais françaises d'éducation. Il ne resta dans la ville que les gens du petit peuple, qui ne savaient que le russe.

De même, la conduite relativement modérée des Russes dans la campagne de France s'explique par cette facilité à se faire comprendre de la population, par le plaisir qu'éprouvaient leurs officiers à entendre parler autour d'eux une langue qui leur était familière [1], non moins que par l'absence d'une véritable haine nationale.

[1] De là certainement le ton de bonne humeur avec lequel parlent de leur séjour en France des officiers comme Jirkévitch, dont la *Rousskaïa Starina*, novembre et décembre 1874, publie de curieux mémoires sur 1814.

D'ailleurs ils arrivaient chez nous, non pas avec les passions ardentes des volontaires de Blücher, non pas avec l'idée arrêtée de partager et d'anéantir la France, mais avec un certain sentiment de respect pour le passé de ce grand pays, de sympathie pour une civilisation dont l'influence sur la civilisation russe était surtout visible depuis les règnes d'Élisabeth et de Catherine II.

Quand la division d'Ermolof, en marche contre la France, arriva auprès de Salzbach où Turenne fut tué en 1675, le général russe donna à ses troupes l'ordre du jour suivant : « Nos armées approchent du lieu où périt, frappé d'un boulet, le grand capitaine Turenne : désireux d'honorer la mémoire du héros, j'ordonne à la deuxième division d'infanterie de la garde placée sous mon commandement de se réunir autour de son monument en ordre de bataille, de défiler ensuite et de rendre les honneurs à ce grand homme.

« L'ordre fut ponctuellement exécuté. Les régiments de la deuxième division défilèrent par pelotons devant le monument. Près de là

était un arbre desséché sous lequel Turenne avait été tué; d'une des branches pendait à une chaîne de fer le boulet fatal qui avait frappé le glorieux capitaine. C'est sous cet arbre que se tenait l'illustre Ermolof, saluant à haute voix les pelotons qui défilaient. Puis les régiments s'arrêtèrent: un grand silence s'établit. Ermolof fit un signe, et la seconde division fit entendre trois fois un *hourrah*, saluant ainsi sur la terre ennemie le grand capitaine.

« Après la parade, les officiers se réunirent dans une maison qui s'élevait non loin du monument. On présenta un registre à Ermolof, et celui-ci y écrivit que, tel jour, le général Ermolof, avec tous les officiers de la deuxième division, avait rendu à la cendre du capitaine français les honneurs militaires qui lui étaient dus (1). »

Ce même respect du passé de la France se retrouva chez les Russes de 1815. Quand Blücher voulut faire sauter le pont d'Iéna,

(1) Roudakof, *Istoria Pavlovskago polka.*

Alexandre Ier intervint pour préserver ce monument.

Les populations françaises des pays envahis se trouvaient avec les soldats russes, qui pourtant ne comprenaient pas notre langue, en rapports moins hostiles qu'avec les soldats des autres nations coalisées.

Nicolas Tourguénief, qui fut en 1815 attaché au quartier général de l'armée d'occupation, alors installé à Nancy, constate les bons rapports qui s'établirent assez vite entre les Russes et les habitants :

« Les soldats russes se conduisirent envers les Français infiniment mieux que les soldats allemands. Pendant le passage des troupes prussiennes et bavaroises par Nancy et dans les environs, il y eut beaucoup de désordres commis, et beaucoup de plaintes s'élevèrent parmi les habitants. L'administration russe faisait, en pareil cas, prendre par sa police les mesures les plus propres à protéger les opprimés.

« La conduite dure des Prussiens s'explique facilement par l'esprit de vengeance qu'ils

nourrissaient contre les Français, par les longues humiliations que ceux-ci leur avaient fait éprouver. L'insolence des Bavarois n'étonnera pas non plus: des amis, devenus ennemis, montrent dans leur inimitié une passion violente, de même que les renégats sont les plus ardents persécuteurs de leurs anciens frères en croyance.

« Quant aux Russes, ils n'avaient point à venger les mêmes humiliations que les Prussiens, car ce ne sont pas les batailles perdues qui humilient un peuple, surtout quand il en a gagné d'autres à son tour.

« D'ailleurs, le soldat russe, habitué qu'il est à une vie toute de privations... est sensible à la moindre politesse, au moindre signe de bonté ou de bienveillance. Or, la plupart du temps il trouvait un bon accueil chez les habitants; on lui donnait à manger, souvent même on l'admettait à la table de la famille; on le traitait de *monsieur* en lui parlant, ce qui ne manquait pas de lui faire plaisir; enfin il était content.

« Que de fois n'ai-je pas entendu les citoyens

de Nancy et des environs dire qu'ils regardaient comme leur enfant le soldat russe logé chez eux! Leur confiance en lui était telle, qu'ils laissaient entre ses mains les clefs de la maison, qu'ils lui confiaient le soin de veiller sur les petits enfants, et le soldat russe les aidait volontiers dans leurs travaux domestiques.

« Aussi quand le bruit se répandit à Nancy que la ville devait être évacuée par les Russes et occupée par les Bavarois, les habitants disaient-ils qu'ils aimeraient mieux avoir à loger dix Russes qu'un Bavarois (1). »

(1) Nicolas Tourguénief, *la Russie et les Russes*, t. Ier, *Mémoires d'un proscrit*, p. 69. Paris, 1847. — Dans la banlieue de Nancy, on voit encore le *cimetière des Russes*. — Les journaux de la localité et les archives municipales ou départementales fournissent quelques faits sur le séjour des troupes russes à la caserne Sainte-Catherine de Nancy, et sur celui des officiers ou employés russes dans la ville. Entre autres curiosités, mentionnons le 12 septembre 1815, une illumination « à l'occasion de la fête de S. M. l'Empereur de Russie ». Le sieur Éloy Schmitz, ferblantier, présente, à ce propos, une facture « pour fourniture, pose et allumage » de 2,819 lampions ou boîtes. Au contraire, en 1871, quand

Ce témoignage de Nicolas Tourguénief se trouve confirmé par les traditions locales. Les Allemands de 1814 et de 1815 ont laissé dans nos campagnes de l'Est de tristes souvenirs, que ceux de la dernière guerre sont peu propres à effacer. Les vieilles gens qui ont vu les anciennes invasions parlent au contraire des soldats russes comme d'hôtes faciles à vivre, se contentant de peu, très-reconnaissants de ce qu'on faisait pour eux, s'attachant aux habitants chez lesquels ils se trouvaient logés,

l'empereur d'Allemagne passa à Nancy, les négociants affectèrent de fermer boutique et protestèrent par leur attitude contre les réjouissances des Teutons ; plusieurs habitants furent même condamnés par l'administration prussienne à différentes peines. Mentionnons encore un ordre du commandant russe chargé de la surveillance et police de l'hôpital de Lunéville : auparavant, quand on conduisait les militaires défunts au cimetière, un seul cercueil, en tête du cortége, était censé suffire pour tous les morts entassés dans la même charrette ; désormais il y aura un cercueil par défunt. — A Saint-Pétersbourg, à Notre-Dame de Kazan, on a fait trophée des *clefs* de Nancy. Or, Nancy, n'étant pas fortifié, n'a et n'avait alors pas de portes dans le sens militaire du mot, donc pas de *clefs*.

prêts à baiser la main qui les nourrissait, contenus d'ailleurs par leurs chefs dans une exacte discipline. Ce portrait s'applique surtout aux soldats des régiments; les cosaques, moins bien surveillés grâce à leur service d'éclaireurs, se permettaient plus d'excès et couraient plus de risques.

Dans les récits qu'on trouvera plus loin sur l'invasion napoléonienne de 1812, on verra que les populations russes surent distinguer aussi, parmi les envahisseurs, les troupes françaises proprement dites des troupes étrangères qui marchaient sous les mêmes drapeaux.

Les récits sur le siége de Sévastopol prouveront ensuite que, malgré l'acharnement de la lutte, les officiers russes rendaient justice à leurs adversaires. Il n'y avait pas de haine dans leur hostilité, et l'animosité des combattants n'a pas survécu à la guerre qui les mit aux prises.

Les années sanglantes de 1812 et de 1854 sont déjà loin de nous ; fussent-elles plus rapprochées, on pourrait toucher à ces souvenirs sans réveiller des sentiments trop pénibles ;

c'est peut-être dans l'histoire des guerres entre les deux nations, plus encore que dans l'histoire de leurs alliances éphémères, qu'on peut puiser des motifs de confiance en l'avenir.

La Russie, qui a réalisé tant de progrès économiques et sociaux depuis quinze ans, la Russie, que l'émancipation des serfs, la création d'assemblées délibérantes dans les communes, dans les arrondissements et dans les provinces, la réforme de la justice et des tribunaux, l'institution du jury, le développement de l'instruction et des sciences, ont rattachée plus étroitement encore à la famille européenne, y tiendra chaque jour une place plus grande, non comme une ennemie de la France, mais comme sa puissante alliée dans l'œuvre de pacification, de justice internationale et de progrès.

Nancy, novembre 1876.

A. R.

MOSCOU
ET SÉVASTOPOL

LA GRANDE ARMÉE A MOSCOU

D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES MOSCOVITES.

T. Tolytcheva, *Razkazy Otchevidtsef o Dviénadtsatom Godié* (*Récits de témoins oculaires sur l'année* 1812), Moscou, 1872 et 1873.

Lorsque l'on contemple de la terrasse du Kremlin ou de la tour d'Ivan le panorama de Moscou, on a peine à croire tout ce que racontent les historiens du grand incendie de 1812. Comment imaginer que ces centaines d'églises et de monuments qui sont la parure de la sainte mère Moscou ne soient pas l'ouvrage des siècles? Ils paraissent bien loin de nous, ces jours terribles où l'embrasement de la grande ville illuminait à trente lieues à la

ronde, à la distance qui sépare Orléans de Paris, les campagnes russes, et guidait dans les ténèbres, comme un météore sinistre, la marche des armées russes et françaises! Les trois cinquièmes des maisons et la moitié des temples furent alors détruits. Aujourd'hui cependant, de quelque côté qu'on se tourne, c'est cent, deux cents églises qu'on embrasse d'un coup d'œil, une infinité de clochers, une voie lactée de coupoles.

Un peintre qui, avec sa toile devant les yeux, n'aurait besoin que de quelques traits de son pinceau pour figurer une flèche ou un dôme laisserait tomber ses bras de fatigue avant d'égaler un tel modèle. La réalité est plus prodigue que ne le serait la fantaisie. Ce sont les bourgeois et les paysans de Moscou qui ont ainsi *enluminé* leur capitale, et qui ont fait, avec la pierre, la brique et l'or, mieux que n'eût rêvé l'imagination d'un conteur des *Mille et une Nuits*.

Et dans cette multiplicité, quelle variété! Telle église est surmontée d'une flèche, comme les cathédrales des bords du Rhin, telle autre

s'est parée d'une *kolokolnia* qui s'effile en minaret arabe, ou d'une tour XVIIIe siècle qui rappelle les clochers de Saint-Sulpice. Tantôt le dôme s'aplatit comme un bouclier et fait songer à Sainte-Sophie, tantôt il s'arrondit en demi-sphère comme celui des Invalides, ou se resserre à sa base pour former une bulbe métallique. Les coupoles sont parfois isolées, plus souvent elles s'enflent les unes au-dessus des autres, comme une houle de vagues dorées, et d'une croix à l'autre se balancent, comme des lianes, les chaînons de cuivre et d'argent. De ces coupoles, les unes avec leur revêtement d'or étincellent aux rayons du soleil, d'autres brillent de l'éclat plus modeste de l'étain ou de l'argent, ou bien affectent le rouge éclatant, le vert d'émeraude, le bleu de ciel parsemé d'étoiles d'or.

Lorsque la nuit commence à descendre et que les maisons disparaissent déjà dans l'ombre du soir, les derniers rayons du soleil couchant viennent tomber sur les croix de tous ces temples comme sur des cimes de glaciers alpestres ; elles paraissent comme suspendues

dans le crépuscule, semblables à des signes de feu, et reproduisent à une multitude d'exemplaires le miracle du *Labarum*.

Dans le lointain, semés sur le pourtour extrême de la ville comme autant de forts détachés, on voit les couvents avec leurs blanches murailles, qui ont jadis soutenu l'assaut des Tatars, surmontés de hauts clochers tout garnis de carillons.

Le panorama de Moscou donne une impression tout autre que celui de Paris : les Invalides, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Panthéon, debout dans la brume de Paris, nous semblent imposants non-seulement par leurs beautés monumentales, mais par les idées qui s'y rattachent ; on ne sait pas si l'on contemple ou si l'on se souvient. A Moscou, le plaisir du spectacle, pour l'étranger du moins, est uniquement pittoresque. Toutes ces églises sont pour nous sans nom et sans histoire : elles ne peuvent évoquer en nous les souvenirs d'un passé que nous connaissons mal. C'est l'imagination qu'elles étonnent par leur multitude anonyme, leur variété, leur profusion.

Il n'y a pas soixante ans qu'amis et ennemis pleuraient sur les ruines d'Ilion ; la capitale des tsars est aujourd'hui plus belle, plus vaste, deux fois plus peuplée qu'au moment de l'invasion napoléonienne. Elle a changé aussi de caractère ; c'est une population en partie toute différente qui l'habite. Avant Rostopchine, Moscou était surtout une ville nobiliaire ; suivant l'antique usage, les seigneurs russes désertaient pour la saison d'hiver leurs résidences de la campagne ; ils venaient, avec quantité de chevaux et des centaines de serviteurs, s'établir dans leurs résidences de la ville. Au milieu de vastes cours, d'étangs et de jardins s'élevait l'habitation du *barine ;* tout autour de la maison, des écuries, des étables, des magasins, des logis pour les valets, femmes de chambre, palefreniers, piqueurs, portiers, pour toute une horde de domestiques qui ne servaient à rien. Le luxe consistait précisément dans cette profusion de serviteurs inutiles. La maison du seigneur était quelquefois en brique, plus rarement en pierre, ordinairement en bois artistement découpé et

ouvragé; elle était recouverte d'une toiture en feuilles de cuivre ou de fer, peintes en rouge ou en vert; les magasins étaient souvent en pierre à cause des incendies; les autres constructions en bois plus ou moins dégrossi. La noblesse russe ne s'était pas encore accoutumée à considérer Pétersbourg tout à fait comme la capitale; elle s'obstinait à venir tous les hivers tenir sa cour dans la « mère des villes russes ».

L'incendie de 1812 a rompu les traditions. La noblesse, ne voulant ou ne pouvant pas reconstruire tous ses hôtels, a loué ou vendu le terrain aux bourgeois; l'industrie, prodigieusement développée depuis soixante ans, en a pris possession. Voilà comment Moscou a perdu cette population flottante de seigneurs et de serfs, qui s'élevait à plus de 100,000 âmes, et comment de ville nobiliaire elle est devenue ville industrielle, la capitale de la grande région manufacturière qui porte son nom.

C'est donc une cité nouvelle qui est sortie des cendres de 1812; mais cette année glo-

rieuse et funèbre, dans laquelle Moscou, comme deux cents ans auparavant, à l'époque de l'invasion polonaise, a vu le salut de la Russie acheté par sa propre ruine, ne pouvait manquer de laisser son empreinte sur les monuments. A chaque pas, dans le Kremlin ou dans la ville, on se trouve en présence de quelque souvenir de la *guerre patriotique*.

A l'extrémité de la grande rue de Tver, la rue impériale de Moscou, s'élève, à cette barrière de la ville qui vit Napoléon sortir de sa conquête pour n'y plus rentrer, la *Porte Triomphale:* c'est par elle qu'Alexandre II, au lendemain de Sévastopol, a fait son entrée solennelle pour le couronnement. Non loin du Kremlin, on voit resplendir les coupoles dorées d'une église aux proportions colossales, bâtie de marbre et de pierre, à la décoration de laquelle travaillent depuis des années les premiers artistes de la Russie, et qui ne sera peut-être pas livrée au culte avant plusieurs années; on parle d'une dépense de 10 millions de roubles (près de 40 millions de francs). Comme Saint-Isaac de Pétersbourg, elle do-

mine de haut tous les temples du monde gréco-russe, qui sont, comme on sait, de proportions fort exiguës. Elle devait s'élever d'abord sur une de ces collines du haut desquelles Napoléon contempla la resplendissante capitale et s'écria : « Enfin ! » quand déjà le destin avait dit : « Trop tard ! » Cette église est destinée à remercier le ciel des victoires de 1812, 1813 et 1814 ; elle est dédiée au *Christ libérateur*.

Sur la fameuse place Rouge, près de la tribune de pierre du haut de laquelle Ivan le Terrible haranguait son peuple, se dresse le monument de bronze des deux libérateurs du XVIIe siècle, avec cette inscription : « Au bourgeois Minine et au prince Pojarski la Russie reconnaissante ». Le bas-relief nous montre les sacrifices de la nation orthodoxe pour la libération de la patrie, les vieux pères qui amènent leurs fils, les femmes, avec leur noble et pittoresque costume national, qui les fait ressembler à des matrones romaines, apportant leurs bijoux et leurs parures ; mais c'est à l'invasion française de 1812 que les vainqueurs de l'invasion polonaise de 1612 doi-

vent leur statue, inaugurée six ans après la retraite des Français.

Pénétrez dans ce Kremlin que Napoléon a voulu faire sauter, et auquel d'intelligentes restaurations ont rendu son premier caractère : si vous visitez l'église de l'Annonciation, on vous dira que les Français ont installé leurs chevaux sur son pavé d'agate ; si vous allez à l'Assomption, on vous montrera les trésors qui à leur approche furent portés en lieu sûr ; si vous levez les yeux vers le sommet de la tour d'Ivan, vous vous souviendrez que la croix en fut renversée par les envahisseurs et que ses débris les plus précieux furent retrouvés dans les bagages de la Grande Armée.

La porte de Saint-Nicolas, ornée de l'image de ce vengeur des parjures, et où l'on amenait autrefois les plaideurs prêter leur serment, présente une inscription commémorative : elle rappelle le *miracle* qui en 1812 préserva cette porte. La tour qui la surmonte fut fendue de haut en bas ; mais la fissure s'arrêta au point même où se trouve l'*icône*. L'explosion d'une masse énorme de poudre ne réussit à briser ni

le verre qui recouvre l'image, ni le cristal de la lampe qui brûle suspendue devant elle.

Le long des murs de l'arsenal sont empilés les canons enlevés aux troupes françaises ainsi qu'à nos alliés; il y a 365 canons pris aux Français, 189 aux Autrichiens, 123 aux Prussiens, 70 aux Italiens, 40 aux Napolitains, d'autres aux Bavarois, Saxons, Polonais, Espagnols. Les uns sont ornés de l'N impériale, les autres du chiffre de tel ou tel roi de la confédération du Rhin, ou de tel ou tel grand feudataire de l'empire napoléonien. Tout ce bronze est entassé là, verdissant sous la pluie, muet témoignage de l'immense désastre, tragique épave de ce qui fut la Grande Armée.

Au Palais des Armes, autres trophées : le lit de camp où Napoléon se débattait contre l'insomnie et les funestes pressentiments, l'épée d'honneur que la ville de Paris offrit en 1814 au gouverneur Sacken, etc. Ainsi tous ces souvenirs, tous ces monuments, la Porte Triomphale, le temple du Christ libérateur, les murailles, les églises et les tours du Krem-

lin, tout porte la même date, le millésime de cette année 1812 qui vit se briser la plus grande fortune militaire des temps modernes.

En continuant à célébrer un anniversaire glorieux, celui de la *délivrance,* la Russie a-t-elle conservé les ressentiments patriotiques qui l'animèrent à cette époque ? Suffit-il aux Russes d'avoir été à Paris après avoir vu les Français à Moscou, ou bien leur haine est-elle de celles qui ne se laissent ni assouvir par la vengeance, ni apprivoiser par le temps ? Il est bon de rappeler qu'en 1814 le tsar Alexandre fut le moins acharné de nos ennemis, tandis que la Prusse se montrait déjà un des plus âpres à la proie et au sang.

Aujourd'hui, dans le Kremlin restauré, le nom même de Napoléon a cessé d'exciter les colères. Dans ce même palais impérial qui s'élève sur les ruines de l'ancien, brûlé par ses ordres, l'homme de 1812 est reçu presque comme un hôte ; son buste de marbre se dresse, couronné de lauriers, dans les appartements des tsars, monument de ses éphémères alliances avec Paul ou Alexandre Ier. Pour la déco-

ration intérieure, on semble affectionner les tableaux qui rappellent la grande lutte, et c'est à des mains françaises qu'on a laissé le soin de les peindre. L'une de ces toiles représente Napoléon traversant l'incendie de Moscou; il s'avance à cheval, la main dans le gilet, le visage illuminé de reflets rougeâtres, sombre et pensif, se sentant en face de son mauvais génie. Il retient son cheval, qui bronche et qui flaire de ses narines frémissantes une poudre embrasée. Sur l'horizon enflammé comme par une aurore boréale se dessinent les hauts tricornes de ses maréchaux et de ses généraux. Un autre tableau, d'inspiration évidemment toute française, et qui a dû figurer dans quelqu'une de nos expositions, nous montre, en un coin de la plaine couverte de neige, semée de débris, un groupe de soldats français arrêtés au pied d'un arbre, et, de leurs dernières cartouches, protégeant des blessés et des femmes contre une bande de cosaques,

. . . . . Effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
Horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.

Ordinairement la mémoire du peuple est plus tenace que celle des grands. S'il y a parmi les *mougiks* de Moscou quelqu'un des survivants de 1812, quel souvenir a-t-il gardé de l'*année terrible?* quel sentiment peut-il nourrir encore au sujet de « l'impie Français », de « l'effronté Goliath », comme nous appelait alors l'archevêque Platon ? Quelles images repassent dans sa vieille tête lorsque, penché sur sa grande barbe blanche, ramassé dans sa fourrure de peau de mouton, il se raconte éternellement à lui-même l'histoire de ses premières années ?

Un de mes amis de Russie, avec qui je m'entretenais sur la terrasse du Kremlin de ce lointain passé, me signala une série d'articles qui avaient récemment paru dans la *Gazette de Moscou:* c'étaient précisément des « récits de témoins oculaires sur l'année 1812 ». Une dame russe, qui écrit sous le pseudonyme de Tolytcheva (Mlle Catherine de Novossiltsof), les avait recueillis de la bouche des vieillards. Elle venait justement de les réunir en deux brochures qu'elle

voulut bien mettre à ma disposition. Les mémoires russes sur l'incendie de Moscou sont peu nombreux ; les gens qui savaient tenir une plume étaient partis. On doit savoir gré à l'écrivain moscovite de s'être attaché à sauver de l'oubli ces précieuses parcelles d'histoire. Il fallait se hâter : comme elle le dit très-bien, « le nombre de ceux qui assistèrent à la prise de Moscou par les Français est aujourd'hui bien restreint, et bientôt il ne restera probablement plus un seul témoin d'événements qui constituent la plus dramatique et la plus glorieuse page de notre histoire. »

La majeure partie de ces témoins appartient au petit peuple. « Sur 240,000 habitants, nous dit Rostopchine, il ne resta que 12,000 ou 15,000 hommes, qui étaient ou des bourgeois ou des étrangers ou des gens de la lie du peuple, mais personne de marque, soit de la noblesse, soit du clergé, soit des marchands. » Les personnages dont T. Tolytcheva a bien voulu se constituer le secrétaire pour la rédaction de leurs souvenirs sont donc pour la plupart de pauvres gens qui assurément n'au-

raient jamais eu l'idée d'écrire leurs mémoires: c'est la religieuse Antonine, ancienne serve des Apraxine, c'est le petit marchand André Alexiéef, c'est la petite marchande Alexandra Alexievna Nazarof, c'est le vieux Vassili Ermolaévitch, ancien serf de la famille Soïmonof, la femme de pope Marie Stépanovna, la femme de diacre Hélène Alexievna; ce sont de vieux prêtres, de vieux moines, de vieilles religieuses. Il a fallu en aller chercher au moins quatre ou cinq à l'hospice. Le plus fort contingent est fourni par les couvents, où d'autres narrateurs ou narratrices ont trouvé également un asile pour leur tête blanchie. Quelquefois leur mémoire s'est affaiblie; alors ce sont leurs enfants ou petits-enfants qui viennent compléter ou rectifier, par les récits plus précis qu'ils ont entendus autrefois, leurs récits un peu confus d'aujourd'hui.

T. Tolytcheva a tenu à laisser au langage de ces braves gens son allure populaire, ses phrases courtes et hachées, ses images pittoresques, sa profusion d'expressions proverbiales ou d'invocations religieuses. Ils ont

conté longuement, minutieusement, n'omettant aucun des détails qui les concernent, ou des petites circonstances qui les ont frappés, avec les indications des jours et des heures tenacement conservées dans leur mémoire de vieillards. On voit que tout cela, pour eux, s'est passé hier. Plusieurs ont gardé de ces jours d'angoisse une si vive impression que le moindre incendie, la vue d'un casque de soldat suffit pour faire battre leur cœur comme au temps où ils avaient dix ans. Ils se répètent bien un peu dans leurs narrations : hélas ! ils ont tous vu la même chose : — l'invasion, l'ennemi, l'incendie de leur ville par les leurs, la misère, la disette, le pillage. C'est la guerre qui est monotone et qui se répète gauchement dans ses horreurs.

Nous avons déjà bien des documents sur 1812 ; les souvenirs du comte de Toll, l'apologie de Rostopchine, les récits de Domergue, de Wolzogen, de Ségur, de Robert Wilson, d'Eugène de Wurtemberg, etc. Le lecteur français ne dédaignera pas d'écouter un des personnages qui ont le plus souffert de la

catastrophe ; il fera bon accueil à ce qu'on pourrait appeler les *Mémoires du peuple de Moscou.*

I

L'ARRIVÉE DE LA GRANDE ARMÉE

Les petits marchands et les femmes de popes, qui n'étaient pas admis à sonder les mystères de l'entrevue d'Erfurt ni les redoutables conséquences du blocus continental, ne se doutaient guère de l'orage qu'amassait sur leur tête le refroidissement d'Alexandre pour l'alliance française. Le plus grand nombre des porteurs de *toulaupes* (1), qui au commencement de 1812 pataugeaient dans les rues boueuses de Moscou, savaient-ils seulement ce que c'était que la confédération du Rhin et le grand-duché d'Oldenbourg ?

C'était ailleurs que dans l'échange des notes diplomatiques qu'ils puisaient le pressentiment de quelque catastrophe prochaine. La

(1) Pelisses en peau de mouton.

fameuse comète de 1812 fut pour eux un premier avertissement.

Voyons les réflexions qu'elle inspirait à l'abbesse de *Diévitchi monastir* (couvent des Demoiselles) et à la religieuse Antonine, l'ancienne esclave des Apraxine. « Un soir que nous allions à un service commémoratif à l'église de la Décollation de saint Jean [1], tout à coup j'aperçois de l'autre côté de l'église comme une gerbe de flammes resplendissantes. Je poussai un cri et faillis laisser tomber la lanterne. La mère abbesse vint à moi et me dit : — Que fais-tu ? Qu'as-tu donc ? — Alors elle fit trois pas en avant, aperçut aussi le météore et resta longtemps à le contempler. Je lui demandai : — *Matouchka*, quelle étoile est-ce là ? — Elle répondit : — Ce n'est pas une étoile, c'est une comète. — Je lui demandai encore : — Mais qu'est-ce qu'une comète ? je n'ai jamais entendu ce mot-là. — La

[1] Dans l'enceinte de presque tous les couvents russes, outre les bâtiments d'habitation pour les moines ou les religieuses, il y a toujours un assez grand nombre d'églises ou de chapelles.

mère dit alors : — Ce sont des signes dans le ciel que Dieu nous envoie avant les malheurs. — Tous les soirs, cette comète flambait au ciel, et nous nous demandions toutes : — Quels malheurs nous apporte-t-elle donc ? »

Bientôt dans les cellules des couvents, au Marché des Oiseaux, dans les cabarets et les échoppes du *Kitai-Gorod,* le bruit commença de se répandre que Bonaparte « conduisait contre la Russie une armée immense, comme le monde n'en avait jamais vu (1) ». Les vieux soldats réformés des batailles de Novi et de Zurich, les invalides d'Austerlitz, d'Eylau et

(1) Les chansons populaires recueillies par M. Bezsonof, sous les auspices de la *Société des Amis de la littérature russe* de Moscou, nous entretiennent aussi de Bonaparte, Napoléon ou *Polion :*

En ce temps-là, dans la terre française,
Parut un chien d'ennemi, le *roi Napoléon :*
Il rassembla une *armée en divers pays,* etc.

Sur la manière fantastique dont les poëtes illettrés de village et de régiment racontent l'incendie de Moscou, la reprise de Smolensk, etc., voir ma *Russie Épique, étude sur les chansons héroïques de la Russie, traduites ou analysées pour la première fois.* Paris, Maisonneuve, pages 349-365.

de Friedland, pouvaient seuls donner, en connaissance de cause, quelques détails sur l'envahisseur.

La direction suivie par Napoléon ne laissa plus de doute à personne : c'était à Moscou qu'il en voulait. Pour relever les courages qui commençaient à s'abattre, on fit venir de Smolensk, qui allait être souillée par la présence des *infidèles*, l'icône miraculeuse de la *Vierge conductrice*. On l'exposa dans la cathédrale de Saint-Michel-Archange à la vénération des croyants. L'abbesse du couvent des Demoiselles, qui était de Smolensk et qui avait pour cette image une dévotion particulière, s'empressa avec ses religieuses d'aller saluer la *Protectrice*. « A Saint-Michel-Archange, il y avait foule à ne pas s'y voir; sur la place même, à peine si l'on pouvait se faire jour. Il y avait surtout beaucoup de femmes, et toutes pleuraient. Quand nous commençons à nous pousser vers l'image, l'une après l'autre, à la file, on se met à regarder toutes ces religieuses dont on ne voit pas la fin. Une dame s'écria même : — Ces soutanes

devraient bien nous faire place ; ce ne sont pas leurs maris, ce sont les nôtres qui vont exposer leurs têtes aux coups de fusil. »

Rostopchine n'oublia rien de son côté pour rassurer et tenir en paix la population. Ses originales proclamations s'étalèrent bientôt sur tous les murs et se trouvèrent dans toutes les mains. Il recommandait au peuple de « se défier des imbéciles et des ivrognes ; ils ont les oreilles larges et soufflent des sottises à l'oreille des autres ». Si quelqu'un s'avisait de faire l'éloge de Napoléon ou des Français, il ordonnait « de le saisir par le toupet et de l'amener à la police,... fût-il des plus huppés ». Après Borodino, il invita le peuple à s'armer de piques, de haches et de fourches à trois dents, « vu que le Français n'est pas plus lourd à soulever qu'une gerbe de blé » ; il promettait de se mettre à la tête de ses administrés pour livrer une bataille suprême aux Trois-Montagnes ; mais en même temps il opérait le sauvetage des trésors d'église, des archives, des caisses publiques, des collections d'objets précieux que renfermait le *Palais des Armes*.

Comme le temps lui manquait pour vider l'arsenal, il résolut d'employer à ce travail les bras innombrables de la multitude. A cela, il voyait un double avantage : mettre les armes hors de la portée de l'ennemi et dans les mains du peuple. Toutefois, avant de livrer ce vaste dépôt au pillage, il voulut sonder l'opinion. Il organisa donc une manifestation patriotique et religieuse dont un témoin oculaire a consigné la vive impression. Laissons la parole à l'archiprêtre Vassili Mikhaïlovitch, qui était à cette époque un jeune gars de seize ans.

Tout Moscou avait été convoqué au pied de la tour d'Ivan pour entendre une allocution du vieux métropolite Platon. Une tribune élevée à la hâte était déjà décorée des icônes miraculeuses les plus en renom. « On attendait avec une impatience croissante l'apparition du métropolite. Enfin ses chevaux noirs se montrèrent sous la porte de Saint-Nicolas. Tout le monde se découvrit. Platon se montra aux fenêtres de sa voiture et bénit le peuple de sa main tremblante. Derrière lui venait en ca-

lèche le comte Rostopchine. La foule courait derrière les équipages. Quand ils s'arrêtèrent sur la place du Miracle, le métropolite sortit de sa voiture, aidé de deux diacres qui le conduisirent, en le soutenant, à la tribune. Le général-gouverneur se tint derrière lui. Platon était en manteau violet et en *klobouque* blanche (1). La frayeur se peignait sur le pâle visage du vieillard. Après la prière, à laquelle il prit part en qualité d'officiant, un diacre se tint debout à ses côtés pour parler en son nom, car Platon n'avait pas la force de faire entendre sa voix. Le pasteur suppliait le peuple de ne pas s'agiter, de se soumettre à la volonté de Dieu, d'avoir confiance en ses chefs, et promettait de prier pour lui. Pendant ce discours, le métropolite pleurait. Son aspect vénérable, ses larmes, ce discours prononcé par la bouche d'un autre, agirent fortement sur la foule ; on n'entendait de toutes parts que des sanglots. — Monseigneur désire savoir,

(1) Bonnet cylindrique à l'usage du clergé régulier, noir pour les moines, blanc pour les prélats.

continue le diacre, si vraiment il a réussi à vous persuader. Que ceux qui promettent d'obéir se mettent à genoux. — Tout le monde s'agenouilla. Le vieillard fit le signe de la croix sur toutes ces têtes inclinées devant lui; alors le comte Rostopchine s'avança, se tourna à son tour vers la multitude et dit: — Puisque vous vous êtes soumis de si bon gré à la volonté de l'empereur et à la voix du vénérable pontife, je viens vous annoncer la faveur de Sa Majesté. Pour preuve qu'on ne vous livrera pas désarmés à l'ennemi, elle vous permet de piller l'arsenal: votre salut sera dans vos mains. — Merci! que Dieu donne au tsar de longues années! s'écria le peuple d'une voix de tonnerre. — Mais, continua Rostopchine, on vous donne les armes à une condition : c'est que l'enlèvement se fera en bon ordre; vous entrerez par la porte de Saint-Nicolas, vous sortirez par celle de la Trinité; je vais faire ouvrir l'arsenal. — Sur un signe du comte, sa calèche et le carrosse du métropolite s'avancèrent vers la tribune; chacun monta dans son équipage. La foule,

après avoir reconduit Platon, revint chercher les armes. Déjà l'arsenal était ouvert; on avait posé des sentinelles aux portes de Saint-Nicolas et de la Trinité. Le pillage dura plusieurs jours dans un ordre parfait; quelques-uns prirent autant de sabres et de fusils qu'ils en pouvaient porter. Une grande partie des fusils n'avaient pas de chiens, les sabres étaient rouillés, en outre personne n'avait de poudre; mais on ne prit pas garde à ces inconvénients. »

Rostopchine, plusieurs jours avant la bataille, avait fait placarder une proclamation où il répondait « sur sa vie que l'ennemi n'entrerait pas à Moscou ». Même après Borodino, quand les blessés de l'armée russe encombraient déjà la capitale, il affichait un extrait du rapport de Koutouzof, où le généralissime déclarait que la bataille avait été chaude et sanglante, mais qu'il avait conservé ses positions, et que la lutte allait recommencer. Koutouzof trompa tout le monde en cette occasion : le tsar, la nation, Rostopchine lui-même. Quand le gouverneur de Moscou fut

détrompé, son exaspération fut grande. « Majesté, écrivit-il à l'empereur Alexandre, la conduite de Koutouzof décide du sort de la capitale et de tout l'empire. » Paroles à double sens auxquelles l'événement allait donner un terrible commentaire! Déjà Rostopchine, qui jusqu'alors avait modéré le mouvement d'émigration, invitait tout le monde à partir; lui-même suivit l'armée. Wolzogen vit avec étonnement le défilé des pompes de Moscou que le gouverneur emmenait avec lui. Rostopchine, interrogé par lui, répondit simplement : « J'ai de bonnes raisons pour cela. »

Mais combien d'habitants auxquels, dans les quartiers reculés de cette ville immense, les dernières nouvelles n'étaient point parvenues! Ils avaient bien vu passer les débris de Koutouzof; mais était-il possible que la Russie ne fût pas victorieuse ? Pouvait-on imaginer sans impiété que Moscou, que le Kremlin, que les cendres des tsars et les reliques des saints fussent abandonnés à la merci des *païens?* Pouvait-on oublier les affirmations triomphantes du gouverneur et calomnier les sen-

timents paternels d'Alexandre pour ses fidèles Moscovites ? Les pauvres gens se repaissaient des plus étranges illusions, comme il arrive toujours dans les situations désespérées. A Berlin en 1806, quand apparurent sur la route de Brandebourg les uniformes verts de la garde impériale, beaucoup de Prussiens coururent les saluer : ils croyaient que c'étaient les Suédois qui venaient à leur aide. Dans plusieurs de nos cités françaises, pendant la dernière guerre, le peuple a cru entendre de l'autre côté des lignes ennemies la marche d'une armée de secours : tantôt c'était tel ou tel général français, tantôt les Italiens ou Abd-el-Kader.

Les Moscovites s'étaient imaginé, on ne sait sur quel fondement, que c'étaient les Anglais et les Suédois qui allaient entrer dans la capitale sur les pas de l'armée russe. Le 14 septembre 1812, ils apercevaient bien, du haut des collines de Moscou, briller dans la plaine les casques et les baïonnettes, se déployer les étendards, et sur la route poudreuse les régiments succéder aux régiments ; mais ils se

couchèrent le soir à demi tranquilles sur leurs grabats, tâchant de se persuader qu'ils pourraient le lendemain faire fête à leurs alliés. Quelques-uns furent désabusés plus tôt. Des gens accouraient effarés de la banlieue ou des quartiers occidentaux, annonçant que les soldats inconnus pillaient les maisons et donnaient la chasse aux poules : « En voilà des alliés ! »

Parmi les habitants de Moscou qui éprouvèrent le plus tardif et le plus violent désappointement fut le mari d'Hélène Alexiéevna Pokhorski ; il était alors diacre d'une petite église de la Yakimanka. C'était un homme assez instruit, qui aimait à composer des sermons et qui au besoin savait tourner une épitaphe en vers. D'un caractère sévère, taciturne, obstiné, il se faisait redouter même de sa jeune femme. Sa confiance en son Dieu et en son tsar, dans le gouverneur de Moscou et dans tout ce qui tenait à l'administration, fut ce jour-là cruellement déçue. Plusieurs fois Hélène avait essayé de lui insinuer que Napoléon pourrait bien arriver ; mais il levait dédai-

gneusement les épaules en montrant l'affiche de Rostopchine, qui contenait ces mots : « Je réponds sur ma vie... » Parole de gouverneur, c'était pour lui parole d'Évangile. Ce qui était officiel devenait article de foi.

« Un jour, raconte Hélène, j'étais assise sous ma fenêtre et je tricotais un bas. Soudain accourt la femme du sacristain. — Mère, me dit-elle, les gamins disent que Bonaparte est arrivé à la barrière de Dragomilof et à celle de Kalouga. — Je laissai tomber mon tricot, et je me mis à crier : — Dmitri Vlasiitch, entends-tu ? — Mon mari était assis dans la chambre voisine et il écrivait. M'entendant crier, il demanda : — Qu'est-ce qu'il y a donc, là-bas ? — Il y a, répondis-je, que Bonaparte est arrivé ; c'est la femme du sacristain qui le dit. — Il se mit à rire. — Quelle sotte femme tu fais ! Tu crois la femme du sacristain et tu ne veux croire le général-gouverneur. Voici l'affiche du comte ; je te l'ai lue, n'est-ce pas ? Va donc ; tu ferais mieux de faire préparer le *samovar*. En attendant, laisse-moi. J'écris mon sermon.

« J'apporte le thé... Tout à coup on entendi des cris dans la rue : le père diacre se mit à la fenêtre, regarda; puis il posa sa tasse de thé sur la table. Je vis que les mains lui tremblaient et je le considérai : il était pâle comme si on l'eût enfariné. Je lui dis : — Mon bon père, qu'as-tu donc ? — Sa langue était pour ainsi dire collée au palais; il murmura seulement : — Les Français !.. — et s'assit. Je lui donnai de l'eau, et commençai à lui dire qu'il ne faut désespérer de rien, que Dieu est plein de miséricorde. Il se taisait toujours; peu à peu il revint à lui, et son visage reprit couleur. Ensuite il se leva, saisit l'affiche de Rostopchine, la déchira en mille pièces, retourna à la fenêtre, y resta immobile, comme s'il était mort. Et moi, j'avais une telle peur que je n'osais lui adresser la parole. »

Les autres Moscovites avaient su concilier les illusions avec une certaine dose de prudence. Tout en espérant la victoire ou se préparant à recevoir des alliés, ils avaient eu soin de mettre en lieu sûr tout ce qu'ils possédaient. Ici les religieux emballaient les vases sacrés

et les ornements de leurs églises; ils cachaient ensuite leur trésor sous la dalle de quelque chapelle ou dans l'espace compris entre la voûte et le toit, quelques-uns imaginèrent de profiter d'un enterrement pour ensevelir leurs coffres précieux sous le cercueil du mort. Ailleurs un couple de bonnes vieilles gens soulevaient mystérieusement une des grumes de sapin qui formaient le plancher de leur *isba*, creusaient un trou dans la terre, y enfouissaient leur avoir, remettaient la planche et se frottaient les mains à l'idée du bon tour qu'ils jouaient *au Français*. Presque tous les ménages russes ont de ces grands coffres, peints en rouge ou recouverts de plaques métalliques, comme on en voit dans les musées ou dans la maison historique des boïars Romanof. Cela sert à la fois pour s'asseoir et pour serrer les effets. La forme en est la même aujourd'hui qu'au XVIe siècle. Chacun donc y entassait son argent, sa vaisselle plate, ses images domestiques à garnitures dorées, le linge, les fourrures, les vêtements des bons jours, les vieux habits de noce; mais les pillards — et les pillards de

la première heure furent surtout des Russes — devaient lutter d'ingéniosité avec les pauvres gens, fureter partout, bouleverser les jardins, soulever les planchers, sonder les murs, répandre de l'eau sur le sol battu des caves. L'incendie à son tour allait tromper les espérances des propriétaires et celles des pillards.

D'autres, n'ayant confiance ni dans Moscou ni dans les Moscovites, chargeaient leurs effets sur des voitures; on déménageait dans les églises, dans les édifices de la couronne, dans les hôtels des grands, dans les *isbas* des pauvres. Calèches de Vienne et de Paris, *télègues* de paysans, lourds fourgons d'équipages, légères *drochkis*, roulaient comme un torrent par les rues de Moscou et s'écoulaient vers les barrières.

Cependant il n'était pas toujours facile de partir; à un certain moment, on requérait pour le service du gouvernement les chevaux et les véhicules qui se montraient dans la rue. Les gens du peuple attendaient, enfermés dans la cour de leur petite maison, avec leur

charrette tout attelée, que la nuit tombât. S'ils craignaient pour leurs télègues la main-mise des employés, les beaux équipages avaient à compter avec les instincts démagogiques qui se manifestaient dans une partie du peuple de Moscou. Installés aux barrières, une nuée de mougiks, de *dvorovies*(1) sans maître, de serfs accourus des campagnes voisines, arrêtaient et visitaient les calèches. Les femmes, ils les laissaient passer; mais ils retenaient les hommes. Alors des seigneurs se déguisèrent en femmes et dissimulèrent leurs favoris dans une mentonnière qu'on expliquait par un mal de dents.

Les scènes les plus curieuses venaient égayer le lamentable défilé de cette population. Une dame accompagnée d'un de ses parents habillé en femme arrive à la barrière. « Où allez-vous? demande la foule. — Chez nous, dans nos terres, répond la dame. — Entendez-vous ? murmure le peuple, cela saute aux yeux : ils désertent tous Moscou.

(1) Serfs domestiques.

On voit bien qu'ils veulent la livrer au pillage de l'ennemi. — Bonnes gens, reprend la dame, vous le voyez, nous ne sommes que des femmes, nous ne pouvons être d'aucune utilité. — Eh bien! nous ne vous retenons pas, . . . laissez-nous ceux-ci, — et ils montraient le cocher et le laquais. — Mais, dit-elle, je ne puis vous donner mon cocher! Qui conduira la voiture? — Cela ne nous regarde pas, montez vous-même sur le siége. Nous, nous gardons ces deux gaillards. — Et ils entouraient la calèche. Soudain le cocher fouetta son attelage, la foule s'ouvrit de force; les quatre chevaux vigoureux emportèrent au galop la dame vraie et la fausse dame. »

L'incendie commença presque aussitôt après l'entrée des Français. Un fait qui a frappé tous les témoins, c'est la rapidité avec laquelle se répandit l'incendie. Au commencement, les Russes eux-mêmes ne se doutaient pas de ce qui les attendait. Le feu éclatait ici ou là; mais n'avait-on jamais vu d'incendie à Moscou? Ils ne tardèrent pas à remarquer des

choses suspectes. « Quand les incendies commencèrent, raconte le serf des Soïmonof, nous eûmes une belle peur. On disait que c'étaient les nôtres qui brûlaient Moscou pour en chasser Bonaparte. Est-ce vrai ? est-ce faux ? Je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que ce sont bien eux qui mirent le feu à notre maison. L'incendie était encore bien loin de nous lorsque tout à coup notre maison flamba à l'extérieur. Par bonheur, l'on s'en aperçut à temps, et on réussit à l'éteindre.»

Partout les maisons embrasées s'écroulaient en faisant jaillir des tourbillons de fumée et d'étincelles; les glacières, les pièces d'eau et les puits se desséchaient sous l'action du feu. Les plaques de tôle qui recouvraient les maisons, subitement dilatées par la chaleur, s'arrachaient de leurs ferrements avec une force de projection formidable et franchissaient parfois toute la largeur de la Moscova. On était perdu si l'on s'aventurait dans certaines rues : entre les deux lignes de maisons en flammes, la respiration manquait; on était aveuglé par la fumée ou les cendres, ou accablé par une

pluie de débris. On vit de pauvres femmes s'affaisser sur le pavé brûlant et se trouver aussitôt ensevelies sous les cendres et les tisons.

« Nous tournâmes vers Saint-Jean-le-Précurseur, dit le même narrateur, mais la frayeur nous avait mis hors de nous. Les poutres embrasées roulaient au milieu de la rue; c'était comme une pluie de flammèches; les plaques de fer dégringolaient des toits; une chaleur à ne pas pouvoir respirer; le pavé était rouge et brûlait les pieds. Quand nous arrivâmes près de l'église Saint-Jean, le clocher était déjà en flammes : la cloche s'en arracha et tomba avec fracas auprès de nous. Nous, les enfants, nous poussions des hurlements d'épouvante. Je ne puis vous raconter en quel état j'étais : il me sembla d'abord que la chute de cette cloche m'avait écrasé. Notre cheval prit frayeur et se mit à renifler et à faire des sauts de côté. Quelqu'un dit : — Si nous retournions? — Mon père répondit : — Non ! il vaut toujours mieux aller en avant. En l'honneur de quel saint revenir en arrière?

— Comment nous pûmes avancer, c'est ce qu'aujourd'hui encore je ne peux pas comprendre. »

II.

LES FRANÇAIS ET LEURS ALLIÉS A MOSCOU.

Cependant les Français étaient entrés dans Moscou. Le premier mot de Napoléon à Mortier, qu'il nomma gouverneur de la ville, fut celui-ci : « Surtout point de pillage ! vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous. » Le sentiment qui dominait alors parmi les soldats, c'était l'orgueil de la victoire, la contemplation de leur propre conquête, le désir de se concilier l'admiration du monde et le respect des vaincus ; bientôt ce point d'honneur tomba. Exaspérés par la façon dont ils se voyaient reçus à Moscou, furieux de ce qu'ils appelaient le vandalisme des Russes, mis en danger par l'incendie et les explosions, ils suivirent l'impulsion et l'exemple.

Les 100,000 hommes qui firent leur entrée

à Moscou étaient pourtant des troupes d'élite; mais ils arrivaient affamés au terme de leur aventureuse expédition. Les premiers jours, on les voyait rôder par la ville, cherchant un morceau de pain et un peu de vin. L'incendie ne leur avait laissé que de précaires ressources dans les celliers des maisons et dans les sous-sols des marchés. Ces provisions s'épuisèrent bientôt, et la Grande Armée sentit la faim. Les chiens, qui étaient revenus en grand nombre se lamenter sur les ruines des maisons de leurs maîtres, furent bientôt traqués comme un gibier de prix. Les uniformes tombaient déjà en lambeaux, et le climat russe commençait à faire sentir ses rigueurs. Peut-on faire un crime à de pauvres soldats, mal vêtus et mourant de faim, d'avoir arraché à d'autres un morceau de pain, de l'argent, du linge ou une peau de mouton ? Point d'intendance qui pût leur distribuer des vivres; il fallait prendre ou périr. Que les armées qui, dans des circonstances infiniment meilleures, ont su conserver les mains nettes, leur jettent la première pierre !

Une armée ne s'abstient de pillage et de maraude que lorsqu'elle est contenue par une forte discipline et que chaque soldat se trouve sous l'œil de ses chefs. C'est un résultat qu'il eût été facile d'obtenir si Moscou fût restée intacte. Napoléon se fût établi au Kremlin, les généraux dans les hôtels des nobles, les soldats dans les casernes ou dans les maisons des particuliers; on eût pu maintenir l'ordre dans les chambrées, et les caporaux d'ordinaire eussent régulièrement pourvu à l'entretien des hommes. L'incendie de Moscou mit les troupes françaises dans une situation bien différente. Napoléon était obligé de se retirer au parc de Pétrovski avec une partie de son état-major; les commandants se logèrent où ils purent, les soldats se dispersèrent parmi les ruines. La surveillance devenait impossible. Tout ce que pouvaient faire les chefs, c'était d'ordonner un certain nombre d'appels par jour, de consigner rigoureusement les hommes pour la nuit, de protéger les habitations qui se trouvaient dans un certain rayon de leur quartier, de répri-

mer les actes de pillage qui se passaient sous leurs yeux.

Ce devoir, les témoignages du peuple russe constatent unanimement qu'ils le remplirent. « Quand nous arrivâmes au pont de la Yaousa, raconte Vassili Ermolaévitch, un soldat prit à ma mère son mouchoir de dessus la tête et se mit à fouiller dans notre télègue. Ma mère poussa un cri d'effroi : heureusement pour elle, un officier vint à passer. Était-ce un colonel ou quelque autre? En tout cas, c'était un chef, car il cria aussitôt après le soldat, attrapa le fouet qui était tombé sur le pavé et lui en donna une volée. Il lui reprit le mouchoir, le rendit à ma mère, puis, en agitant la main, nous dit : — *Alé!* — Nous le saluâmes tous, et nous poursuivîmes notre chemin. »

En définitive, les hommes étaient abandonnés à eux-mêmes; il faut reconnaître que dans un tel relâchement de la discipline, sous le coup d'une telle déception causée par l'incendie, parmi tant de provocations d'une population au moins en partie hostile, ils ont en

somme montré des ménagements et de l'humanité pour les vaincus. L'exemple du pillage leur avait été malheureusement donné par les nationaux eux-mêmes, qui, aussitôt après le départ de Koutouzof, avaient commencé à dévaliser les hôtels des grands. « Les domestiques serfs, dit Wolzogen, se mettaient à incendier les maisons de leurs propres maîtres afin de les saccager avec plus de facilité. »

D'ailleurs, au milieu de ces actes que la nécessité rend excusables, il y a une distinction à faire entre les diverses nations qui constituaient la Grande Armée. Elle ne se composait que pour moitié de Français : au Kremlin, outre la garde impériale, se trouvaient notamment des Prussiens; dans les quartiers compris entre les routes de Saint-Pétersbourg et de Smolensk était établie l'armée du prince Eugène, formée surtout d'Italiens et de Bavarois; entre les routes de Smolensk et de Kalouga, Davout, qui avait sous ses ordres les Polonais, les Saxons, les Westphaliens; entre celles de Riazan et de

Wladimir, Ney, qui avait des régiments wurtembergeois, etc.

Il y avait là des Illyriens, des Croates, des Dalmates, des Portugais, des Espagnols, des Napolitains, des Autrichiens, des Hessois, des Mecklembourgeois, des Badois, des Allemands de Berg et des villes hanséatiques (1).

Le témoignage du général de Wolzogen, alors présent à Moscou, mérite d'être reproduit. « Je dois, dit-il, rendre hommage à la vérité et déclarer que, de tous les peuples qui composaient l'armée d'invasion, les Français se montrèrent les moins acharnés au pillage. La justice seule m'arrache cet aveu, car j'ai sucé avec le lait, pendant la guerre de Sept ans, la haine des Français, et je n'ai jamais pu les souffrir. Ils ne dérobaient rien que pour satisfaire aux nécessités de la vie et ne prenaient en général ni or, ni argent, ni

(1) Voir dans l'*Itinéraire de l'Empereur Napoléon pendant la campagne de 1812,* par le baron Denniée, Paris, 1842, p. 183, la récapitulation de l'effectif de la Grande Armée, avec indication des nationalités, au 1er juin 1812 : 355,193 Français et 322,167 étrangers.

bijoux, *pas même des montres*, à moins qu'ils ne fussent pressés par le besoin. Il n'en était pas de même des Bavarois et des Polonais, qui ne laissaient rien après eux, s'emparaient des objets de la plus petite valeur et détruisaient tout. Les Wurtembergeois ne tardèrent pas à les imiter; ce furent eux qui imaginèrent de déterrer les cadavres [1]; faisant le mal pour le seul plaisir du mal, ils brisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter et dont ils n'espéraient pas de débit... Les Français ne commettaient point de dégâts inutiles. Leur politesse se manifestait au milieu même de leurs excès, et souvent elle présentait de bizarres contrastes... Je déclare, pour rendre hommage à la vérité, que personne n'a reproché soit aux généraux, soit aux maréchaux, soit à *Buonaparte* lui-même, d'avoir détourné la moindre chose pour leur compte personnel. »

Les Allemands de la confédération du Rhin, à la bravoure desquels les bulletins impériaux

[1] Il s'agit probablement d'une tentative de profanation sur les tombeaux des tsars à Saint-Michel-Archange.

savent rendre hommage, ne pouvaient cependant être aussi soucieux que les Français de l'honneur de la Grande Armée. Les Bavarois et les Wurtembergeois, contre lesquels Wolzogen porte ici témoignage, ont, dans toutes les campagnes de l'Empire, donné lieu aux mêmes plaintes. En tous pays, ce sont eux surtout qui se sont rendus coupables des excès que les armées allemandes, y compris les Bavarois et les Wurtembergeois, viennent de nous rendre au centuple. Dans les campagnes de 1806 et de 1807, ils dévastèrent tous les pays où les conduisit Jérôme Napoléon : la Thuringe, le royaume de Saxe, la Silésie prussienne, la Pologne [1]. En 1809, les Bavarois méritent, par leurs pillages et leurs cruautés, les plus sanglants reproches de leurs propres généraux et des historiens allemands.

En 1812, dans la marche de la Grande Armée à travers la Prusse, la Pologne et la Russie, on suit pour ainsi dire à la trace nos

[1] Voir dans mon *Allemagne sous Napoléon Ier*, Paris, Didier, le chapitre intitulé : *Nos Alliés de la confédération du Rhin dans la guerre de Prusse* (1806-1807).

auxiliaires tudesques. A Thorn déjà, Napoléon ordonnait à Berthier de signifier à Davout que « la terreur et la désolation sont en Pologne par la conduite des Wurtembergeois, qu'il est tenu de mettre un terme à cette manière de faire, qu'il fasse mettre à l'ordre le mécontentement de Sa Majesté contre les Wurtembergeois, et qu'il prenne les mesures les plus promptes pour que le pays ne soit pas dévasté, sans quoi nous allons nous trouver comme en Portugal. » Ils avaient pourtant à leur tête le prince royal de Wurtemberg. Les remontrances n'y font rien. De Gumbinnen, Napoléon adresse une lettre irritée à Davout : « J'ai supprimé la brigade wurtembergeoise et l'ai mise à l'ordre de l'armée, c'est-à-dire de l'Europe. J'ai fait écrire au prince royal qu'il courait risque d'avoir les plus graves désagréments s'il n'y mettait ordre ; mais de votre côté tâchez d'arrêter un des pillards pour l'envoyer au prévôt de l'armée, qui le fera fusiller. » Et plus d'une fois, au milieu du sac de Moscou, on entendra dire : « Eh ! laissez donc ce bourgeois !.. Ce sont pourtant

ces diables de Wurtembergeois ! » (Domergue.) Napoléon recevait aussi de fâcheux rapports sur les Bavarois ; on le voit par les mémoires de Gouvion Saint-Cyr.

Les habitants des campagnes russes, en se reportant à cette terrible époque, sont naturellement disposés à charger de tous ces désordres le nom français. Pouvaient-ils distinguer entre les idiomes et les uniformes des quatorze peuples qui marchaient sous l'aigle impériale ? « On ne peut dire le contraire, racontent les habitants d'un village fort maltraité par les maraudeurs, nous n'avons pas conservé d'eux un bon souvenir. Quelques-uns de ceux qui étaient restés à Moscou nous disaient que les Français étaient très-bons ; mais comment savoir si ceux qui nous pillaient étaient Français ou non ? Pour nous, ils étaient tous des Français, et rien que des Français. »

Au contraire, la distinction entre les fils de la vieille Gaule et les autres soldats de la Grande Armée revient constamment dans les récits des citadins, qui étaient mieux en position de se renseigner. « La première fois qu'ils

vinrent chez moi, raconte le petit marchand André Alexiéef, ils examinèrent la chambre et allèrent tout droit à l'image de la *Protectrice*. Ils lui enlevèrent son auréole et sa garniture d'argent. La mère leur fit des salutations et les pria d'épargner la sainte icône ; mais eux, ils poussèrent des cris et levèrent leurs sabres sur moi quand j'essayai aussi de les fléchir. Quant à mes pauvres petites sœurs, elles furent si effrayées qu'elles se sauvèrent et allèrent se cacher dans la cour. Seulement ce n'étaient pas, ceux-là, de *vrais Français*. Les vrais Français, comme ils étaient bons ! Lorsqu'il en venait, nous les reconnaissions tout de suite à leur parler et à leurs manières ; alors nous n'avions pas peur, parce que nous savions qu'ils avaient une conscience ; mais de leurs alliés, que Dieu nous garde ! Nous les avions surnommés *bezpardonnoe voïsko* (l'armée sans merci), parce qu'avec eux rien n'y faisait, ni prières, ni larmes ; on disait même dans le peuple qu'ils étaient à l'épreuve des balles et que le diable les protégeait. Quand ce n'était pas en actions, c'était en paroles qu'ils

vous outrageaient. On ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais on sentait bien que c'étaient des insultes. Les Français ne se permettaient jamais de ces injures gratuites. »

« La *Loubianka* et les *Miasnitskaïa*, dit un autre témoin, étaient occupées par de *vrais* Français, comme on les appelait dans le peuple. Nous n'en avons pas gardé un mauvais souvenir ; au contraire, presque tous les gens de ce temps-là assurent qu'ils se distinguaient de leurs alliés par leur bonté d'âme et leur douceur de cœur. On n'avait pas peur d'eux. »

On trouve également dans ces récits des témoignages honorables pour les Polonais, notamment pour un de leurs chefs qu'on appelle *Zader*, et qui logea au *Diévitchi monastir*. C'était, au dire des religieuses, « un homme qui craignait le péché », et qui protégeait de son mieux la parure de leurs églises. Nos alliés de la Vistule, en leur qualité de Slaves, n'avaient pas de peine à se faire entendre des Russes, et, quand on peut s'expliquer, on est plus disposé à se bien traiter.

Nos Français, comme ces Gaulois de l'an-

tiquité qui tiraient la barbe aux sénateurs romains, se laissaient parfois aller à leur curiosité et à leur pétulance naturelle ; sans le vouloir, il leur arrivait de froisser les sentiments religieux des Moscovites ; il suffisait d'un mot ou d'une larme pour les ramener à de meilleurs sentiments.

« Deux Français, raconte encore André Alexiéef, vinrent un jour chez moi. Le dîner n'avait rien de luxueux : de misérables choux que la maman avait fait bouillir, et des beignets d'orge cuits par elle ; mais nos hôtes ne se firent pas prier. Ils commençaient à souffrir, toutes leurs provisions étaient épuisées. Puis ils s'approchèrent de l'icône, dirent entre eux je ne sais quoi, et se mirent à rire en la montrant. L'un d'eux tira son sabre, et frappa la tsarine des cieux à l'œil droit. Aussitôt je me signai, je levai les mains au ciel, je leur montrai que c'était notre icône, que c'était devant elle que nous faisions notre prière. La mère pleurait amèrement. Ils me regardèrent, puis regardèrent la bonne femme, et, quand ils virent qu'elle pleurait, ils dirent : *Pardone !* et s'en

allèrent. Voilà ce que j'appelle de la conscience. »

Comment nos pauvres soldats, venus à Moscou du fond de la Bretagne et de l'Auvergne, auraient-ils pu se rendre compte des sacriléges qu'ils commettaient tous les jours dans les églises grecques? Plus d'une fois on les vit suivre avec une vive curiosité la longue et dramatique liturgie orthodoxe. Ils se comportaient décemment, le shako à la main, dévorant des yeux ce spectacle inconnu, ces promenades répétées du prêtre par les portes de l'*iconostase*, se poussant seulement du coude et échangeant de temps à autre des sourires et des chuchotements; mais, quand ils trouvaient l'église déserte, ils y faisaient leur ménage comme dans une maison ordinaire. Les Moscovites eux-mêmes s'étaient réfugiés après l'incendie dans les temples de pierre qui avaient échappé au désastre. Qui songerait à reprocher aux malheureux vainqueurs, pas plus qu'aux malheureux vaincus, cette profanation involontaire?

« Ils se couchaient dans le sanctuaire, nous

dit une religieuse, ils mangeaient sur l'autel. Dans l'église de l'hôpital, il y avait une grande icône, représentant les apparitions de la mère de Dieu, peinte sur bois et sans garniture; une de nos vieilles l'avait achetée de ses propres deniers et en avait fait don à l'église [1]. Les Français l'avaient détachée de la muraille et s'en servaient en guise de table. Quand la donatrice vit qu'ils mettaient leurs shakos et qu'ils déposaient leurs sabres sur son icône, elle se mit à crier : — *Boje moï! Boje moï!* (Mon Dieu! mon Dieu!), qu'ont-ils fait, les païens! — Ils l'entendirent, mais je ne sais s'ils comprirent. Ce que je sais, c'est qu'ils se mirent à la contrefaire; depuis ce jour, chaque fois qu'ils la rencontraient, ils s'amusaient à crier : *Bozi mo! Bozi mo!* Nous étions extrêmement affligées de voir qu'ils n'avaient aucun respect pour nos églises, et notre père aumônier nous disait : — Quel respect voulez-vous qu'ils aient pour des églises changées en habitations? S'ils pèchent par ignorance, Dieu leur par-

[1] Cette image existe encore : en 1874 on me l'a fait remarquer au *Diévitchi Monastir*.

donnera, car ils n'ont pas profané volontairement les choses saintes. »

Dans tous ces récits, on voit bien les soldats de 1812 débarrasser les sanctuaires orthodoxes de leurs ornements superflus, fouiller dans les coffres et les tiroirs de meubles, échanger leurs vieilles bottes contre les chaussures dont ils dépouillaient parfois l'habitant, retrouver ce qui n'était pas perdu, s'asseoir à des tables où ils n'étaient pas invités; mais on ne parle pas de violences à l'égard des femmes. Plus d'une fois sans doute ils installèrent avec eux, même dans les cellules que de respectables religieuses avaient dû leur céder, ou de bonnes amies qu'ils avaient amenées d'Allemagne, ou des beautés faciles recueillies dans les rues de Moscou, ou de jolies modistes et actrices françaises recrutées au Pont-des-Maréchaux. Ces *mamzelles*, comme les appellent nos récits, scandalisaient les vieilles nonnes et intriguaient très-fort les jeunes. Celles-ci étudiaient curieusement par la fenêtre de leurs cellules cette espèce inconnue de femmes; mais les vieilles, quand elles jetaient par hasard les

yeux du côté où les Français avaient leurs quartiers, crachaient de dégoût, et se retiraient les larmes aux yeux, murmurant des prières.

On sait que Napoléon était impitoyable pour certains attentats. Un témoin russe, cité par Domergue, rapporte que deux soldats français, arrêtés pour un crime de ce genre, furent immédiatement traduits devant un conseil de guerre et fusillés une demi-heure après. « Un matin, ajoute le narrateur, je vis quelques soldats qui entraînaient des jeunes filles dans l'angle d'une église... Quelque douteux que fût le succès de ma démarche, je m'approchai néanmoins pour faire entendre raison à ces furieux ; mais quel fut mon étonnement ! Ils dépouillaient tout simplement ces villageoises de leurs chaussures, et cela avec toute la décence convenable. Elles riaient en s'en allant et disaient : — Si nous avions su que ce fût pour nos *voïloks*, nous les aurions donnés de bonne volonté. »

On eut d'abord partout une peur extrême des Français. Les serfs de la maison Vsévolojski, par exemple, laissés seuls à la garde de

l'hôtel, s'étaient empressés, après une délibération en règle, de prendre des pioches et des pelles; ils allèrent creuser dans le jardin des espèces de terriers où ils cachèrent leurs femmes et leurs enfants. Les Français en arrivant ne trouvèrent que des hommes, tout à fait comme dans les *Dragons de Villars*. La nuit, les pauvres domestiques se glissaient comme des ombres dans le jardin, portant à leurs familles, qui les attendaient dans les angoisses et les larmes, de grandes terrines pleines de soupe et d'autres provisions. Quelques jours leur suffirent pour s'assurer que les Français « ne faisaient de mal à personne ».

Dans le récit de l'occupation du Diévitchi Monastir par les Français, on voit quelles terreurs inspire aux pauvres religieuses la première apparition des soldats ennemis :

« Quand, du haut des murs du couvent, nous regardâmes dans le *Champ-des-Demoiselles* qui retentissait de clameurs, nous faillîmes mourir de peur. Devant la porte du monastère, une masse de soldats. Il devait y en avoir tout un régiment et ils traînaient

deux canons. Nous le voyons bien, notre perte est certaine. L'une pleure, l'autre se jette à genoux et prie. Au même instant accourt un de nos gardiens ; il crie : — Père aumônier ! Mère trésorière ! ordonnez d'ouvrir la porte au plus tôt : un Français a dressé une échelle à l'extérieur de la muraille, il est descendu ici le long d'une corde. Il agite les bras et fait signe que si l'on n'ouvre pas, ils vont enfoncer à coups de canon. Le voilà, le païen ; il vient derrière moi. — Notre père aumônier dit : — Ouvrez de suite ! — On alla chercher les clefs, et la trésorière ordonna à toutes les jeunes religieuses de courir au plus vite à la cellule de la mère abbesse et de s'y enfermer. Pendant que tout était en l'air chez nous, accourt un autre garde, — on l'appelait Théodore : — Qu'on me donne un épieu ! Je vais leur courir sus comme à des ours. Quand je n'en tuerais qu'un ! — Le père lui dit : — Ne t'en avise pas ! Tu attirerais sur nous de plus grands malheurs. Attendons ce que Dieu nous réserve.

« Nous courûmes toutes à la cellule de la

mère igoumène. Pendant ce temps, on ouvrait les portes, et trois des ennemis entrèrent. L'archiprêtre les reçut, assisté de la trésorière et de deux vieilles religieuses. Il leur demanda en latin ce qu'ils voulaient. Celui qui les commandait (on l'appelait Zader) voulut savoir qui habitait ici. — C'est ici un monastère, dit le père, et il n'y habite que des religieuses ; moi, je suis le prêtre du couvent. — Zader lui dit : — Votre couvent avec ses tours ressemble à une forteresse, *pan pastor* (1), — et dans la suite il l'appela toujours *pan pastor*, — et nous nous disposions à le canonner ; il est heureux que vous ayez ouvert la porte. — Il ordonna qu'on lui fît visiter le monastère. Le père, la trésorière et les deux vieilles religieuses le conduisirent tout visiter.

« Les ennemis examinèrent le monastère et sortirent. Le père les reconduisit, revint vers nous et nous dit : — Ils veulent loger un régiment dans le monastère. On ne peut savoir à quelles épreuves le Seigneur nous destine.

(1) Monsieur le pasteur.

La mort peut nous assaillir à l'improviste. Ne faut-il pas nous munir des sacrements ? — Nous voulons bien, père, lui répondons-nous ; et alors à la volonté de Dieu ! — Bien ! dit-il. Toutefois, nous ne pouvons faire maintenant la cérémonie ; mais que chacune de vous lise en particulier l'office et se mette en prières ; demain je dirai la messe à l'église principale.

« Il se retira et nous nous préparâmes. C'était un moment terrible, car chacune de nous pensait que, pour la dernière fois peut-être, le Seigneur nous permettait de participer aux saints mystères. Nous entendîmes matines à la cathédrale. Après l'office, le père s'avança vers nous et dit : — Les moments sont précieux ; je n'ai pas le temps maintenant de vous entendre toutes en confession ; mais confessez vous-mêmes vos péchés devant le Seigneur ! Il accueillera votre repentir et moi je prierai avec vous.

« Il se mit à genoux devant la Porte Royale (1), et nous toutes derrière lui. Dans

(1) On sait que le chœur d'une église russe est séparé

l'église on n'entendait que des sanglots. Après sa prière, il se leva, se tourna vers nous, étendit sa bénédiction sur nous toutes en disant : — Vos péchés vous sont remis ; allez en paix. — Puis il nous ordonna de nous réunir dans l'église de l'hôpital, dédiée à saint Ambroise de Milan. C'est là qu'il voulait célébrer la messe, parce que cette église est petite et basse, et que si les ennemis venaient au monastère pendant la liturgie, il était probable qu'ils iraient d'abord aux autres temples, qui attiraient plutôt les regards. Il faisait sombre dans l'église ; il ne brûlait de cierges que ce qui était indispensable, et pendant cette messe il s'éleva sans doute vers Dieu moins de prières et d'oraisons que de larmes. Nous communiâmes toutes et nous sortîmes de l'église avec les yeux rougis par les pleurs. »

Dans les couvents surtout, les vieilles religieuses tremblaient pour la vertu de leurs

de la nef par une sorte de muraille ou de cloison, surchargée d'images, qu'on appelle l'*iconostase* et dans laquelle s'ouvrent trois portes : celle du milieu s'appelle la *Porte Royale*.

jeunes sœurs. Ces dernières ne leur rendaient pas la tâche facile. Partagées entre la terreur et la curiosité, elles se pressaient aux fenêtres des cellules où on les avait enfermées, ou grimpaient sur les toits pour apercevoir les uniformes et les épaulettes. Écoutons la confession d'une jeune curieuse de 1812, aujourd'hui l'octogénaire Antonine :

« On nous avait toutes entassées dans la même chambre, et par les petites fenêtres nous voyions les trois officiers passer et repasser avec notre aumônier, notre trésorière et deux vieilles religieuses. Puis ils allèrent de l'autre côté de l'église; là on ne pouvait vraiment plus les voir. Nous fûmes prises d'une envie démesurée de regarder ce qu'ils faisaient là. Nous nous décidons à sortir et à regarder; nous ouvrons la porte, nous nous avançons à la queue-au-loup, l'une derrière l'autre. Une des vieilles nous aperçoit et court à nous. C'était une bonne personne, mais comme elle était grondeuse! — Où allez-vous? s'écria-t-elle. Voulez-vous bien rentrer! Et tout de suite! Ah! vous êtes friandes de regarder les militaires?

Voyez les effrontées ! voyez comme elles ont le teint allumé ! Vous devriez plutôt être pâles d'épouvante ! — Nous lui répondons : — Permettez, Axinia Nikitichna ! comment ne pas avoir les joues rouges ? Nous sommes serrées comme des harengs dans une caque. On ne peut vraiment plus respirer. Quand on trépasserait, on ne pourrait pâlir ici. — Mais elle nous rabroua encore plus, et nous enferma de nouveau dans la cellule. »

On inventait toute sorte de stratagèmes pour dérober aux regards profanes les minois des jeunes novices. Le Français, né malin, n'avait garde de s'y laisser prendre.

Quelquefois on essayait de les dissimuler dans quelque coin. « *Au commencement,* raconte l'une d'elles, nous *les* fuyions. Les jeunes surtout se cachaient d'eux. Nous étions une fois trois novices avec la trésorière Sara Nikolaévna, et, comme nous regardions par la fenêtre, nous vîmes le capitaine qui demeurait chez nous se diriger de notre côté... Ordinairement, quand il venait, nous toutes, les jeunes, nous nous cachions n'importe où ; mais

cette fois pas moyen de s'enfuir... Sara Nikolaévna enleva aussitôt une planche du plancher; il y avait là un caveau. Elle nous ordonna de nous y blottir. J'y entrai la première, une autre trouva place à la rigueur; mais la troisième n'y put jamais entrer... Sara Nikolaévna lui mit aussitôt sur la tête son bonnet noir et lui couvrit le visage du voile noir. Le capitaine, au moment de passer, se douta de quelque chose. Il alla tout droit à elle, leva le voile, sourit et dit qu'elle était fort jolie. Par malheur, il y avait là un gamin de douze ans, fils d'un gardien, qui bêtement se mit à dire : — Il y en a deux autres là-dessous qui sont encore plus jolies. — Et il montrait le plancher!... Sara Nikolaévna racontait plus tard qu'elle avait pensé mourir de peur; mais, grâce à Dieu, le Français ne comprit pas et passa son chemin. »

Les *anciennes* imaginaient encore de cacher le visage et la chevelure des *jeunes* sous des linges tachés de sang, pour faire croire qu'elles étaient blessées, et lorsqu'une idée de ce genre venait à germer dans quelqu'une de ces vieilles

têtes, ce trait de génie semblait suffire à tous les cas. Alors on enveloppait de chiffons la figure de *toutes* les religieuses de dix-huit à trente-cinq ans. Les Français ne manquaient pas de trouver suspecte une épidémie qui se manifestait avec des caractères si particuliers. Moitié curiosité, moitié taquinerie, ils voulaient voir.

« *Au commencement*, dit un autre témoin, quand les Français vinrent chez nous, les vieilles religieuses tinrent conseil au sujet des jeunes : elles résolurent de les coucher dans un lit, comme si elles eussent été malades. Ma mère coucha donc ma sœur et lui entoura la tête de mouchoirs, si bien qu'on ne lui voyait plus que le nez et les yeux. On étouffait dans la cellule ; ma pauvre sœur se mourait d'ennui. — Mère, disait-elle, permets au moins que je m'asseye près de la fenêtre. On ne me verra pas. — Ma mère répondait : — Dieu t'en préserve ! Reste couchée. Ils sont venus pour examiner les cellules ; bien sûr qu'ils entreront ici. Aie soin de fermer les yeux. — Au même moment, ils arrivèrent et se mirent à

egarder partout... Ils vinrent près de ma œur. Ma mère leur dit : — *Elle bobo! bobo! h!* — et porta la main à sa tête pour leur aire entendre que ma sœur était sans connaissance. Ils se mirent à rire et dirent entre eux je ne sais quoi. Il y avait par hasard chez nous une religieuse qui comprenait le français, quoiqu'elle fût de basse naissance; mais elle avait longtemps demeuré chez son maître. Elle dit tout bas à ma sœur : — Attention, Marie! S'ils viennent te taquiner, ne bouge pas. Ils disent que c'est sans doute une farce qu'on leur fait, et que toutes les jeunes religieuses sont comme cela. — Un des Français s'approcha en effet, et fit mine d'enlever les mouchoirs qui enveloppaient la tête de ma sœur. Elle resta immobile, comme si elle ne se fût aperçue de rien. Ma mère s'inclina devant eux et les pria de ne pas déranger une malade. Je ne sais s'ils la crurent vraiment, mais ils sortirent. »

Nicétas, dans son récit de la prise de Constantinople par les croisés de 1204, raconte que, fuyant avec sa femme et sa fille, il eut

soin de barbouiller leurs visages de boue et de poussière, afin de cacher aux guerriers latins une dangereuse beauté. La même idée vint à l'esprit de nos duègnes de couvent. « On avait imaginé aussi de barbouiller de suie quelques-unes des jeunes. Un jour, de vieilles religieuses allèrent à la cave aux provisions et prirent avec elles trois de ces novices qui avaient le visage mâchuré, pour ne pas les laisser seules à la maison. Comme elles traversaient la cour, elles rencontrèrent des Français qui les entourèrent, regardèrent les jeunes filles et se mirent à rire. Alors les vieilles commencèrent à cracher, pour leurs faire entendre que ces nonnes étaient sales et dégoûtantes. Il y avait là une cuve d'eau : l'un des soldats courut chercher de l'eau plein un puisoir et fit signe aux novices de se laver. Elles prirent peur et voulurent fuir. Les Français les rattrapèrent et se mirent en devoir de les débarbouiller. Les fillettes criaient, les vieilles criaient, et les Français riaient aux éclats. Quand ils les eurent bien lavées, ils commencèrent à leur faire des saluts, pour

donner à comprendre combien ils les trouvaient belles. Ils ne leur faisaient aucun mal, et disaient toujours : — *Jolie fille ! jolie fille !* — Depuis ce temps, chaque fois qu'ils les rencontraient, ils riaient et faisaient des signes pour montrer comment elles étaient alors barbouillées. »

Il fallut peu de temps pour que les religieuses, comme les serves de la maison Vsévolojski, se rassurassent sur les intentions des conquérants. Les *mamzelles* à part, c'étaient des hôtes assez commodes. Les officiers vivaient en très-bonne intelligence avec les popes : ils finissaient par se faire comprendre d'eux en échangeant quelques mots de latin. Les aumôniers demandaient ordinairement la permission de recommencer à célébrer les offices pour les religieuses : leur demande était accueillie très-courtoisement ; on leur accordait des sentinelles pour la durée de l'office ; nos officiers fournissaient même de leur table le vin nécessaire pour la célébration de la messe orthodoxe.

Les simples soldats faisaient aussi (en tout honneur, bien entendu) bon ménage avec les

nonnes. La première frayeur avait si bien disparu que quelques-unes s'amusaient à exercer leur patience. « Il y avait chez nous, dit une narratrice, une religieuse qui, toutes les fois qu'elle les rencontrait, les injuriait en face. Mais eux ne disaient rien. Un jour, elle alla au puits chercher de l'eau; un Français survint et voulut l'aider à monter le seau. Comme elle l'arrangea! — Crois-tu, lui dit-elle, que nous allons boire l'eau qu'auront touchée tes mains païennes? Va-t'en, maudit! ou je vais te donner une douche. — Elle lui montrait le poing, et attrapait le seau à deux mains pour le lui verser sur la tête. Un autre se serait fâché; mais lui, il rit et s'en alla. »

Les religieuses condescendaient parfois à faire leur pain, à leur cuire des *lepecheks*, à raccommoder leurs vêtements, « et les Français payaient si bien! pas besoin de faire de prix avec eux; on savait qu'ils étaient justes. » Il survenait parfois aussi de la brouille dans le ménage. « Il y avait chez nous une religieuse d'un certain âge. Depuis quelques an-

nées, elle avait perdu l'esprit, mais sa folie était paisible. Elle ne faisait de mal à personne, si bien que la *mère igoumène* (la supérieure) la gardait. Ceux qui ne la connaissaient pas ne pouvaient soupçonner qu'elle fût en démence; elle parlait si raisonnablement quelquefois! Les Français l'avaient prise en affection. Les autres religieuses les fuyaient; elle au contraire parut enchantée de les voir. Elle les accompagna dans tout le monastère, les conduisit dans toutes les églises, s'assit à la place réservée à la supérieure, leur dit qu'elle était l'igoumène.... et cent autres contes; puis elle se mettait à chanter et à rire. Eux ne comprenaient pas ce qu'elle disait et sans doute ne savaient pas qu'elle n'avait plus sa tête à elle; ils l'aimaient pour sa bonne humeur. Elle riait, et ils riaient. Tout le monde tremblait qu'elle ne leur montrât le grenier où étaient cachés les vases sacrés... Dieu eut pitié de nous.

« Un Français apporta un jour une pièce d'étoffe et demanda si on ne pouvait pas lui en faire un pantalon. On appela la folle :

elle dit qu'elle le ferait vite et bien. Le Français fut enchanté, et apporta un pantalon pour modèle. Elle le prit en disant : — Demain, *moussié*, ce sera prêt. — Dès qu'il eut tourné le dos, elle prit le pantalon et la pièce d'étoffe, les coupa en menus morceaux qu'elle cacha. Le lendemain arriva le Français; elle lui apporta ce tas de chiffons tout en riant à mourir. L'autre prit fort mal la chose; il pensa sans doute qu'elle avait voulu se moquer de lui, et la battit d'importance. Depuis ils se raccommodèrent; elle ne lui tint pas rancune, et continua, comme par le passé, à babiller et à rire avec les autres Français. »

Les gens du peuple se louent également du caractère humain et ouvert de nos soldats. Ceux-ci prenaient sans scrupule leurs provisions, mais il arriva souvent qu'ils les nourrissaient des leurs. Quelquefois ils les mettaient en réquisition pour les conduire à un marché ou porter des fardeaux; mais ils partageaient volontiers avec eux le fruit de leurs recherches.

« Mes Français, raconte un réquisitionné, le marchand Glotof, sondaient, sondaient toujours dans tout le Marché aux Oiseaux, et ne trouvaient rien. Ils ne purent prendre que ce qui était en vue. Ils mirent la main sur un petit baril de *vodka* (eau-de-vie), et nous remplîmes un sac de diverses provisions. Ils dirent alors : *Alo !* (1) et je me mis à porter derrière eux toutes ces provisions... Pendant que nous marchions, ils parlaient tous de Bonaparte. Ils montraient leur front et me faisaient signe que *Napoléon... oh ! oh !* c'est-à-dire que Napoléon avait beaucoup dans la tête. Moi, j'allais toujours, et je pensais : — Quand il aurait plusieurs cervelles dans le crâne, avec quoi vous donnera-t-il à manger ? Nos provisions tirent à leur fin, et je ne vois pas ce que vous avez apporté avec vous. Ce n'est pas avec sa tête qu'il vous nourrira. — Quand je leur eus porté leurs provisions, ils me donnèrent, du sac même, un grand morceau de

(1) *Alo !* revient souvent dans ces souvenirs. La langue russe n'a pas de son pour reproduire la prononciation nasale de *allons*.

poisson salé; ils me cassèrent du sucre, me versèrent du thé et m'offrirent de l'eau-de-vie. »

« Une autre fois je leur portai des provisions à la Trinité, au Zouboff, chez le général Merlin. Nous entrons; ils étaient attablés, une grande compagnie. Pas de nappe sur la table, mais beaucoup de vins, beaucoup de plats. On ne versait pas le vin dans les petits verres, mais dans les grands. La conversation était vive et bruyante : ce sont de si gais compagnons ! Quand nous entrâmes, ils se mirent à défaire le sac pour voir ce que j'avais apporté. Il y avait là un esturgeon sec, du caviar pressé, vraiment délicieux. Ils me remercièrent beaucoup, et l'un d'eux me frappa sur l'épaule et se mit à couper l'esturgeon et le caviar pour m'en donner. Moi, je leur fis des salutations, et je leur dis que j'avais peur qu'on ne m'enlevât en route leurs cadeaux. C'est ce qui arrivait très-souvent : vous aviez mis la main sur quelque chose de bon, vous le portiez à la maison, et en chemin de braves gens vous l'enlevaient. Ils se prirent à rire, et me don-

nèrent deux soldats pour m'escorter jusque chez moi. »

L'archiprêtre Polianski cite le trait suivant d'un officier français : « La femme d'un marchand qui avait son commerce au Marché des Orfévres était sur le point d'accoucher quand les Français s'emparèrent de Moscou. Son mari mit toutes les marchandises dans une grande caisse, qu'il porta dans le jardin, avec l'intention de l'enfouir dans la terre ; mais il n'en eut pas le temps. Les incendies commencèrent ; leur maison brûla une des premières. La jeune femme eut une telle frayeur qu'elle commença à ressentir les premières douleurs de l'enfantement. On put sauver un lit de plumes et un oreiller ; on les plaça sur la caisse qui se trouvait dans des broussailles et la pauvre femme accoucha dans le jardin. Cependant la maison voisine brûla également ; il n'en resta qu'une seule chambre, ou plutôt un magasin du rez-de-chaussée ; des voûtes massives l'avait protégé contre l'incendie. Un général ou un colonel français vint s'y établir avec deux soldats. De la fenêtre il vit cette

femme malade et ce nouveau-né couchés à la belle étoile et envoya un interprète savoir par quel hasard ils se trouvaient là. Celui qui servait d'interprète était un jeune garçon qui avait appris le métier de tailleur dans un magasin étranger et qui pouvait baragouiner un peu de français.

« Quand il eut fait la commission et rendu la réponse, le Français vint voir la malade et lui proposa de venir loger chez lui ; on partagerait la chambre en deux au moyen d'un paravent. Le marchand et sa femme le remercièrent beaucoup ; cependant ils n'acceptèrent pas la proposition, parce qu'ils ne pouvaient se décider à laisser au pillage la caisse où était cachée leur fortune. Le Français insista et ajouta, les larmes aux yeux, qu'il avait aussi une jeune femme en couches et un nouveau-né. Après qu'il se fut éloigné, la marchande dit à son mari : — Tu vois comme il est bon ; disons-lui notre secret ; peut-être qu'il nous aidera à sauver notre avoir. — Il suivit ce conseil, alla trouver le Français et lui exposa l'affaire. Après avoir écouté, le Français ré-

pondit : — Je vous donnerai un de mes soldats, je puis vous répondre de lui. Il vous aidera à enfouir en terre votre fortune. Il faudra attendre la nuit. — Le marchand, après l'avoir bien remercié, se procura deux bêches et quand tout fut tranquille dans le voisinage, on creusa une fosse, on y déposa le coffre ; toutefois la marchande pria son mari d'en retirer d'abord un service d'argent, qu'elle voulait offrir à leur protecteur. Le Français accepta seulement un petit pot au lait, disant qu'il le conserverait en souvenir d'eux. Il refusa le reste.

« On partagea la chambre en deux parties ; le marchand s'installa dans une des moitiés avec sa femme et son enfant. Quand le nourrisson criait la nuit, la mère avait peur qu'il n'ennuyât le bon Français ; mais celui-ci s'étant aperçu de ses inquiétudes s'efforça constamment de la rassurer, assurant que lorsqu'on avait de petits enfants on n'était pas ennuyé des cris d'un nourrisson. Jusqu'au départ de Napoléon, le Français conserva ce logement. Il recevait souvent la visite de ses camarades, dont la famille du marchand parle aussi avec

de grands éloges. Souvent la jeune femme les régalait d'excellents *lepecheks ;* ils les mangeaient de grand appétit et lui disaient : *Merci, madame.* »

Ce malheureux, qui pensait avec émotion à sa jeune femme et à son nouveau-né, combien a-t-il réussi à faire d'étapes sur la sinistre route du retour ?

Les soldats aussi adoraient les enfants. Ils dévalisaient pour eux les boutiques des confiseurs et des fabricants de jouets, arrachaient à l'incendie des gâteaux, des fruits, des poupées, se réjouissaient de la joie de leurs jeunes hôtes et s'amusaient avec eux comme s'ils eussent été de leur âge. C'est un mot qui revient sans cesse dans ces récits : « Vraiment, c'étaient de bons enfants ! »

On conçoit que dans ces narrations il soit bien rare de rencontrer un nom propre. Le mougik ou la pauvre religieuse voyait un bel uniforme, des épaulettes à torsades d'or, un grand sabre, un haut tricorne. Ils se disaient : « Sûrement, c'est un général. » Mais quel général ? Peu leur importait. Que pouvaient

bien leur rappeler les noms de Davout, de Ney, d'Eugène, de Murat, à eux qui ne connaissaient ni Auerstaedt, ni Elchingen, ni le Raab, ni Prentzlaw?

Pourtant sur ce fond mobile de la Grande Armée se détachent parfois quelques figures historiques qui ont laissé des traits plus précis dans la mémoire du peuple de Moscou.

C'est le brave et honnête Caulaincourt, le frère du héros tué à la Moscova, qui prend sous sa protection une troupe de pauvres Russes que harcelaient des pillards. « Tout à coup, raconte Anna Grigoriévna, nous voyons venir à nous un régiment. En tête chevauchait le commandant. Il avait l'air si brave! Près de lui marchait un des nôtres : le Français l'avait pris pour servir d'interprète... Le commandant cria après nos voleurs, qui s'enfuirent, et l'interprète nous dit : — C'est un général, un personnage très-considérable. Il vous ordonne de le suivre; il vous défendra de toute insulte. — On nous dit son nom, et je m'en souviens encore : on l'appelait *Colnicour*... Vraiment, c'était un bien brave homme. Dieu

veuille le recevoir dans son royaume, si par hasard il n'est plus de ce monde. Il entendit l'enfant qui criait dans les bras de ma tante, et lui envoya des craquelins. »

C'est le baron Taulet, un des fonctionnaires que Napoléon avait installés à Moscou. Il protégea aussi les malheureux habitants, mais, en sa qualité d'agent civil, plus timidement que les chefs militaires. On reconnaissait son hôtel à la multitude des gens qui étaient venus chercher un asile dans son voisinage. Un jour, tout un couvent de femmes reçut l'hospitalité dans son logis.

Dans un autre récit, il semble bien qu'il s'agit du général Compans, l'intrépide lieutenant de Davout, qui tâchait de se rétablir, sous le toit des Vsévolojski, d'une blessure de biscaïen reçue à Borodino. Il y a, je dois l'avouer, une histoire de pendule à son avoir; mais il est plusieurs manières de prendre.

« Pendant le séjour des Français dans la maison Vsévolojski, on y vit paraître un de leurs compatriotes, blessé, le général *Campan*. Il habitait la chambre à coucher du maître et

contemplait avec admiration une pendule anglaise qui se trouvait sur la cheminée. — Tudieu ! quel bijou que cette pendule ! — répétait-il souvent. Lorsqu'il reçut l'ordre de quitter Moscou, il appela l'un des serviteurs et lui dit : — Vous direz au maître de céans qu'usant du droit de conquérant je lui enlève cette pendule, et comme je ne me soucie pas de la prendre gratis, je lui laisse mon cheval en échange. C'est une belle jument dont il n'aura qu'à se louer, bien qu'elle soit blessée comme moi. — Vsévolojski donna plus tard à cette jument le nom de *Mme Campan,* et lorsqu'elle fut guérie de sa blessure, il l'envoya dans son haras et apprécia fort sa progéniture. » Si tous ceux de nos vainqueurs qui ont tenu à emporter en Prusse des souvenirs de France avaient imité le général Compans, nous ne serions pas embarrassés pour remonter notre cavalerie.

Lui aussi, « l'homme du destin », apparaît dans un de ces récits aux yeux troublés d'une pauvre religieuse. « A cette époque, Napoléon lui-même vint chez nous. On m'avait envoyée

à la vacherie chercher du lait. Je vais, je reviens avec ma jatte de lait, et je vois que nos Français sont tous en l'air, que tous courent aux portes. J'en arrêtai un que je connaissais, et je lui demandai : — Qu'y a-t-il donc, *moussié?* — Il se contenta de me faire signe de la main, et continua son chemin. Tout à coup, à la porte du couvent, je vois entrer sur un cheval gris un militaire replet et d'un air si imposant ! Il était coiffé d'un tricorne. Ce n'est qu'après que nous sûmes que c'était Bonaparte. Il y avait derrière lui une suite nombreuse : tous des généraux, sans doute. »

Nos témoins oculaires insistent, avec plus d'énergie peut-être que les mémoires déjà publiés, sur le dénûment extrême où se trouvait l'armée de Napoléon après un mois de séjour à Moscou. Avant même les terribles épreuves qui l'attendaient dans sa retraite, on pouvait déjà la considérer comme perdue. Dans les premiers jours, quand nos soldats s'affublaient de robes de femmes ou de chasubles, lorsqu'ils se coiffaient coquettement d'un *kakochnik* ou pontificalement d'une *klobouque,* c'était une

fantaisie de vainqueurs, un divertissement de joyeux soldats; mais bientôt une mantille, une soutane, un voile de religieuse, devinrent chose précieuse, et on ne riait plus quand on en couvrait ses membres grelottants sous l'uniforme en lambeaux.

« Les généraux de Napoléon, raconte un témoin, passaient souvent les régiments en revue près des étangs du Kremlin. Dans les premières revues, les troupes marchaient fièrement, allègres et étincelantes; bientôt toutefois elles commencèrent à dépérir avec une rapidité surprenante. Les soldats se réunissaient à l'appel du tambour, sales, déchirés, en bottes percées, et leur nombre diminuait à vue d'œil. En quelques semaines, ils se trouvaient réduits au dernier point de la misère. Mourants de faim, en haillons, en loques, ils erraient dans les rues, cherchant un peu de nourriture. »

« Ils étaient vêtus comme en carnaval, dit un autre, mais ils n'avaient pas le cœur à la danse. »

III

LA POPULATION MOSCOVITE

Tels étaient les hommes que le destin, un beau jour, avait amenés à six cents lieues de la frontière de France, dans la capitale semi-asiatique des Ivans, et qui, d'abord enivrés de gloire et de joie guerrière, mouraient déjà de faim et de froid sur leurs lauriers intacts.

Passons à l'autre espèce de *misérables* que renfermait Moscou, et qui partageaient avec les Français toutes leurs privations sans avoir savouré d'abord l'ambroisie du triomphe. Après les vainqueurs, les vaincus, qui achetaient si cher à ce moment la revanche si prochaine.

On a mis en doute que Napoléon ait réellement voulu soulever les serfs contre les nobles, comme il soulevait déjà les Polonais contre les Russes. Lui-même s'en défend dans son allocution au Sénat français du 20 décembre 1812. « J'aurais pu armer la plus grande partie de sa population contre elle-même (la Russie). Un grand nombre de villages l'ont demandé ; mais,

lorsque j'ai connu l'abrutissement de cette classe nombreuse du peuple russe, je me suis refusé à cette mesure, qui aurait voué à la mort, à la dévastation et aux plus horribles supplices bien des familles. »

Il y avait songé pourtant, comme on le voit par sa lettre au prince Eugène, du 5 août 1812 : « Si cette révolte des paysans avait lieu dans l'ancienne Russie, cela pourrait être considéré comme une chose très-avantageuse dont nous tirerions bon parti... Donnez-moi des renseignements là-dessus, et faites-moi connaître quelle espèce de décret et de proclamation on pourrait faire pour exciter la révolte des paysans dans la Russie et se les rallier[1]. »

Quoi qu'il en soit, dans ces vastes espaces de la Russie, où les nouvelles vraies et plus encore les nouvelles fausses se répandent avec

(1) Voyez ce que dit Haxthausen (*Études sur la Russie*) des *raskolniks*, qui reconnurent dans Napoléon une sorte de Messie et lui envoyèrent une députation vêtue de blanc. Gouvion Saint-Cyr raconte que les paysans attaquaient déjà les petits détachements de troupes russes, et qu'ils amenèrent un jour à son quartier général de Polotsk 30 dragons russes qu'ils avaient faits prisonniers.

une si merveilleuse rapidité, on commençait à s'entretenir, dans les *isbas* de sapin au toit de chaume, de ce tsar des Français qui apportait aux paysans la liberté. La fermentation était grande dans une partie des campagnes, et peu s'en fallut que la guerre d'invasion ne se compliquât d'une guerre servile. Wolzogen a remarqué que « l'enthousiasme des paysans russes pour la liberté ne laissait pas d'avoir quelque affinité avec celui des monstres révolutionnaires qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud ; c'était une tendance singulière à faire le mal pour le mal et une haine féroce contre la noblesse. »

Voici ce que nous raconte sur les paysans du haut Volga la fille de l'intendant du baron Korff à Edimonovo : « Nos paysans étaient riches ; on comptait pour un seul enclos jusqu'à cinq ou six chevaux. Mon père ordonna que chacun eût à tenir prêt un cheval et une télègue pour emmener ce qui appartenait au maître, ainsi que les vieillards et les enfants, pour le cas où Napoléon viendrait de notre côté. Les paysans écoutèrent, se séparèrent et

n'en firent qu'à leur tête. Le même jour, comme j'allais me promener dans le village, je les entendais causer entre eux. — Comment ! nous irions préparer des chevaux pour les effets du maître ! Bonaparte vient pour nous donner la liberté, nous ne voulons plus avoir de maîtres. — J'eus grand'peur pour mon père; je pensais que si les paysans se révoltaient contre le *barine*, ils ne ménageraient pas l'intendant... Bientôt le bruit se répandit que l'ennemi pillait Moscou et les campagnes environnantes, qu'il n'épargnait même pas les églises, et que cependant on ne proclamait pas la liberté des paysans. Alors ils commencèrent à soupçonner qu'on les avait trompés, et ils s'enfuirent dans la forêt avec leur bétail et tout ce qu'ils possédaient. »

C'est ainsi que, grâce aux réquisitions de l'autorité militaire et aux excès des traînards de la Grande Armée, le désert s'était fait devant Napoléon. Plus de bétail, plus de provisions; l'habitant en fuite, campé avec les femmes et les enfants au plus épais de la forêt, — ceux que l'on parvenait à saisir, irrités et muets.

Peu à peu une sorte de résistance s'organisa dans les villages : les éclaireurs et les maraudeurs étaient reçus à coups de fourche ou à coups de fusil, et le paysan ne faisait point de quartier.

« Les ennemis se montraient presque chaque jour dans notre village (Bogorodsk), raconte la femme de pope, Maria Stépanovna. Dès qu'on les apercevait, on courait aux armes dans tout le pays; nos cosaques les chargeaient avec leurs longs sabres et leurs pistolets, et derrière les cosaques couraient les paysans, qui avec des haches, qui avec des fourches. Après chaque affaire, on amenait une dizaine de prisonniers et souvent plus, que l'on noyait dans la Protka qui coule près du village, ou bien on les fusillait dans la prairie. Les malheureux passaient sous nos fenêtres; ma mère et moi, nous ne savions où nous cacher pour ne pas entendre leurs cris et les coups de feu. Mon pauvre mari, Ivan Demidovitch, devenait tout pâle; la fièvre l'empoignait, ses dents claquaient. Il était si compatissant !

« Un jour, les cosaques amenèrent quelques prisonniers et les enfermèrent dans une remise en pierre. — Ils sont trop peu, disaient-ils; ce n'est pas la peine de s'y mettre pour eux. Aux premiers que nous prendrons, on les fusillera ou on les noiera tous ensemble. — Cette remise avait une fenêtre garnie de barreaux de fer. Les paysans allaient regarder les prisonniers et leur donnaient du pain et des œufs cuits. On ne voulait pas qu'ils souffrissent de la faim en attendant la mort. Lorsque les ennemis faisaient irruption, il semblait qu'on les aurait bien pendus de sa propre main; lorsqu'ils étaient prisonniers, toute votre colère tombait.

« Un jour que je leur portais à manger, je vis à la fenêtre un jeune homme, — si jeune! Il avait le front appuyé aux barreaux; les larmes coulaient de ses yeux, ruisselaient sur ses joues. Moi-même je me mis à pleurer, et encore aujourd'hui je ne puis me souvenir de lui sans que le cœur me défaille. Je lui glissai des *lepecheks* par les barreaux, et je m'enfuis sans regarder derrière moi. Tout à

coup arriva un ordre de l'autorité : tous les prisonniers qu'on ferait à l'avenir, on ne devait plus les mettre à mort, mais les diriger sur Kalouga. Comme on en fut content ! »

A Moscou, à partir de la tentative faite par quelques hommes du peuple pour défendre le Kremlin, les troupes d'occupation ne rencontrèrent plus aucune résistance. Les plus exaltés des Moscovites devinrent des incendiaires et tombèrent entre les mains terribles de nos patrouilles. Toutefois il se commit plus d'un attentat contre les soldats isolés. Tel pillard qui s'était hasardé dans quelqu'une des caves où les indigènes trouvaient un abri, n'en sortait plus.

La petite marchande Anna Grigoriévna, de l'hospice Chérémétief, a toute une théorie sur la question. « Mon père était resté seul dans notre cave avec moi et avec les femmes. Le malheur voulut qu'un soldat ennemi forçât la porte. Il avait sur l'épaule un énorme gourdin; il le brandit de la main gauche, et de l'autre saisit mon père à la gorge. Je me précipitai sur le brigand, j'empoignai son

gourdin et l'attrapai lui-même par la nuque. Il tomba; alors tout le monde se jeta sur lui; on lui fit son affaire en un instant, et on le traîna dans l'étang. Dans cet étang et dans les deux puits, nous avons jeté pas mal de ces hôtes non invités. Ils arrivaient parfois quatre ou cinq. Ils fouillaient partout, nous ne bougions pas; ils voyaient bien d'eux-mêmes qu'il n'y avait rien à prendre. Mais s'ils s'avisaient de vouloir nous faire du mal, on savait les mettre à la raison : pas un ne sortait vivant. Cela faisait mal au cœur, mais avant tout on tient à sa peau. Si, après les avoir battus, on les avait relâchés, vous sentez bien qu'ils seraient partis furieux et seraient revenus en bande pour nous exterminer tous jusqu'au dernier. Donc pas de pitié; à mort!

« Je me souviens qu'un jour le marchand Zaroubine vint nous trouver; les ennemis logeaient chez lui et demandaient s'il n'y avait pas moyen d'avoir du poisson. Zaroubine savait que dans notre étang, celui de la générale Kisselef, il y avait des carassins. Il dit à mon père : — N'y a-t-il pas moyen de jeter mon

filet dans votre étang? — Pas de permission à demander, répondit mon père, l'étang n'est pas à nous; mais que vas-tu prendre dans ton filet, Grégoire Nikitich? Un carassin, — ou un troupier? »

Pourtant beaucoup de Moscovites qui compatissaient aux misères de nos soldats parce qu'ils les partageaient, et en qui le patriotisme blessé n'avait pas étouffé tout sentiment d'humanité, répugnaient à ces égorgements. Les meurtriers n'étaient pas toujours des gens des basses classes du peuple; c'étaient parfois des hommes d'une condition fort supérieure à celle des mougiks, qui se vengeaient de la conquête par le guet-apens.

« Dieu me permit vers ce temps, raconte André Alexiéef, de voir un grand péché. J'allai un jour de grand matin au *Champ des Demoiselles;* je voulais voir si je ne trouverais pas par là quelques provisions dans les caves. En face de cette maison qui appartient aujourd'hui à M. Maltsof, un homme sortit de la maison du marchand Barykof. A voir son costume, ce devait être un bourgeois. Dans

le *champ* était un Français qui l'appela en lui disant : *Alo !* Je me cachai au plus vite dans l'angle d'un mur en planches pour éviter qu'il ne m'appelât aussi, et je regardai. Le Français cria encore : *Alo !* Le bourgeois répondit : *Alo !* lui fit signe de la main et de la tête pour l'engager à le suivre, et rentra dans la maison. Je vois que le Russe court au puits et en montre le fond d'un geste. Le soldat s'approche et se penche; mais le *nôtre* l'empoigne de ses deux mains et le précipite. J'entendis crier le Français, et j'éprouvai un saisissement terrible. Je restai, pour ainsi dire, cloué sur la place. Le *nôtre* ressort de la porte, m'aperçoit, et, s'arrêtant près de moi : — Eh bien ! me dit-il, tu as vu ? Ça fait toujours un de moins. — Pourquoi l'as-tu fait périr ? répondis-je ; quel mal t'avait-il fait ? — Il me regarda dans le blanc des yeux et me dit : — Sans doute ils ne t'ont pas pris ta femme, et aucun des tiens ne sert de cible à leurs balles, et tu n'as pas vu nos temples encombrés de chevaux crevés ? — Eh bien ! Dieu les punira pour leurs profanations, et contre leurs balles

nous avons des balles ; mais il n'est pas permis de tuer un innocent, un homme désarmé. — Il ne répondit rien, et s'en alla d'un autre côté. Quant à moi, je ne sais comment je pus me traîner jusqu'à la maison. Je ne fermai pas l'œil de la nuit ; j'entendais toujours les cris du Français au fond du puits. »

Il y en avait de bons et de mauvais parmi ces gens du peuple. La populace de Moscou avait été de tous temps adonnée à l'ivrognerie, à la fainéantise, à la mendicité, au vol, au brigandage ; on peut le voir par les récits des voyageurs et les *oukazes* de Pierre le Grand. Elle était peut-être la plus vile et la plus dépravée des populaces de grande ville. Avant l'évacuation de Moscou par les Russes, ses excès faisaient trembler les honnêtes gens, même les honnêtes gens du servage et de la domesticité.

« Un peu avant l'entrée des Français, raconte le serf des Soïmonof, on avait donné l'ordre dans les cabarets de la couronne de répandre tous les tonneaux d'eau-de-vie. Les gens du peuple se jetèrent sur la *vodka* et

en burent jusqu'à tomber ivres-morts. L'eau-de-vie coulait par ruisseaux dans les rues ; ils léchaient les pierres et les pavés de bois. C'étaient des cris, des batailles ! Quels profits pouvaient-ils retirer des châtiments que Dieu nous envoyait pour nos péchés quand ils commettaient de telles abominations, les païens ? J'étais encore trop jeune pour comprendre ces choses-là ; mais j'entendais mon pauvre père dire en les regardant : Bien sûr, les derniers jours sont arrivés ; nous ne pourrons sauver nos têtes pécheresses. »

Le vrai peuple de Moscou, dans ces cruelles circonstances, fit preuve de qualités morales dignes d'admiration. De pauvres mougiks, apprenant la défaite des Russes, déclaraient que leur place n'était plus dans une ville qu'allait souiller la présence de l'ennemi, et abandonnant leur chaumière à l'incendie, leur misérable avoir au pillage, ils s'en allaient sur les grandes routes, à la grâce de Dieu, disposés à marcher « tant que leurs yeux verraient devant eux ».

D'autres, fuyant devant les flammes, em-

portant leurs parents sur les épaules, n'éprouvaient qu'un sentiment dans leur ruine totale : celui d'une résignation absolue aux volontés d'en haut.

On admire les vieux sénateurs romains qui, assis sur leurs chaises curules, attendirent avec intrépidité les coups de l'ennemi : des femmes de simple condition, à Moscou, égalèrent ces demi-dieux de l'aristocratie latine par la sérénité auguste de leur mort volontaire. « Quand notre propriétaire Poliakof fut prêt à partir, raconte la vieille Anna Grigoriévna, sa mère lui dit : — Pars avec ta femme; moi, je reste ici ; j'ai passé ma vie dans cette maison ; je ne veux pas en sortir. — Il se mit à la supplier, se jeta à ses pieds. La bonne femme répondait toujours : — J'aime mieux mourir que de partir. — Il vit qu'il n'y avait rien à faire, et s'en alla avec sa femme... Quand à notre tour nous fûmes prêts, nous courûmes chez la vieille Poliakof. Elle était debout devant son armoire à icônes, et allumait une lampe devant les images. Elle s'était habillée comme pour une noce, tout en blanc et sur la

tête un mouchoir blanc. Nous lui disons : — Que faites-vous là, *grand'mère?* Ne savez-vous pas que le feu est à la maison? Nous allons ramasser au plus vite vos effets, et nous partirons sous la garde de Dieu : nous sommes venus vous chercher. — Elle répondit : — Je vous remercie, mes pigeons, de ne m'avoir pas oubliée; mais j'ai passé ma vie dans cette maison, et je ne veux pas en sortir. Quand j'ai vu qu'elle brûlait, j'ai revêtu ma chemise de noces et je me suis habillée pour mes funérailles. Je vais me mettre à genoux : quand la mort viendra, elle me trouvera en prière; je suis prête. — Nous voulûmes lui faire entendre raison : — Pourquoi donc allait-elle au-devant d'une mort si cruelle, quand le Seigneur lui envoyait du secours pour la sauver? — Je ne brûlerai pas, répondit-elle; je serai étouffée avant que le feu ne m'atteigne. Partez, il n'est que temps, la maison est pleine de fumée. Allez, et que Dieu vous conduise! — Nous l'embrassâmes en sanglotant. Elle nous donna à tous sa bénédiction, et ses yeux se mouillèrent de larmes. — Pardonnez, dit-elle,

à une pauvre pécheresse les torts qu'elle a pu avoir envers vous, et si vous revoyez les miens, portez-leur mon dernier adieu. — Nous nous prosternons devant elle comme devant une défunte, et nous partons. La chambre était déjà pleine d'une épaisse fumée. »

Les survivants étaient encore plus à plaindre. Nous n'avons guère à nous mettre en frais d'imagination pour nous figurer ce que pouvait bien être l'existence des 20,000 ou 30,000 habitants de Moscou réduits à végéter parmi ces vastes ruines. A Strasbourg, à Mézières, à Verdun, à Thionville, à Longwy, on sait ce que c'est que de vivre dans les caves et les maisons ruinées, au milieu des privations, des angoisses et des fausses nouvelles, tandis que la tempête de feu sévit au dehors.

Des Russes de 1812, beaucoup s'en allaient camper sur les bords de la Moskova, dans la prairie Orlof, voyant sur le pont de Crimée défiler les bataillons innombrables de leurs ennemis et contemplant l'effondrement de leur cité. Ils étaient là, femmes, enfants, vieillards, à peine vêtus de ce qu'ils avaient pu arracher

aux flammes et aux pillards, couchant sur la terre détrempée, sans défense contre les brouillards du fleuve ou la fraîcheur des nuits d'octobre.

On y voyait des dames du monde soudainement enlevées à leur opulence et confondues dans cette multitude. L'incendie avait dévasté leur hôtel, les soldats avaient pris leur voiture, leurs serviteurs avaient fui; elles se trouvaient seules, malades quelquefois, récemment accouchées, plus misérables que les femmes de mougiks parce qu'elles n'avaient pas l'habitude de la misère; mais le malheur commun anéantissait les distinctions du rang pour ne laisser subsister que les sentiments de fraternité humaine et de pitié miséricordieuse. Les pauvres s'émouvaient des souffrances des riches, et la noble femme, naguère dédaigneuse de toute parure qui ne venait pas en droite ligne de Paris, acceptait avec reconnaissance le pauvre mouchoir de laine dont se dépouillait pour elle quelque serve compatissante, ou la crasseuse touloupe de peau de mouton qu'un mougik étendait sur ses membres frissonnants.

Les églises servaient d'asile au plus grand nombre : elles échappaient très-souvent à l'incendie, car elles sont habituellement construites en pierre et isolées dans un enclos. C'était là qu'on se réfugiait par bandes et par familles entières, chacun s'arrangeant de son mieux dans un coin. On couchait les uns à côté des autres sur le pavé. Ce qu'on avait, on le partageait en frères. Dans cette immense destruction de propriétés, qui pouvait encore songer au *tien* et au *mien?*

Les hommes allaient rôder par les potagers, par les caves à demi effondrées, par les marchés abandonnés. Sous les décombres fumants, on retrouvait parfois une balle de thé, du sucre un peu roussi, de la farine agglomérée par l'eau et solidifiée par l'incendie ; on prenait tout sans scrupule. Les femmes accueillaient ces trouvailles par des cris de joie ; avec des samovars rencontrés n'importe où, elles cuisinaient de leur mieux.

Parfois, au milieu de tous ces samovars allumés et de tous ces gens couchés sur les marches de l'autel, le prêtre, avec l'autorisation

de quelque officier étranger, célébrait l'office. Le chant liturgique et le son de la cloche consolaient un peu les infortunés. Dans ces temples dévastés, de ces cœurs attristés, quelles prières ardentes ne devaient pas s'élever vers le ciel ! Tandis que les sentinelles françaises montaient la garde aux portes de l'église, on demandait à la *Protectrice* la délivrance de la patrie moscovite et le triomphe définitif de l'orthodoxie.

Un fabricant de cercueils, en quittant la Polianka, avait laissé sa boutique ouverte et fit à ceux qui restaient ces adieux sinistres : « Je n'emporte pas ma marchandise, j'en fais hommage à notre mère Moscou. On en aura terriblement besoin. Prenez mes cercueils, chrétiens orthodoxes. Puissiez-vous y reposer avec la paix de Dieu ! »

La prophétie ne pouvait manquer de se réaliser. Les frayeurs, le chagrin, la faim, le froid, moissonnèrent largement dans ces débris de population.

A Moscou, comme dans Paris assiégé, les faibles, les petits enfants, ne purent supporter le fardeau devenu écrasant d'une

telle existence. Elle est l'histoire de bien des mères, russes ou françaises, en 1812 ou en 1871, celle que nous raconte une pauvre femme de pope, Hélène Alexiévna Pokhorski : « Mon lait avait tari, et j'avais beaucoup de mal avec mon petit enfant. Il criait sans relâche, le pauvre mignon : mes bras s'étaient épuisés à le bercer. Je lui faisais cuire du *kacha*, ou je faisais amollir des craquelins dans l'eau bouillante; mais il demandait toujours le sein. Toutes les journées que le bon Dieu avait faites, on se fatiguait à le promener; on espérait reposer un peu la nuit, mais toute la nuit il criait. Son petit corps était tout enflé, et déjà je priais Dieu de le retirer à lui. Pour moi-même, ce n'était pas une joie que de vivre... Il languit encore cinq jours et mourut. Je ne fus pas très-désolée de sa mort : Dieu ait son âme! Évidemment il n'était pas né pour le bonheur. Mon mari dit simplement : — Il a la meilleure part, il vaudrait mieux pour nous être avec lui. — Il s'en alla à la Polianka, y prit un cercueil dans le magasin abandonné, et pria le pope d'enseve-

lir l'enfant. Je le lavai, je lui mis une petite chemise bien propre.... mais quand je le plaçai dans le cercueil, mon cœur se brisa et mes larmes coulèrent. »

Nos soldats, devant ces misères des vaincus, pouvaient avoir la consolation de se dire qu'elles n'étaient pas leur œuvre. Notre occupation n'en pesait pas moins lourdement sur cette ville ruinée. Les habitants éprouvèrent un soulagement quand ils purent pressentir notre prochain départ. La joie et aussi la haine se donnèrent carrière quand par le pont et le gué de Crimée commencèrent à s'écouler nos régiments. Triste défilé, qui promettait déjà une bien triste retraite !

« Tous les Français, raconte un témoin, avaient l'air de véritables mendiants ; nous-mêmes, les mougiks, nous n'étions pas plus mal vêtus. Derrière eux venaient les canons, les fourgons, les voitures avec les femmes. Étaient-ce leurs femmes ou leurs maîtresses ? Dieu est maintenant seul à le savoir. Une d'elles était montée sur une télègue, et conduisait elle-même. La télègue était chargée à

verser. Des soldats passèrent le gué à cheval : la *mamzelle* s'avisa de les suivre, mais elle dévia sur le côté, tomba dans un endroit rapide, et le cheval se mit à tournoyer. Les soldats avaient continué leur chemin. La *mamzelle* criait bien de toutes ses forces. Plusieurs gaillards des nôtres entrèrent dans le gué, la poussèrent dans l'eau, prirent le cheval par la bride, ramenèrent la voiture sur le bord et vinrent tout d'un trot à l'Ostojenka. — Pour toi, *mamzelle,* disaient-ils, que ton bon ami vienne donc te sauver ! »

Moscou n'était pas au bout de ses épreuves. Un corps français resté au Kremlin entretenait les craintes des habitants. Pourquoi ne partait-il pas avec les autres? On le sut bientôt. Tous les récits sont empreints de la vive terreur qui s'empara des Moscovites quand retentit dans la nuit cette triple explosion qui brisa les tours et les murs du Kremlin, anéantit le palais impérial, fendit de haut en bas la tour d'Ivan le Grand, fit trembler toutes les maisons de la ville, à tel point que s dormeurs, éveillés en sursaut, sentaient

la terre « bondir sous eux comme un animal vivant ».

Terribles adieux que laissa derrière lui Napoléon, vengeance barbare qui lui mérita l'anathème du poëte et la malédiction qui s'éleva

. . . . Du Kremlin, qu'il brûla sans remords !

Suivrons-nous dans sa retraite la Grande Armée ? Tous les mémoires du temps sont remplis de cruautés commises contre les prisonniers français. Je ne trouve pas dans nos récits de scènes aussi effroyables ; quelquefois, les prisonniers français sont secourus, consolés par les paysans russes, qui leur apportent de la nourriture chaude et de l'eau-de-vie, et refusent d'accepter leur argent. Surtout j'y trouve un sentiment de compassion émue pour ces malheureuses victimes de l'ambition napoléonienne.

On m'a communiqué récemment des souvenirs de famille remontant à 1812. Je leur emprunte l'anecdote suivante qui est assez caractéristique :

« Mme de Novossiltsof habitait à cette époque

une de ses terres du gouvernement de Smolensk. Toutes les communications avec Moscou étaient coupées. On savait seulement que la ville sainte avait brûlé, et l'on était convaincu que les auteurs de l'incendie, c'étaient les Français. L'habile calomnie de Rostopchine faisait son chemin. On ignorait d'ailleurs que la Grande Armée fût déjà en déroute. Un paysan ayant aperçu dans les environs quelques uniformes français, donna l'alarme, et tout le village, armé de haches, de fourches et de bâtons, vint se ranger sous les fenêtres de la maison seigneuriale. Mme de Novossiltsof s'effraya des conséquences que pouvait entraîner cette folle tentative de résistance : elle descendit pour parler à ces hommes, et leur représenta qu'ils n'auraient pas beau jeu contre des troupes bien armées et qu'il valait mieux les recevoir de bonne grâce. Les paysans exaspérés, enragés par les nouvelles qu'on avait reçues de l'incendie, répondirent qu'ils périraient plutôt jusqu'au dernier que de se rendre sans défense. Les Français approchaient; grande fut la surprise des campagnards. Ils attendaient des

soldats armés jusqu'aux dents, des victorieux. Ils se trouvaient en présence de misérables, à peine vêtus, mourant de faim, tellement exténués qu'ils étaient forcés de s'asseoir au bord du chemin, demandant seulement : *Klèb!* du pain ! C'était peut-être le seul mot russe qu'ils connaissaient. Les paysans furent comme atterrés en présence de cette infortune : toute leur fureur tomba ; ils se retirèrent la tête baissée et revinrent bientôt apportant du pain, des œufs, ce qu'ils avaient. Beaucoup d'entre eux gardaient cependant rancune à ces malheureux de l'incendie de Moscou, et c'est avec une colère contenue qu'ils leur disaient en leur tendant du pain : — Tiens ! mais ce n'est pas pour toi, c'est au nom de Dieu que je te donne ceci ! »

La religion ne pouvait manquer de mêler ses légendes au souvenir de la guerre de délivrance. On sait que l'image de saint Serge accompagna l'armée russe, poussant devant elle les débris de la Grande Armée jusqu'à la frontière. Des traditions, également recueillies par T. Tolytcheva, nous montrent l'inter-

vention directe de ce fondateur de Troïtsa contre l'ennemi de la Russie.

« Dès que Bonaparte se fut installé au Kremlin, il se promit d'aller jusqu'au couvent de Saint-Serge. Il monta sur la tour d'Ivan le Grand pour examiner la route de Troïtsa. Elle était déserte et s'étendait devant lui comme un ruban, et il n'eut pas de peine à reconnaître la sainte habitation : — J'irai là, dit-il à haute voix ; on a amassé là beaucoup de richesses, beaucoup d'argent et d'or, et de pierres précieuses. Tout cela est à moi ; la route est libre ; le tsar de Russie rassemble son armée d'un autre côté, et, par ici, il n'y a pas un soldat, on ne voit pas briller une baïonnette.

« Tout à coup il voit sortir des portes du monastère un vieillard à cheveux blancs, en habit de religieux, une croix dans la main. Derrière lui marche une armée sans nombre. Pour elle la route est trop étroite ; toutes les campagnes voisines en sont couvertes. Et le vieillard s'avance à sa tête, et tout à coup il lève les yeux et montre à Bonaparte sa croix

d'or. Et Bonaparte fut tellement épouvanté qu'il pensa tomber du haut de la tour d'Ivan [1].

Suivant une seconde tradition, Napoléon trois fois de suite dirigea son armée sur le monastère et parvint jusqu'aux portes de Troïtsa. Tout à coup une forêt touffue se dressa devant lui. Une panique s'empara de ses troupes qui deux fois s'enfuirent sur Moscou. A la troisième fois, il résolut, à tout prix, de se frayer un chemin dans cette forêt; mais il s'y égara, erra trois jours entiers et ne put qu'à grand'peine regagner la route de Moscou.

Une autre de ces légendes nous représente Napoléon, comme les héros du cycle troyen, poursuivi à son retour d'Ilion en flammes, non par le glaive des hommes, mais par le courroux des dieux, souffleté par la main des saints, comme Ajax par le trident de Neptune.

« Bonaparte savait qu'au monastère du Miracle reposaient les reliques de saint Alexis le

[1] Voir mon Étude sur le monastère de Troïtsa dans la *Revue politique* de février 1873. Une inscription commémorative raconte en effet que Troïtsa, par la protection du ciel, fut préservé de l'incendie et du pillage.

métropolite, et il se dit : — Les Russes l'ont enseveli dans sa chasuble de pontife, et cette chasuble est toute garnie de pierres précieuses; sur sa mitre resplendit une telle profusion de diamants que, si j'en vends seulement la moitié, je pourrai payer la solde de mon armée entière; l'autre moitié, je l'emporterai en France pour en émerveiller le monde. — Il alla au monastère du Miracle, rompit le sceau d'or qui fermait le cercueil du bienheureux et en souleva le couvercle. Il vit alors le grand saint couché dans ses ornements pontificaux; les diamants et les pierres de toute sorte resplendissaient sur sa chasuble et sur sa mitre. Bonaparte fut saisi de joie; mais à peine eût-il porté sur cette mitre sa main sacrilége,... le saint se leva du cercueil et le regarda d'un œil courroucé : — Comment as-tu bien osé troubler le sommeil d'un vieillard ? Pour ton attentat, Dieu te réserve un terrible châtiment. C'est ta perte que tu es venu chercher dans Moscou aux coupoles dorées. Tu as amené ici des centaines de mille hommes; tu sèmeras de leurs cada-

vres les campagnes russes. Toi-même, tu mourras dans une île lointaine, aux confins de la terre, sur la mer Océan. — Alors il le souffleta, puis se recoucha dans son cercueil, et le couvercle de la bière se referma de lui-même. Bonaparte tomba privé de sentiment. Longtemps il resta couché comme un cadavre. Quand il revint à lui, il rassembla son armée et demanda : — Combien êtes-vous? — Ils répondirent : — Un million et demi d'hommes; les Russes ne font pas la cinquième partie de notre nombre. — Et Bonaparte leur dit : — Les Russes ont une autre force contre laquelle nous ne pouvons prévaloir. Rien à faire ici! En route ! — Mais combien d'entre eux arrivèrent dans la patrie? Ils semèrent de leurs cadavres les campagnes russes, suivant la parole du saint, et Bonaparte mourut dans une île lointaine, aux confins de la terre, sur la mer Océan. »

LE CHAMP DE BATAILLE

ET LE MONASTÈRE DE BORODINO.

De Moscou à la station de Borodino, il y a environ 114 verstes : trois ou quatre heures de chemin de fer. Quand le train s'arrête et qu'on entend crier *Borodino !* les récits que nous ont faits dans notre jeunesse les survivants de l'expédition de 1812, toutes les scènes tragiques de cette prodigieuse campagne, l'histoire quelque peu mêlée de légende, les redoutes enlevées par la grosse cavalerie, tout vous revient alors à la mémoire, et ce nom de Borodino retentit à l'oreille comme avec un accompagnement de lointaine canonnade.

On descend : l'*isba* de la station est, comme souvent en Russie, assez loin du village. C'est une maisonnette en bois d'assez pauvre apparence, perdue au milieu d'une solitude. Pour-

tant il y a non loin de là une autre *isba* sur le seuil de laquelle une nichée de gamins tout déguenillés se roulent au soleil. On nous avait dit que nous y trouverions des chevaux; il n'y en a pas, et d'ailleurs il n'y en a pas besoin. Le couvent et le champ de bataille de Borodino sont à une demi-heure seulement. Un grand gaillard, à cheveux roux ébouriffés, à chemise rouge, les pieds nus, qui passait par là avec d'autres paysans, consent à porter notre bagage, c'est-à-dire notre déjeuner, et nous voilà en route.

Nous traversons un bois de bouleaux; puis un chemin de sable blanchâtre nous conduit par d'immenses champs de seigle. Où nous sommes, il n'y a pour ainsi dire pas d'horizon; tout autour de nous des bois, des replis de terrain. On se trouve dans une véritable solitude; et pourtant c'est ici que commence le champ clos où se heurtèrent, il y a soixante-quatre ans, la grande armée napoléonienne et la dernière armée des Russes!

La petite plaine où nous cheminons se trouvait sur les derrières de l'armée russe et était

occupée par ses réserves. Elle est aujourd'hui si paisible, elle a si peu de pittoresque, si peu d'allures tragiques, elle est, pour tout dire, si prosaïque, qu'on a peine à la repeupler de ces souvenirs terribles.

On se laisse aller à jouir de ce calme, de ce bon soleil d'automne qui essaye de mûrir ce froment du nord.

Tout à coup, à notre droite, sans que rien nous prépare à cette apparition, se dresse une église orthodoxe, toute bigarrée, avec ses cinq dômes d'étain. Rien que ces altières coupoles, rien que ces vives couleurs éclatant au milieu de cette campagne décolorée, vous avertissent qu'ici il y a eu quelque chose. C'est la grande église du couvent fondé par Mme Toutchkof sur l'emplacement des trois petites redoutes Bagration, où, dans la matinée du 7 septembre 1812, se porta d'abord le fort du combat.

En face de nous émerge d'un profond ravin un petit village de bois et de chaume, à la teinte uniforme de sépia : c'est le village de Séménofskoe. Il était presque au centre de la position russe et il fut brûlé à ras du sol dès

les débuts de la bataille. A droite et en avant, derrière un bouquet de bois, sur une espèce de mamelon, s'élève une haute et sombre colonne qui marque l'emplacement de la « grande redoute », le nœud de toute la position. Beaucoup plus à droite, on voit apparaître dans un fouillis d'arbres le clocher d'une petite église : c'est le village de Borodino. Or, le couvent, le village de Séménofskoe, la grande redoute, le village de Borodino, marquèrent, dans la journée du 7, le front de l'armée russe.

I

LE MONASTÈRE DE BORODINO.

Pour aller au monastère, il faut traverser le village de Séménofskoe. C'est bientôt fait, car il ne se compose que d'une rue. A droite de cette rue, assez large, sont les maisons proprement dites ; à gauche, un tas de petites huttes de bois ou de clayonnage, qui sont les dépendances. Le sapin des maisons d'habitation est de meilleure qualité, le châssis de leurs petites fenêtres a été mis en couleur ; mais le

toit n'en est pas plus élégant que celui des étables à pourceaux ou des remises à fagots. Il se compose d'un chaume ébouriffé, sur lequel on a posé, pour le défendre du vent, des perches noueuses, tordues, jetées pêle-mêle, au hasard. Çà et là des tas de paille ou de foin, où se vautrent les gamins du village.

Tout cela me fait l'effet d'une boîte d'allumettes : la première étincelle tombant sur ce sapin, sur ce chaume, sur cette paille, desséchés et surchauffés par le soleil d'août, suffira pour tout enflammer. On comprend alors pourquoi un si grand nombre de villages russes éclairèrent le passage de la Grande Armée et la retraite de l'armée russe. Un obus n'est même pas nécessaire : il suffit qu'un grognard ait secoué là son *brûle-gueule*.

Il y a trois ans, en octobre, le village a brûlé tout entier ; et cette fois Napoléon et la Grande Armée en étaient bien innocents. Ce sont des accidents qui ne comptent pas : quand tout est fini, on va couper quelques arbres dans la forêt, on relève les *isbas* de sapin, on refait les toits de chaume, et c'est à recom-

mencer. On prétend que la Russie tout entière prend feu tous les sept ans.

Séménofskoe n'est même pas indiqué dans le grand *Dictionnaire géographique de l'empire russe* (1). Un poteau placé à l'entrée du village indique qu'il renferme neuf *dvori* (feux ou maisons) et 46 âmes : 46 âmes de paysans mâles, bien entendu; les femmes ne comptaient pas dans la statistique russe. Mais ce poteau est vieux, Séménofskoe s'est agrandi depuis : il compte maintenant douze feux.

Les cartes topographiques indiquent qu'il est construit sur la Séménovka, laquelle coule au fond du ravin et se grossit de la Kamenka, la *pierreuse*. J'ai vu le ravin, qui est assez profond, mais non le ruisseau : peut-être n'était-il pas en fonds ce jour-là.

Nous suivons la rue du village : de grosses gaillardes en mouchoirs rouges, solidement bottées ou les pieds nus, nous regardent et rient comme font les paysans en tout pays, sans savoir pourquoi. Un gamin nous demande si

(1) Publié par M. P. Séménof, au nom de la Société géographique de Russie.

nous n'aurions pas besoin de quelque chose. Nous le remercions avec d'autant plus d'effusion que ce *quelque chose* se composerait, tout au plus, d'un peu de pain noir.

Nous arrivons au couvent, dont nous distinguons maintenant la disposition. Comme tous les couvents russes, il est entouré d'une muraille et renferme plusieurs églises.

En dehors de l'enceinte, il y a une *gostinitsa*, une hôtellerie pour les pèlerins, proprement servie par trois religieuses, qui semblent enchantées de voir des hôtes. Deux ou trois chambres sont garnies de divans : dans l'une d'elles, un portrait de Napoléon, — une lithographie russe apparemment. Voilà bien « l'homme fatal » qui a imprimé si profondément sur cette terre sa trace sanglante. Il est là, avec un air encore plus *fatal* et plus sinistre qu'ailleurs, avec son petit chapeau, sa redingote grise, dont le vent du pôle semble fouetter les pans, cherchant à se réchauffer à un feu de bivouac, tandis que l'ouragan du nord fait craquer et ployer sur sa tête les branches des sapins.

Une religieuse consent à nous faire les honneurs du couvent. Sa complaisance est à toute épreuve; avec sa robe noire, son voile noir, son bonnet noir pointu, elle est partout devant nous, ouvrant et fermant d'innombrables portes. Elle tient à ne rien nous laisser perdre; nous avons bien de la peine à nous tirer du réfectoire, de la boulangerie, de la cuisine, etc.

De bonnes filles, ces religieuses: en voilà qui aident les mougiks à atteler leurs chevaux et qui mettent la main à la besogne, comme des garçons.

Notre guide nous raconte comment le sol qui porte le couvent est saturé d'ossements humains. Quand on creusa les fondations de la grande église, on en mit au jour un grand nombre. A des napoléons d'or qui s'y trouvaient mêlés, on reconnut que des Français avaient été ensevelis pêle-mêle avec les Russes sur le terrain qu'ils s'étaient si ardemment disputé.

Comme nous nous étonnions qu'on n'eût pas recueilli dans une sorte de petit musée les objets trouvés dans les fouilles, on nous conduisit

chez l'abbesse, qui nous reçut avec beaucoup de courtoisie. Elle avait bien quelques-unes de ces reliques, mais en petit nombre : des croix de Saint-Georges, des boutons d'uniformes, des balles, de la mitraille.

On parla des morts qui reposent sous les églises du couvent, de ces ossements qu'on avait exhumés. L'abbesse nous dit qu'on les avait ensevelis ensemble et que, sans distinction d'orthodoxes ou de non-orthodoxes, on avait dit sur tous les prières des trépassés. « Ne sont-ils pas tous chrétiens ? disait-elle, et le couvent n'est-il pas institué pour tous ? » Mot touchant inspiré par une piété sans fanatisme. Mais on peut regretter que sur les corps de tant de braves fils de la Gaule il ne s'élève pas un seul monument. Les morts de Sébastopol sont plus heureux : ils reposent en terre russe dans un cimetière français. Ceux de 1812, on les a oubliés dans le nord lointain. Et pourtant un simple obélisque sur ce sol redevenu ami nous honorerait en eux et serait avec nos ennemis d'alors comme un gage de réconciliation.

La religieuse qui nous servait de guide, tout en cheminant, causait. Elle nous racontait comment, une nuit, des brigands voulurent escalader le monastère; mais quand ils furent en haut des murs, ils virent dans l'enceinte une telle multitude de guerriers qu'ils faillirent tomber à la renverse. Si tous ceux qui dorment ici reformaient leurs rangs, ils feraient en effet une terrible garnison !

C'est ici que se trouvaient ces trois petites redoutes qu'on appelait « les flèches de Bagration » et qui depuis le début de la bataille jusqu'au milieu de la journée furent quatre fois prises et reprises. Contre elles tonnèrent cent deux canons français; contre elles le maréchal Davoust, les généraux Compans et Friant conduisirent les colonnes qui se heurtèrent aux baïonnettes des grenadiers Voronzof. Contre elles le roi de Naples, Murat, lança ses uhlans polonais, ses dragons wurtembergeois. Il y eut, tant l'acharnement fut grand, une véritable boucherie de généraux: c'est ici que Compans fut renversé d'un biscaïen, que Davoust tomba sous son cheval, que Planzonne

fut tué. Du côté des Russes, presque tous les chefs furent atteints, et le prince Bagration, qui commandait leur seconde armée, fut blessé mortellement.

C'est sur une de ces trois *flèches* que s'élève le temple funéraire consacré à la mémoire du général-major Toutchkof. De toutes les églises que renferme le couvent, ce n'est ni la grande église aux cinq coupoles, ni celle de la Trapéza, récemment bâtie contre les murailles du monastère, qui excitent le plus d'intérêt. C'est ce petit *naos* que soutiennent quatre colonnes à la grecque, au pied desquelles sont des trépieds antiques. Telle était la tyrannie du mauvais goût du temps : la douleur la plus sincère était obligée d'en passer par ces colonnes et par ces trépieds et de revêtir ces formes païennes.

Cette église étant un monument funèbre, tout à l'intérieur est sévère et nu. Sur les murs ni ornements ni images. L'iconostase est en bronze. A droite, une croix de marbre blanc avec inscription : « Souviens-toi, Seigneur, dans ton royaume, d'Alexandre mort dans le

combat. » Dans ce sanctuaire consacré à sa mémoire, Alexandre Toutchkof n'a pas de tombe : son corps n'a pu être retrouvé. A gauche, deux dalles entourées d'une grille de fer recouvrent le corps de Margarita Mikhaïlovna, la veuve du général, première abbesse du couvent, et de son fils mort à seize ans. L'image du Christ qui orne l'église est celle qui appartenait au régiment de Revel, à la tête duquel Toutchkof mourut sur la redoute.

Hors du temple, derrière l'autel, s'élève un bouleau avec cette inscription : « Sur cette batterie fut tué Alexandre Alexiévitch Toutchkof le 26 août (style russe) 1812. » Quant à la redoute que surmonte le monument, elle a été conservée en partie. Mais ses parapets, son gabionnage que foudroyèrent cent canons français, ont disparu ; plus tard, elle a été rasée à moitié de sa hauteur primitive. Le terre-plein qui entoure la petite église est consacré à la sépulture des sœurs : ces pauvres filles reposent ainsi dans une terre trempée du sang des braves.

Quant aux deux autres redoutes, l'une existe encore sous la forme d'un tertre planté

d'arbres ; l'autre, à ce qu'on m'a dit, se trouvait où est maintenant l'hôtellerie.

Après la chapelle funéraire, il faut aller à la cellule qu'a occupée Margarita Mikhaïlovna. Ce n'était d'abord qu'un petit bâtiment provisoire, une maison de garde, dans laquelle la veuve de Toutchkof s'installait quelquefois avec son fils pour surveiller les travaux de la chapelle. Elle devint son habitation particulière.

Cette cellule, consacrée par la présence de la fondatrice du monastère, a été conservée dans son état primitif. Elle est pleine de souvenirs : on y retrouve à la fois l'épouse et la mère malheureuse, et la femme du monde qui a renoncé à tout pour se consacrer à la prière. Ces fauteuils, ces meubles, ce sont ceux qui ornaient le cabinet de Toutchkof ; cette petite armoire renferme les jouets du fils bien-aimé ; c'est avec cette icône que le général, avant de partir pour la fatale campagne, bénit sa femme et son enfant. Ces lettres, précieusement conservées par la piété des sœurs, ce sont celles que l'abbesse échangea avec les siens,

avec son ami l'archevêque Philarète, avec les membres de la famille impériale. Deux miniatures représentent le père et le fils, une autre Mme Toutchkof en costume d'abbesse. Au réfectoire du couvent, on retrouve leurs trois portraits à l'huile.

Et ce qui frappe dans ces portraits, c'est la différence d'âge que le temps a mise entre ces physionomies. Le général est en costume militaire, avec le haut collet brodé qui monte jusqu'au menton. La figure est douce, l'œil bleu, la bouche bien dessinée, comme les bouches du XVIIIe siècle. C'est joli, c'est gracieux; c'est le portrait d'un homme jeune, comme le furent presque tous les héros de cet âge épique. Le portrait de l'abbesse fait contraste. On dirait qu'elle ait voulu s'enlaidir et se vieillir à plaisir. Ce noir costume, ces draperies sévères, ces bandeaux qui cachent le front et les joues et ne laissent plus saillir qu'un visage ridé, bistré, ravagé par l'âge et les austérités, ces yeux rougis par la vieillesse ou par les larmes, produisent une vive impression.

Cette jeune veuve est devenue une vieille

femme, tandis que son mari est resté jeune, éternellement jeune. Par une étrange abnégation, il semble qu'elle n'ait plus voulu être que l'aïeule du bien-aimé.

Ces trois portraits, celui du brillant général, de la religieuse décrépite, de l'enfant pâle et souffreteux, racontent une de ces tragédies de famille comme celles que les batailles laissent après elles. Mais l'histoire de Toutchkof a un attrait particulier, à la fois romanesque et mystique. J'en emprunte quelques traits à une récente publication de Tolytcheva (1) ; — une femme seule a pu raconter avec un sentiment si profond et si délicat une de ces infortunes sans mesure que la cruelle guerre trouve moyen de rendre presque banales.

II

LA VEUVE DE BORODINO.

Margarita Mikhaïlovna, fille de Michel Narychkine et de Barbara Volkonski, était à

(1) *Spasso-Borodinski monastyr i ego osnovatelnitsa* Moscou, 1874.

seize ans une enfant d'imagination et d'esprit vifs, curieuse des livres et du monde, adorée de sa mère bien qu'elle ne fût point une fille unique, et qui venait de faire auprès d'elle son entrée dans le monde. De haute taille, fort bien faite, de traits peu réguliers, mais d'une beauté spirituelle, avec des yeux vifs et un teint d'une blancheur éclatante, elle eut dans le monde tous les succès que peut souhaiter la vanité féminine.

Par malheur, on se hâta un peu trop de la marier, et dans son inexpérience elle accepta ce qu'on lui proposa. Le mariage fut malheureux. L'homme était un de ces caractères comme en enfantait une époque intermédiaire entre la civilisation nouvelle et la barbarie antique, et qui inspiraient aux pessimistes occidentaux cette dure sentence « que les Russes étaient pourris avant d'être mûrs ».

Pour être plus libre dans ses désordres, il signifia cyniquement à sa femme qu'elle eût à se considérer elle-même comme libre de sa personne. Si mal protégée, elle pouvait se perdre ; un amour vrai la sauva. Celui qu'elle

aima était une des connaissances de son mari, Alexandre Alexiévitch Toutchkof. Quand le divorce, provoqué enfin par ses parents, eut rompu des liens odieux, Toutchkof demanda sa main. Les Narychkine étaient trop effrayés de leur première expérience matrimoniale ; ils refusèrent.

Le prétendant éconduit fit preuve alors d'une constance et d'une fidélité comme on n'en trouvait plus que chez les Amadis de notre *Bibliothèque bleue*. Il voyagea, mais le chagrin d'amour voyagea avec lui. Du lointain Occident, il écrivait des lettres passionnées, que la vieille abbesse devait plus tard conserver longtemps dans sa cellule. Il lui adressait des vers dans ce goût :

Qui tient mon cœur et qui l'agite
C'est la charmante Marguerite.

Des années se passèrent : leur flamme fidèle (comment pourrais-je ne pas parler le langage du temps ?) reçut enfin sa récompense. Les Narychkine donnèrent leur consentement.

C'était un vrai mariage d'amour : les époux

ne se quittèrent plus. Quand Toutchkof partit pour l'expédition de Finlande, sa femme voulut l'accompagner. Nul danger, nulle fatigue ne la rebuta. Elle coucha sous la tente ou dans les cabanes des paysans finnois. « Plus d'une fois, dit son biographe, il lui arriva de se déguiser en ordonnance, de cacher sous la casquette militaire ses longues tresses blondes et de suivre son mari sur un cheval de régiment. »

Son âme de feu se dépensait à soulager les blessés, les malades, les soldats indigents, les paysans foulés par la guerre. Le temps corrigea ce qu'il y avait de romanesque et d'exubérant dans cette passion.

Elle avait perdu un premier enfant, elle en nourrissait un second. Quand arriva 1812 et que son mari se rendit à l'armée, elle dut se résigner cette fois, dans cette guerre sérieuse contre un Napoléon, à se séparer de lui et à se rendre chez ses parents de Moscou. Pourtant, comme les régiments de Toutchkof étaient cantonnés à Minsk, les deux époux purent faire route quelque temps ensemble avant de

se séparer. Ils n'étaient accompagnés que d'une Française, Mme Bouvier, gouvernante de l'enfant ; elle fut la meilleure amie de ceux que la guerre française allait rendre si malheureux. La dernière nuit, toute la compagnie coucha sur le plancher d'une cabane. Cette nuit-là, il arriva à Mme Toutchkof une chose étrange.

« Margarita Mikhaïlovna, dit son biographe, fatiguée d'une longue route, s'endormit promptement. Alors elle eut un songe. Elle vit suspendu devant elle un tableau sur lequel elle lut, tracés en lettres de sang et en langue française, ces six mots : Ton sort se décidera à Borodino ! — De grosses gouttes de sang se détachaient des lettres et ruisselaient sur le papier. La malheureuse femme poussa un cri et se leva en sursaut.

« Son mari et Mme Bouvier, réveillés par ce cri, coururent à elle. Elle était pâle et tremblait comme la feuille. — Où est Borodino ? dit-elle à son mari quand elle put respirer. On te tuera à Borodino ! — Borodino ? répéta Toutchkof, c'est la première fois que

j'entends ce nom. — Et en effet le petit village de Borodino était alors inconnu.

« Margarita Mikhaïlovna raconta son rêve. Toutchkof et Mme Bouvier s'efforcèrent de la rassurer. Borodino n'existait pas, n'avait jamais existé, et d'ailleurs le songe ne disait pas qu'Alexandre y serait tué. L'interprétation de Marguerite était donc purement arbitraire. — Tout le mal vient, ajouta enfin le mari, de ce que tu as les nerfs un peu surexcités. Recouche-toi, pour l'amour de Dieu, et tâche de dormir. — Son sang-froid la calma un peu.

« La fatigue triompha de ce qui lui restait de terreur; elle se recoucha et s'endormit. Mais le même songe se renouvela; une seconde fois, elle revit la fatale inscription; elle revit ces gouttes de sang qui lentement, l'une après l'autre, se détachaient des lettres et ruisselaient sur le papier. De plus, elle vit cette fois, debout autour du tableau, trois personnages: un prêtre, son frère Cyrille Narychkine, et enfin son père, qui tenait dans ses bras le petit Nicolas, son enfant. Elle s'éveilla

en proie à une telle agitation, que cette fois Alexandre fut sérieusement effrayé. A toutes ses paroles elle ne répondait que par des sanglots ou par cette question : « Où est Borodino ? » Il finit par lui proposer d'examiner les cartes d'état-major et de se convaincre par elle-même qu'on n'y trouvait pas de Borodino. Il envoya aussitôt réveiller un de ses officiers d'ordonnance et lui demanda la carte. L'officier, surpris d'une demande aussi extraordinaire à pareille heure, l'apporta lui-même. Toutchkof la déploya, peut-être non sans un sentiment secret d'appréhension, et l'étendit sur la table. Tout le monde se mit à chercher le nom fatal ; personne ne le trouva.

« Si Borodino existe réellement, dit Toutchkof en se tournant vers sa femme, à en juger par son nom il ne peut être qu'en Italie. Or, il est bien peu probable que les hostilités soient transportées là-bas ; tu peux donc te rassurer. »

Elle ne se rassura point. Le maudit songe la poursuivait ; c'est dans un désespoir affreux qu'elle se sépara de son mari. Toutch-

kof l'embrassa, la bénit pour la dernière fois, elle et son fils, et, debout sur la grande route, contempla longuement la berline qui les emportait, jusqu'à ce qu'elle eût disparu à ses yeux.

Il écrivait souvent à sa femme, qui s'était établie dans une petite ville de district, Kinechma, afin d'être plus à portée de recevoir ses lettres. Elle attendait les jours de poste avec une fiévreuse anxiété.

Arriva le 1er septembre (1), c'était le jour de sa fête. Elle entendit la messe et, revenue de l'église, se mit à sa table de travail; toute pensive, elle appuya sa tête dans ses mains, réfléchissant. Tout à coup elle entendit son père qui l'appelait. Elle pensa d'abord qu'il était revenu de la campagne pour passer ce jour avec sa fille; elle leva la tête..... Devant elle était le prêtre; à côté de lui son père, qui tenait le petit Nicolas dans ses bras. Tous les détails terribles de son rêve se représentèrent aussitôt à sa mémoire; il ne manquait que

(1) 13 septembre de notre style, six jours après la bataille.

son frère Narychkine pour achever le tableau. « Et Cyrille? » s'écria-t-elle d'une voix éclatante. Il se montra sur le seuil. « Tué!.... mon mari! » murmura-t-elle, et elle tomba sans connaissance. Quand elle revint à elle, son père et son frère la soutenaient. « On a donné la bataille près de Borodino », lui dit Cyrille à travers ses larmes.

Ce ne fut pas le seul drame qui terrifia cette famille. En arrière des redoutes Bagration, dans les bois d'Outitza, un combat s'était engagé entre les Polonais de Poniatowski et le corps de Nicolas Toutchkof; celui-ci fut blessé mortellement. Un autre frère, Paul, avait été blessé et fait prisonnier à Smolensk.

Il fallait préparer leur vieille mère, Héléna, à tant d'affreuses nouvelles. Ses filles lui racontèrent que des bruits inquiétants circulaient, qu'on avait donné la bataille près de Moscou, qu'il fallait attendre l'arrivée d'Alexis qui, sans doute, devait tout savoir. Elle écouta silencieusement, sans hâter la cruelle explication. Enfin une de ses filles lui dit : « Mère, voici mon frère Alexis qui est re-

venu. » Il entra, et Héléna, sans lui donner le temps de l'embrasser, arrêta sur lui un regard pénétrant et lui dit : « La vérité ! où est Nicolas ? » Nicolas était de tous ses fils celui qu'elle préférait. « Il est blessé, reprit Alexis, très-dangereusement blessé. » Elle pâlit terriblement et répéta : « La vérité !... est-il vivant ? » Pas de réponse. « Et Paul ? demanda-t-elle après un instant de silence. — Il a été fait prisonnier à Smolensk ; il est blessé. — Et Alexandre ? — Tué ! » dit Alexis d'une voix qu'on entendit à peine.

Il se fit un silence de mort ; puis les pleurs éclatèrent. Seule, la vieille mère ne pleurait pas. On la vit tout à coup se lever lentement de son fauteuil ; mais elle n'eut pas la force de marcher, elle tomba à genoux à la place même où elle se trouvait. Les assistants entendirent ces mots prononcés d'une voix sourde : « Que ta sainte volonté soit faite ! » Puis on la vit étendre les mains autour d'elle, comme si elle cherchait quelque chose à tâtons. « Soutenez-moi, dit-elle enfin ; je ne vois plus ! » Tous se précipitèrent pour la soutenir ; elle se re-

dressa et dit d'une voix plus ferme : « Je suis aveugle, grâce à Dieu ; — je n'ai plus personne à regarder. »

Quelques années après, l'impératrice lui envoya un célèbre oculiste ; Héléna ne lui permit même pas de regarder ses yeux. « Veuillez exprimer toute ma reconnaissance à Sa Majesté, mais je ne regrette pas la perte de la vue. Je n'ai plus personne à regarder », dit-elle encore.

Peu de jours après la fatale nouvelle, la veuve d'Alexandre Toutchkof partit pour le champ de bataille de Borodino, encore couvert de presque tous ses morts. Un ami des Narychkine lui avait remis un plan de la bataille ; on savait approximativement le point où Toutchkof était tombé. Un soldat du régiment de Revel avait raconté qu'un boulet lui avait enlevé les deux bras, que, comme on l'emportait de la batterie, un autre boulet lui avait cassé les deux jambes, et un troisième broyé la poitrine. On l'avait laissé là.

Elle arriva dans cette plaine qu'empestaient trente ou quarante mille cadavres et dont les

horreurs, après la bataille, avaient étonné Napoléon lui-même. La nuit tombait. On voyait flamber les bûchers sur lesquels on s'était décidé à brûler les morts, faute de pouvoir les ensevelir, et desquels s'exhalait une fumée lourde et infecte qui restait suspendue dans cet air chargé d'exhalaisons.

Elle était accompagnée seulement d'un moine du monastère voisin, qui fit une prière pour tous ces morts ; d'une main il jetait sur eux l'eau bénite, de l'autre il promenait sa lanterne sur leurs visages décomposés. Elle aussi se penchait sur eux, les retournait, dans l'horrible espérance de retrouver parmi eux le corps du bien-aimé. Son énergie la soutint dans cette recherche qui resta infructueuse; mais à peine eut-elle franchi la porte de la chaumière où l'attendait Mme Bouvier, qu'elle tomba sans connaissance.

Longtemps on craignit pour sa vie, pour sa raison. Par une froide soirée de novembre, elle dit à sa compagne : « Et qui nous garantit que ce soldat a dit la vérité ? S'*il* avait été tué, j'aurais retrouvé son corps : ne les ai-je

pas tous regardés? Son frère Paul a bien été pris; sûrement lui aussi est prisonnier. — Hélas! pas d'illusions, lui disait en pleurant la Française; s'il était prisonnier, on le saurait. — Et moi je vous dis qu'il est prisonnier... Peut-être même a-t-il réussi à s'échapper... Bien sûr il viendra ici... Qui sait? il n'est peut-être pas bien loin. Il faut le chercher... seule... la nuit!.. »

Cette nuit-là Mme Bouvier entra dans la chambre de Mme Toutchkof : elle était vide. Effrayée, elle mit sur pied toute la maison. On suivit sa piste dans la forêt aux lambeaux de son voile de crêpe accrochés aux buissons. On la retrouva, et non sans peine on la ramena chez elle. Sa seule consolation, qui devint chaque jour plus efficace, c'était que son fils en grandissant ressemblait, disait-elle, à son père. Elle le dit à la vieille mère de Toutchkof : alors l'aveugle prit l'enfant sur ses genoux, l'embrassa, et, pour la première fois peut-être, pleura.

L'enfant grandit, mais la tristesse constante de sa mère influait sur lui. Dans la pe-

tite miniature qui orne la chambre de l'abbesse, il a un sérieux mélancolique qui n'est pas de son âge. Il grandissait au milieu de ces souvenirs, sur ce champ de bataille de Borodino, auprès de cette redoute où son père était mort, et où sa mère passait de longues journées à tracer des plans, à diriger la construction de la chapelle funéraire. Un jour, elle prit une pelle, fit un trou en terre et y planta un jeune arbre. L'enfant soutenait de ses petites mains la plante, pendant que sa mère, tout en larmes, rejetait la terre sur les racines.

A seize ans, il mourut. Sa mère était, pour ainsi dire, veuve pour la seconde fois; pour la seconde fois elle voyait mourir le bien-aimé dans cet enfant en qui les traits du bien-aimé revivaient.

Sa douleur fut extrême. Un jour qu'elle faisait visite à l'archevêque de Moscou, Philarète, elle y trouva une femme en deuil avec trois enfants. Quand ils furent sortis, Philarète dit à Margarita : « C'est aussi une veuve de Borodino et ce sont ses orphelins. — Trois fils! s'écria-t-elle. Et à moi on m'a tout

pris... Pourquoi? » Il la regarda sévèrement et répondit : « Sans doute elle a mieux mérité, par plus de résignation que vous, la miséricorde divine. »

Elle ne répondit pas; mais, étouffant ses sanglots, elle sortit précipitamment. Le vieillard se reprocha d'avoir été trop dur, se fit annoncer chez elle : « Je vous ai dit des paroles cruelles, Margarita Mikhaïlovna; je suis venu vous demander pardon. » Ce fut l'origine d'une sincère amitié entre la pauvre veuve et le vieux prêtre.

Philarète ne fut pas étranger à la direction religieuse que prirent les regrets, les préoccupations de Mme Toutchkof. Elle s'attacha à cette église qu'elle avait fondée et où maintenant reposait son fils à l'ombre de la mémoire paternelle.

Elle fixa d'autres existences autour de la sienne. Un jour, un vieillard de soixante-dix ans vint à cette chapelle funèbre. Il avait perdu tous ses fils à Borodino. Maintenant il était seul et passait sa vie aux pèlerinages. Il revenait de Jérusalem; au retour, il avait

voulu s'arrêter dans cette église où chaque jour on prie pour « les guerriers tombés en ce lieu même ». Elle lui offrit de s'établir ici, de s'associer au culte qu'elle y rendait aux chers défunts. Il accepta.

Un autre jour, revenant de Moscou, elle vit une pauvre femme que son ivrogne de mari avait chassée de chez lui avec ses trois filles. Elle écrivit à l'*ispravnik* et obtint qu'on lui confiât ces pauvres enfants, qui furent heureuses d'échanger la paix de cette solitude contre la misère et les mauvais traitements paternels.

Mme Bouvier, la gouvernante du petit Nicolas, et une femme de chambre allemande avaient refusé de la quitter. Celle-ci, qui était luthérienne, passa à l'orthodoxie et plus tard se fit religieuse. La Française garda sa confession ; mais la sollicitude avec laquelle elle entretenait dans une église orthodoxe la lampe qui brûlait sur la tombe de Nicolas n'en était que plus touchante.

Peu à peu cette pieuse retraite prit figure de monastère. Mme Toutchkof finit par accepter

la *petite consécration,* puis la *grande consécration,* avec le titre d'abbesse. Sa communauté compta bientôt près de deux cents personnes. Il fallut construire de nouvelles églises, de nouveaux bâtiments, s'occuper de l'éducation des novices, qui étaient souvent des paysannes à peine dégrossies.

Tous ces soins occupaient cette activité extrême qui, chez Mme Toutchkof, avait survécu à son bonheur. Elle apportait dans l'exercice de ses fonctions de supérieure une bonté qui tempérait sa vivacité naturelle, une indulgence qu'elle devait à l'expérience de la vie et que des religieuses de profession ne peuvent pas ressentir au même degré.

La femme du monde se révélait encore en elle par les goûts artistiques : elle avait formé un chœur de nonnes qui eut bientôt, par la justesse et la beauté de son chant, une grande réputation en Russie. Mais rien ne pouvait la distraire longtemps de la pensée des morts. Rentrée dans sa cellule, rendue à elle-même, elle relisait les lettres d'amour, les vers galants que lui avait adressés le héros défunt,

elle revoyait les jouets de son fils. Le cheval du petit Nicolas vieillit auprès de ces tombes; les sœurs l'avaient appelé *Favori*, et jusqu'à son dernier jour il courait çà et là, prenant le pain qu'on lui tendait par les fenêtres des cellules. Quand il tomba de vieillesse, l'abbesse pleura.

Chaque matin, elle descendait dans le caveau où était son fils et y restait près d'une heure. Un jour, comme elle tardait à remonter, on y courut et on la trouva étendue sans mouvement. L'archevêque lui fit des reproches amicaux. Il demanda que ces jouets, qui mêlaient trop de souvenirs humains à ses méditations pieuses, fussent détruits. Elle obtint une transaction : on mit dans un coffre les uniformes de son mari, la tasse où il aimait à prendre le thé, le portefeuille avec les lettres, les jouets de Nicolas, et tout cela fut relégué au fond d'un corridor.

Vingt-six ans après la grande invasion, l'empereur Nicolas vint faire la dédicace du monument de Borodino (1838). Ce jour il y eut de grandes manœuvres, et la plaine, si-

lencieuse depuis si longtemps, retentit, comme au jour fatal, des cris de guerre et de la canonnade.

Le passé lugubre sembla revivre un moment pour la vieille abbesse : elle ne put résister à l'émotion que lui causait cette résurrection. Elle tomba malade. L'empereur, qui l'avait en vénération, vint la visiter, prit entre ses mains sa main amaigrie et s'entretint longtemps avec elle. Au dernier moment, il lui demanda quelle grâce il pourrait lui accorder. « La grâce de mon frère », répondit-elle. Un Narychkine avait été compromis dans la tentative de 1825 et subissait depuis quatorze ans l'exil en Sibérie. L'empereur laissa retomber la main, devint sombre et demanda du temps pour réfléchir. Quelques jours après, elle apprit que son frère était libre.

Cependant elle se faisait vieille : avec l'âge venaient les infirmités; sa haute taille s'était courbée; sa crosse d'abbesse lui était devenue nécessaire pour faire quelques pas. Elle se prépara à mourir; mais, dans ce moment suprême, l'amante reparut dans la religieuse.

Une des sœurs en qui elle avait une confiance particulière fut chargée de lui apporter le fameux portefeuille. « Son cœur s'est-il ému dans son sein de vieille femme à la vue de ces lettres, de ces vers qui lui parlaient de sa jeunesse évanouie, de son bonheur, de son amour perdu? Sa main ridée eut-elle un tremblement quand elle les jeta dans les flammes? Nul ne l'a su. » (Tolytcheva.)

Ses dernières paroles furent : « Aimez-vous les uns les autres, vivez en paix », et elle recommanda à ses sœurs deux de ses protégés dont elle n'avait pu exaucer les prières.

Ainsi mourut cette femme qui, suivant les paroles de l'empereur Nicolas, « avait pris l'initiative sur lui en élevant à Borodino un monument immortel ».

Son œuvre, en effet, lui a survécu et lui survivra, malgré la pénurie des revenus du couvent, malgré les reproches que T. Tolytcheva croit devoir adresser à ses concitoyens trop indifférents, qui laissent les sœurs recourir à la mendicité pour l'entretien de leurs autels et de leurs malades.

« Et pourtant, dit l'écrivain, le nom de Borodino est lié d'un lien indissoluble aux souvenirs de famille de chacun de nous. A qui ce nom ne rappelle-t-il point le toit paternel et ses années d'enfance, ces années où nous avons entendu tant de récits sur la Grande-Bataille? Involontairement on se demande ce qu'auraient pensé les guerriers de l'*année Douze,* ces guerriers qui, par milliers, versèrent leur sang pour le salut de Moscou, s'ils avaient pu prévoir qu'à Moscou l'on oublierait si vite le temple élevé sur leurs ossements. »

En contemplant le portrait de Margarita Mikhaïlovna décrépite et retenant à peine de ses mains hydropiques sa crosse d'abbesse, comment ne pas songer à cette tragique et touchante destinée? Est-ce là cette jeune fille heureuse qui était l'orgueil des salons de la capitale? Est-ce là cette amante qui soupira pendant tant d'années après la consécration de son amour? Est-ce là l'épouse romanesque qui parcourait la Finlande déguisée en ordonnance, « cachant sous la casquette mi-

litaire ses longues tresses blondes » ? Cette nuit terrible d'octobre où elle retourna les cadavres de la grande redoute, les douleurs de la mère, les austérités de la religieuse, l'âge implacable, ont tout détruit en elle. — Des souvenirs de « l'année Douze », ce portrait de l'abbesse *Mélania* n'est pas le moins émouvant.

III

LE CHAMP DE BATAILLE.

Pour avoir une idée du champ de bataille de Borodino, nous montons au clocher du monastère. De là nous avons un panorama qui n'est pas fort étendu (le sol, mamelonné et boisé, nous dérobe assez vite l'horizon), mais qui comprend cependant toute l'étendue de terrain où opérèrent les armées. Bien que Napoléon ait donné à l'affaire le nom retentissant de bataille de la Moskova, cette rivière n'est pas visible d'ici : elle est à plusieurs kilomètres de Borodino.

Le principal accident de terrain, c'est la

rivière ou plutôt le ruisseau de la Kolotcha. Encaissée entre ses rives escarpées, de loin elle n'apparaît à l'œil que par la ligne de saules qui croissent sur ses bords, ligne tourmentée comme le cours même de la Kolotcha. Du point où nous sommes et qui fut la *flèche* gauche de Bagration, on peut dessiner le front de l'armée russe au moment de la bataille. Voici le village de Séménofskoe, à demi enfoui dans son ravin ; plus loin, le monument qui s'élève sur la Montagne-Rouge et qui marque l'emplacement de ce que nos historiens appellent la « grande redoute » et de ce que les Russes appellent la « batterie Raevski. » Borodino, avec son église et son petit palais blanc, se voit très-distinctement malgré le rideau d'arbres qui suit le cours de la Kolotcha. Gorki, où le feld-maréchal Koutouzof se tint pendant tout le temps de la bataille, est là, tout près d'ici ; mais il disparaît tout à fait dans un repli de terrain. En arrière du front de l'armée russe, le village de Kniaskovo, dernière position occupée par nos adversaires après la prise de leurs retranchements, est

aussi à demi caché par les bois. Voilà pour la partie russe du champ de bataille.

En face, tout à l'extrême limite du panorama, un clocher blanc, un monastère : c'est celui de Kolotski, où coucha Napoléon : il marque la route de Smolensk, qui vient reparaître à Borodino. C'est par là que les Français sont arrivés.

Plus près de nous, un tertre surmonté d'arbres et qui semble un tumulus antique : c'est celui de Chevardino, qui, dans la journée du 5, quand les Français eurent passé la Kolotcha, fut enlevé par eux après un combat acharné qui coûta aux deux armées une douzaine de mille hommes. C'est un peu à la gauche de ce tertre, et non pas sur le tertre même, comme le veulent les gens du pays, que se tint Napoléon pendant la bataille. Mais ils aiment à se figurer cette silhouette étrange, avec son petit chapeau et sa terrible lunette d'approche, debout sur ce piédestal comme sur une colonne Vendôme. De Chevardino, il voyait à merveille les *flèches* Bagration et la grande redoute, contre lesquelles il dirigeait

ses deux principales attaques. Quant à Borodino, il fut enlevé tout d'abord sans grande difficulté par le vice-roi d'Italie, qui se trouva dès lors fort près de Gorki, position du vieux Koutousof, et de la grande redoute, à la prise de laquelle il put coopérer.

Or, de Borodino à Chevardino, se trouvaient rangés les innombrables escadrons, bataillons, batteries de la grande armée aux vingt nations. Là-bas, le prince Eugène avec l'armée d'Italie et les contingents bavarois; au centre, Ney avec ses Wurtembergeois, Junot avec ses Westphaliens, Davoust avec ses Polonais et ses Saxons, Murat avec son immense cavalerie où les lanciers de la Vistule se mêlaient aux « hommes de fer » de la France et des Allemagnes; en arrière, en réserve, derrière le maître, les hauts bonnets de cette garde impériale que Napoléon refusa ce jour-là de « faire démolir ».

On vit alors en présence deux armées dont le monde ne verra jamais peut-être les pareilles. Du côté des Français, on pouvait admirer des soldats qui avaient combattu à Valmy,

à Jemmapes, à Arcole, aux Pyramides, à Austerlitz, à Eylau, à Somo-Sierra ; dans l'armée russe, à côté des recrues instruites à la hâte, des miliciens armés de piques, on voyait des fantassins qui avaient fait les guerres de Turquie et de Pologne sous Catherine II, qui étaient descendus en Italie et qui avaient escaladé les montagnes de la Suisse avec Souvarof.

Les assaillants, c'étaient Murat, le roi de Naples, Eugène, le vice-roi d'Italie, Ney, duc d'Elchingen, Davoust, prince d'Eckmühl, Poniatowski, neveu d'un roi de Pologne, et ces généraux inséparables dans le bulletin de tant de victoires, Morand, Gudin et Friant. Les défenseurs, c'étaient un Barclay de Tolly, Allemand d'Esthonie, qui se vengea des jaloux en courant partout où la mitraille tombait le plus dru; un Bagration, qui se fit tuer à ses *flèches;* un Miloradovitch, dont on disait : « Quand on veut suivre Miloradovitch, il faut avoir une vie de rechange. »

D'un côté, il y avait une armée où les soldats de vingt nations n'avaient qu'un senti-

ment commun : celui de l'honneur militaire poussé à un degré presque surnaturel, la passion de la gloire, l'idolâtrie de Napoléon, une armée qui était le plus magnifique produit de l'esprit militaire. L'autre armée, plus homogène au point de vue national, — bien que l'on y remarquât à côté des fantassins russes les cavaliers bachkyrs, tatars et kalmouks, — n'était guère homogène au point de vue militaire, puisqu'elle se composait de vétérans, de conscrits, de miliciens, de paysans arrachés à leur charrue; mais il y avait là un sentiment qui dominait tout : l'exaltation ou, si l'on veut, le fanatisme patriotique et religieux, surexcité encore par les proclamations de l'empereur et les prédications des popes et des évêques.

Les hommes de Napoléon bravaient la mort par insouciance et par habitude du danger; les autres la bravaient avec une sombre résolution, parce qu'ils voulaient mourir, parce que, comme le soldat de Prascovia Ivanovna dont il sera question plus loin, ils s'étaient tous préparés à mourir pour barrer aux *païens*

le chemin de la ville sainte, de la « mère Moscou ».

Le moral de ces deux armées était porté, sous l'empire de sentiments si différents, à un égal degré d'énergie : c'est ce qui explique l'effroyable tuerie de cette bataille.

IV

L'OBÉLISQUE DE LA GRANDE REDOUTE.

Afin de poursuivre notre exploration, nous avions fait chercher une voiture au village voisin. On nous montre bientôt une charrette de bois avec de la paille. Nous demandons le cocher. « C'est moi », dit une jeune et jolie paysanne. Sur sa robe rouge, sa chemisette de toile et son collier de corail, elle avait jeté un cafetan masculin; un mouchoir sur la tête, des bottes solides, et un petit fouet constituaient son équipement.

Nous partons, et nous voilà bientôt au pied du monument. Près de là habite le gardien, un vieux soldat, qui ouvre une barrière par-

faitement inutile, puisque personne n'enlèvera jamais son obélisque. Le tertre sur lequel le monument s'élève a perdu sa roideur ; on l'a prolongé en une longue pente douce : à ce point de vue, le sol est un peu défiguré, et l'on ne se rend plus compte des difficultés de l'attaque.

Quant au monument, c'est une haute colonne de granit, si je ne me trompe, portée sur un piédestal de fer et surmontée d'une espèce d'ananas en fer. Sur les huit faces de la colonne autant d'inscriptions. Sur la première, l'image du Christ, avec ces mots qui rappellent le caractère religieux que les Russes ont voulu donner à cette guerre de délivrance :

Ire. « En lui est le salut. — Bataille de Borodino. — 26 août 1812 (1).

Les autres inscriptions se présentent dans l'ordre suivant et sont ainsi conçues :

IIe. « 1838. La patrie reconnaissante à ceux qui ont sacrifié leur vie sur le champ d'honneur : 3 généraux russes tués, 12 blessés ; parmi les soldats, 15,000 tués, 30,000 blessés.

(1) 26 août, vieux style, 7 septembre du nôtre.

III° « Ils ont reculé avec gloire pour vaincre plus sûrement. Il est entré en Russie 554,000 hommes : il en est sorti 79,000.

IV°. « L'Europe a pleuré ses braves fils tombés dans les champs de Borodino. L'ennemi a eu 9 généraux tués, 30 blessés, 20,000 hommes tués, 40,000 blessés.

V°. « France, Italie, Naples, Autriche, Bavière, Wurtemberg, Saxe, Westphalie, Prusse, Hollande, Espagne (1), Portugal, Pologne, Suisse, Confédération germanique, en tout vingt nations. Elles ont mis en ligne : infanterie, 145,000 hommes ; cavalerie, 40,000 ; canons, 1,000.

VI° « L'ambition sans bornes qui avait épuisé l'Europe s'est apaisée dans les solitudes de l'Océan. Moscou prise par l'ennemi le 2 septembre 1812. Alexandre Ier entré à Paris le 19 mars 1814.

VII° « Moururent pour la patrie : les généraux Bagration, Toutchkof Ier, Toutchkof IV (2), le comte Koutaïsof. — A tous les autres, gloire !

VIII°. « Koutouzof. — Barclay de Tolly. — Bagration (3). — Les Russes ont mis en ligne : infanterie,

(1) L'Espagne doit être fort étonnée de se trouver ici, elle qui nous faisait alors une guerre acharnée. Pourtant le régiment espagnol « de Joseph-Napoléon » figura à l'attaque des flèches Bagration.

(2) Il s'agit de Nicolas et d'Alexandre Toutchkof, dont il a été question dans les pages précédentes.

(3) Noms du général en chef, des généraux de la première et de la deuxième armée russe.

85,000 hommes ; cavalerie, 18,200 ; cosaques, 7,000 ; milices, 10,000 ; canons, 640. »

Telle est la leçon d'histoire burinée sur le granit et sur le fer pour l'instruction de la postérité et des voyageurs qui s'arrêtent au pied de ce monument afin de se renseigner sur les faits qu'il doit immortaliser. Sans vouloir discuter avec cet obélisque, on doit signaler un certain esprit d'artifice qui a présidé au groupement de tous ces chiffres, et qui caractérisait la Russie officielle sous Nicolas.

Par exemple, dans les inscriptions V et VIII, qui donnent la force comparative des deux armées, les chiffres sont fort inexacts. Sans parler de ceux que donne M. Thiers, voici ceux auxquels s'arrête, après mûre discussion, un historien russe, M. Bogdanovitch [1] : *Russes*, infanterie, 72,000 ; cavalerie, 17,500 ; artillerie et pionniers, 14,300 ; cosaques, 7,000 ; milices, 10,000 ; canons, 640. — *Français*, infanterie, 86,000 ; cavalerie, 28,000 ; artillerie et pionniers, 16,000 ; canons, 587.

[1] *Istoria otetchestvennoï voïny.*

Pour le matériel surtout on comprend fort bien que les Russes, qui n'étaient pas obligés d'opérer comme Napoléon à 800 lieues de leur pays, aient pu disposer d'un plus grand nombre de pièces, surtout de pièces de position.

La supériorité de l'armée française ne consistait pas précisément dans le nombre des engins, mais plutôt dans la meilleure instruction des troupes. Ceux qui, après avoir traversé la moitié de la Russie, égrenant sur la route des milliers de maraudeurs, de déserteurs, de malades, d'hommes trop faibles, étaient arrivés jusqu'à Borodino, pouvaient bien passer pour des soldats d'élite. Il y avait plus de conscrits dans l'armée russe; mais il faut tenir compte de la passion qui les animait dans cette « guerre patriotique ».

Les inscriptions II et IV surtout, qui prétendent donner le chiffre respectif des pertes, mentent comme des bulletins. Les Français auraient eu 60,000 hommes mis hors de combat, les Russes seulement 45,000. Alors on peut se demander pourquoi, après un tel succès, les seconds n'ont pas réussi à barrer aux

premiers le chemin de Moscou. M. Bogdanovitch, qui écrit en historien, évalue les pertes des armées russes dans les deux affaires de Chevardino et de Borodino à 58,000 hommes, ou plutôt 48,000, car sur ce nombre il y avait 10,000 hommes qui n'étaient que dispersés et qui se retrouvèrent; quant aux Français, ils auraient perdu 28,000 ou 30,000 hommes. Cette différence dans la mortalité explique comment les régiments russes ont été obligés à la fin de céder.

L'obélisque a presque raison quand il donne un chiffre si considérable de généraux tués ou blessés. Tandis que les Russes n'eurent que 4 morts et 18 blessés, les Français eurent 3 généraux de division tués, 14 blessés; plus, 9 généraux de brigade tués et 23 blessés. C'est une des batailles les plus meurtrières en généraux qu'ait données Napoléon.

Au pied du monument est un tombeau fort simple, celui de Bagration. Quand, environ trois semaines après la bataille, il mourut de ses blessures, on rapporta son corps ici et on l'ensevelit sur le champ de bataille. Dans cette

plaine qui a dévoré tant de vies d'hommes, on ne voit qu'un tombeau : c'est le sien. Les autres victimes ont été ou jetées dans les fosses communes, ou brûlées sur les grands bûchers [1]. Terrible était la crise qui suivit Borodino : ni les Français, ni les Russes n'avaient le temps de songer à leurs morts. On laissa aux fossoyeurs le soin de nettoyer ce champ de bataille. Ils y mirent du temps : car lorsque, six semaines après le combat, les Français repassèrent par Borodino, ils eurent encore le spectacle de ces horreurs.

Aujourd'hui il n'y a plus de grande redoute ; le terrain est nivelé, recouvert de broussailles de chêne : voilà soixante-quatre ans que l'herbe reverdit sur cette terre abreuvée de sang. On a peine à évoquer les scènes terribles et magnifiques de la bataille : Murat lançant, par delà le ravin de Séménofskoe, un orage de cavalerie sur les derrières de la grande redoute, Caulaincourt y pénétrant à

[1] Rostopchine écrivait qu'il avait fait brûler ou enterrer 67,000 cadavres d'hommes et 36,000 de chevaux. (*Archive Voronzof*, t. VIII, p. 219, Moscou 1876.)

a tête de ses cuirassiers, le vice-roi d'Italie escaladant les parapets, et, au milieu de la empête, intrépides, invulnérables, Ney, avec on grand chapeau de maréchal, Murat, avec on costume de paladin et son panache qui emblait devoir attirer tous les coups.

Les Russes étaient dignes de leurs adversaires. Leur général Likatchef, impotent et malade, se faisait porter en litière au plus fort du danger et s'efforçait de dominer de sa voix grêle le bruit de la canonnade jusqu'au moment où il tomba entre nos mains.

La prise de la grande redoute décida du sort de la bataille. Les canons français couronnèrent la hauteur conquise, et comme Napoléon ne voulait point exposer sa garde, on s'occupa de « démolir » à coups de canon les régiments russes repliés sur Kniaskovo et Psarevo, sur le point où se trouve aujourd'hui la gare du chemin de fer. Vaincus, ils avaient encore un air si terrible que Napoléon n'osa achever sa victoire et braver leur désespoir.

V

TRADITIONS LOCALES SUR LA BATAILLE.

Pour aller du monument au village de Borodino, on franchit la Kolotcha : il n'y a pas de pont pour les voitures, mais notre petit cheval de paysan descend hardiment le roide talus, et, tout aussi bravement, remonte la berge opposée. Nous n'avons de l'eau que jusqu'au moyeu des roues. La Kolotcha, ce n'est que cela ! Pourtant ses berges sont par endroits beaucoup plus escarpées et plus élevées et peuvent offrir un obstacle sérieux.

Ses affluents sont encore moins considérables : deux d'entre eux sont remarquables par leur nom. L'un s'appelle *la Guerre* (*Voïna*), l'autre *le Sanglot* (*Stonetz*). Un troisième ruisseau, près du couvent, s'appelle *la Flamme* (*Ognik*). Les gens du pays en concluent que leur pays était réellement prédestiné à voir la terrible bataille.

Borodino est un petit village qui peut avoir 160 âmes. Il n'a qu'une seule rue qui va d'a-

·d parallèlement à la Kolotcha, puis se dé-
e à escalader la colline pour nous conduire à
glise et au palais. L'église, au siècle der-
r, était consacrée à la Nativité du Sauveur;
is après la retraite de Napoléon on la dédia
aint Serge, en souvenir de l'image miracu-
ise que l'archevêque Platon envoya, du
uvent de Troïtsa, rejoindre l'armée pour
ire la conduite *au Français* hors du terri-
ire.

Quant au palais, c'est simplement la maison
s anciens maîtres qui a pris ce titre ambitieux
puis que l'empereur Nicolas a acheté Boro-
no et en a fait un village de la couronne. Il
a dans ce palais une espèce de petit musée
« l'année Douze ».

Borodino a, en outre, deux cabarets aux
eux bouts de la rue; comme c'est aujourd'hui
imanche, les mougiks paraissent assez émous-
llés. Devant la porte, des scènes curieuses.
n en est déjà aux embrassades et aux acco-
ides dont l'ivrogne russe est si prodigue.

T. Tolytcheva, l'auteur des *Récits de témoins*
r 1812, nous avait chargés, mon compagnon

Georges de Novossiltsof et moi, de visiter deu vieillards de Séménofskoe, sous la dictée des quels elle avait écrit les récits sur Borodino

L'un d'eux fut introuvable : c'était un pay san dont la chaumière avait été occupée, l jour de la bataille, par Bagration. Il a racont l'accueil qu'il reçut du commandant de l deuxième armée lorsque, revenu de sa pre mière frayeur, il se hasarda à voir ce qu'o avait fait de sa cabane. Il avait alors à pe près seize ans. Il dit au prince :

« Si c'est un effet de ta bonté, ordonne à te gaillards de ne pas piller ma maison. — Mo brave, répondit le prince, j'en suis fâché pou toi ; mais je ne puis m'en aller de ta chaumière Si les soldats ne la pillent pas, les obus la brû leront. Ceux-ci n'écouteront point tes prière Tu aurais aussi bien fait de ne pas revenir ici mais puisque te voilà, reste auprès de me bagages, c'est encore le plus sûr. — Je te re mercie beaucoup de ta bonté, reprit le paysan mais je ne puis rester ici, parce que ma femm est restée seule dans la forêt. — Tu fais bien mon ami, de t'inquiéter de ta femme. Va don

la retrouver au plus vite, ne t'amuse pas, ce n'est pas l'heure de plaisanter. »

L'autre témoin de la grande année est une paysanne de Séménofskoe, Praskovia Ivanovna. Au couvent, on nous avait conté qu'elle avait plus de cent ans, mais, par son propre récit, il paraît bien qu'elle n'en a aujourd'hui que soixante-dix-neuf. Pour donner une idée des épreuves que cette guerre a imposées aux paysans russes, je reproduis ici le récit qu'elle a fait à T. Tolytcheva et qui a paru dans la *Gazette de Moscou :*

« Nous avons eu bien du chagrin quand la levée fut ordonnée. On rasa aussi le front à mon frère. J'en étais tout abattue, bien que je fusse déjà un membre séparé de la famille : on m'avait mariée lorsque je n'avais pas encore quatorze ans; quand le Français arriva, j'avais déjà un nourrisson.

« Avant la bataille de Borodino, l'autorité nous envoya de la farine, du pain et du biscuit pour l'armée russe. Nos greniers regorgeaient de ce pain et de ce biscuit. On venait du camp, on enlevait ces provisions et on nous donnait

encore de la farine. Nous ne faisions que pétrir, tout en causant du Français. On disait dans le peuple qu'il marchait sur Moscou ; nous avions grand chagrin pour Moscou : mais que le Français pût arriver chez nous, cela ne nous entrait même pas dans la tête. Et que viendrait-il faire au fond des bois ?

« Tout à coup nous regardons : voilà des gendarmes à cheval qui viennent mesurer nos champs et qui se mettent à écrire quelque chose. Quand nous les questionnons, ils répondent : — Le prince Koutouzof veut donner bataille ici. Quant à vous, chrétiens, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de partir. — Je me souviens que feu mon beau-père dit alors : — Oui, mais partir maintenant, c'est abandonner complétement sa maison. Qui sait si nous la reverrons ? — Et on lui répondait : — Il s'agit bien de maison : gardons seulement notre tête sur nos épaules. Marchons tant que nos jambes pourront nous porter. Sinon, vous vous en repentirez et ne reverrez pas pour cela votre maison.

« Ainsi devisaient les paysans, et personne ne

se décidait à bouger de place. Tous espéraient au petit bonheur : Dieu aurait pitié. Et quand nos régiments parurent comme une nuée de sauterelles, comme on se tordait les bras! L'avant-garde arriva : au moins, grâce à Dieu, les nôtres ne nous feront pas de mal; mais c'est à qui déménagera au plus vite : dans toutes les chaumières un remue-ménage! Jeunes, vieux, tout le monde à l'œuvre. On ramène le bétail des champs pour le mettre à la suite de nos charrettes. Mon mari était employé à Mojaïsk; c'est là qu'il habitait. Je restai seule au village avec le beau-père et la belle-mère et mon petit enfant. Mon beau-père dit : — Allez, et que Dieu vous conduise! Moi je garde ma maison. Prenez la vache; mais les moutons sont de si sottes bêtes que vous les perdriez dans la bagarre : il vaut mieux les vendre à l'armée.

« Nous chargeons deux télègues; nous partons des premiers; le convoi venait après nous. Mais au détour du chemin, un Bachkyr tombe sur nous : — Donnez votre cheval! dit-il. — Il prend le cheval par la bride, le dételle, et le voilà parti. C'était là un malheur! Mais que

faire? Nous jetons nos paquets et nos effets dans une chènevière, et nous restons auprès de la charrette vide.

« Tout à coup voici mon beau-père qui court après nous : — Nos soldats m'ont chassé, dit-il; il n'y avait plus qu'à déménager. Grâce à Dieu, j'ai pu vendre six roubles nos moutons, et j'ai couru après vous.

« Nous marchons à peu près cinq verstes et nous entrons dans les bois. Nous avions fait nos préparatifs à la hâte, chargé pêle-mêle nos effets. Il fallait bien arranger tout cela, se reconnaître un peu, et puis nous mourions de faim. Nous avions quitté la maison sans prendre le temps de manger : nous avions emmené avec nous ce que nous avions pu trouver de provisions. A peine entrés dans le bois, nous regardons : plus de vache! C'était vraiment malheur sur malheur. Mon beau-père dit : — Sans doute, elle sera retournée chez nous : les bêtes ont leur flair pour se retrouver. Va la chercher, Praskovia. Tu as de jeunes jambes, et par le sentier ce n'est pas loin.

« Je me mets en route; j'arrive tout droit

chez nous. Le beau-père avait raison : la *Noirotte* se retrouvait dans son étable. Comme j'en fus contente! Pourtant je voulus jeter un coup d'œil dans notre chaumière; il me semblait qu'il y avait longtemps que je ne l'avais vue. J'ouvre la porte, et je vois couchés sur le plancher, côte à côte, des soldats qui se reposent.

« L'un d'eux lève la tête et dit : — Que veux-tu, fillette? — Je réponds que j'étais venue chercher notre vache, et je lui dis : — Mes amis, j'ai grand'compassion de vous. Quelles épreuves Dieu nous envoie pour nos péchés! Qui de vous sauvera sa tête de là? — Et un autre, qui avait l'air tout résolu, prit la parole : — Celui que Dieu a désigné, celui-là s'en tirera. Pour nous, nous nous sommes préparés, nous nous sommes confessés, nous avons communié. Le moment est terrible. Aujourd'hui je suis à causer avec toi; demain peut-être un boulet m'accommodera de telle façon qu'on ne retrouvera même pas mes pauvres os.

« Je me mis à le questionner sur mon frère. — Dans quel régiment est-il? demandèrent

les soldats. Comment l'aurais-je su? On lui avait rasé le front, je n'en savais pas plus long. — Eh bien! me dirent-ils, nous ne voyons qu'un moyen : c'est que tu pries le prince Koutousof de faire un appel nominatif de toute l'armée. Mais va, belle enfant, et que Dieu te conduise! Nous allons dormir un peu, pour la dernière fois peut-être.

« Je pris notre vache et je la poussai vers le bois. Il me souvient que nous étions partis le jeudi, et le samedi commença un bruit pareil au tonnerre : c'était un roulement continuel; la terre gémissait sous nous. Les vieux dirent alors : — C'est la bataille qui a commencé. Il faut implorer l'aide de Dieu pour les nôtres qui meurent à cette heure.

« Nous eûmes froid jusqu'aux os, nous nous prosternâmes sur le sol, et toute la bande se mit à pleurer.

« Quand nous fûmes un peu remis, nous allâmes plus loin; mais toujours derrière nous éclatait ce tonnerre. A la nuit il y eut un silence, et, ma foi, nous revenions voir ce qui se passait chez nous. Mais des cavaliers nous chassèrent

et nous dirent que le Français n'était pas encore parti et qu'il était toujours sur nos champs.

« Ce que nous avions entendu, ce n'était pas encore la bataille de Borodino, car elle n'eut lieu qu'à la Saint-Vladimir. C'était la bataille de Chevardino. Vous voyez bien cette petite colline plantée d'arbres : c'est ce qu'on appelle la redoute de Chevardino. Or, le jour de la bataille de Borodino, c'est là que Bonaparte se tenait; et de là il tirait sur la Montagne-Rouge. Où est maintenant la colonne, là était la batterie de Raevski.

« Nous devions aller à Rouza. Combien de temps nous marchâmes dans cette direction, je ne m'en souviens plus. Nous en approchions quand tout à coup on sonne le tocsin; nous voyons le peuple courir en tout sens. Nous demandons : — Qu'est-il donc arrivé? — On nous répond : — C'est le Français qui arrive, nos cosaques accourent au galop et chassent le monde. — Nous tirons au plus vite de côté, nous traversons une prairie. Mais nous mourions de faim; nous avions compté manger un morceau à Rouza. On n'en prit pas le temps,

trop heureux d'échapper à l'ennemi. Il fallut pousser jusqu'à Troïtsa, et l'on souffrit beaucoup.

« Les villages tout autour de nous étaient déserts; mais on pouvait arracher encore quelques légumes dans les jardins. Nous n'étions pas seuls : les convois se succédaient sans fin sur la route. Je me rappelle qu'un jour nous avions ramassé quelques pommes de terre que nous faisions cuire sous la cendre. Nous étions à peine assis autour du feu qu'une dame (une si belle dame!) accourt à nous en pleurant : — Bonnes gens, nous dit-elle, n'avez-vous pas vu une petite fille de cinq ans, avec une robe bleue?.. Cherchez-la, au nom du Ciel! Je vous donnerai pour vos peines, — et elle nous montrait un billet rouge. — Seulement courez à sa recherche.

« Nous nous précipitons pour chercher l'enfant; ce fut peine inutile. La dame alla plus loin. Sans doute elle aura trouvé sa petite fille à l'autre bout du convoi. Mais comment le savoir? Le convoi avait bien une verste de longueur.

« Il nous arriva encore autre chose. Une femme de Séménofskoe accoucha dans le bois; et, pour comble, elle mit au monde deux jumeaux. On les enveloppa dans quelques chiffons et chacun les porta dans ses bras, tantôt l'un, tantôt l'autre, à tour de rôle. La mère dut marcher avec le convoi, à pied parce que les voitures étaient chargées jusqu'en haut : pas moyen de s'y asseoir. On chemina ainsi deux jours. Tout à coup quelqu'un se prit à dire : — Eh bien, où donc est la mère? où est Akoulina? — Nous eûmes beau l'appeler, plus d'Akoulina. On arriva à Troïtsa, toujours pas de nouvelles. Une des nôtres, une vieille femme qui était toute compassion, se mit alors à caresser les petits : — Sans doute, dit-elle, Dieu m'envoie ces enfants. Je les nourrirai, nous ne manquons pas de vaches. — Et elle les nourrit, tantôt avec un chiffon, tantôt avec son doigt trempé dans le lait. Elle se tuait pour eux. Il y en a un qui vit encore et qui a maintenant les cheveux gris.

« On retrouva Akoulina quand on revint à Séménofskoe. Elle nous dit alors qu'elle s'était

jointe à un autre convoi sans s'apercevoir de son erreur, et qu'elle s'était ainsi égarée.

« A Troïtsa on se logea comme on put, avec l'aide des bonnes gens. Là on nous dit que le Français était à Moscou. Quelques-uns des nôtres partirent alors pour voir ce qui se passait à Séménofskoe. Je demandai à mon beau-père la permission d'aller avec eux; nous partîmes ainsi, neuf hommes et six femmes. Un jour, nous étions assis sur l'herbe, un paysan vient à nous : — Braves gens, dit-il, aidez-moi à moissonner mon blé; il est encore sur pied; personne ne pouvait le rentrer; je suis resté seul à la maison. — Nous le suivons et nous nous mettons à l'œuvre. — Merci, nous dit-il alors. Vous travaillez pour moi : moi je vais vous préparer à dîner. — Quand nous eûmes fini la besogne : — Maintenant, dit-il, venez chez moi, et je vous régalerai à la fortune du pot.

« Nous allons; le dîner était sur la table. Nous avions à peine fait le signe de la croix et pris nos cuillers, que voilà les Français qui entrent. Nous jetons nos cuillers et prenons

nos jambes à notre cou. Nous en étions pour notre dîner.

« Quand nous arrivâmes dans nos pays, le cœur nous manqua. Partout les villages étaient brûlés ou saccagés, pillés jusqu'à la dernière planche. Quand nous arrivons à Klementiévo, à 15 verstes de Borodino, nous commençons à rencontrer des cadavres. Nous continuons en pleurant. Larmes de femme, sans doute; car nos hommes n'éprouvaient que de la colère. —Voyez-vous, disaient-ils, partout la mort, la désolation! Puissent-ils, les scélérats, payer durement tout cela! —Nous arrivons à Kliouchino, à 7 verstes de Séménofskoe. Tout y était ravagé. Où s'élevait autrefois le village, un désert. Il ne restait qu'une *isba* de bains, la fumée sortait de sa cheminée. Nous y allons: cinq soldats ennemis y étaient assis à boire. Nos hommes nous crièrent: — Femmes, sauvez-vous; nous avons à régler un compte avec eux. — Nous nous mîmes à courir sans regarder derrière nous; nous entendons des cris; puis nous voyons nos hommes qui arrivent: — Nous les avons tous expédiés, nous dirent-ils.

« L'un d'eux, Antoine, — un homme si vigoureux! — est mort il n'y a pas plus de dix ans. Avant de mourir, il se confessa, communia, fit à tous ses adieux. Nous pensions qu'il ne passerait pas la nuit; et au contraire il traîna trois jours entiers et dit à son petit-fils: —Vaska, la mort ne veut pas venir à moi avant que je n'aie purgé ma conscience entièrement. Je n'ai pas avoué au prêtre un vieux péché; et c'est ce vieux péché qui me fait souffrir. Pourquoi avons-nous tué ces Français en ce temps-là? C'est une autre affaire en bataille rangée : ils tirent sur nous, nous sur eux. Mais ce jour-là, ils ne nous faisaient pas de mal; et nous avons pris leurs vies. Va, mon garçon, amène encore une fois le révérend, pour qu'il me donne l'absolution de ce péché.—Le prêtre revint et le bénit : peu de temps après, Antoine mourut [1].

« Quand ils eurent dépêché ces Français, nous continuâmes notre route, et plus nous allions, plus nous voyions des choses terribles;

[1] Voir ci-dessus, pages 89 et 90, la touchante manifestation des mêmes scrupules.

quand nous arrivâmes enfin ici, à Séménofskoe, nos yeux se troublèrent. Il ne restait pas un fétu de notre village et partout des tas de morts.

« Nous nous asseyons et nous commençons à pleurer à sanglots. Ensuite je me mets à errer parmi ces corps : — Qui sait si mon pauvre frère n'est pas ici ?— Quand il partit pour l'armée et que j'en eus tant de douleur, sans doute mon cœur sentait qu'il n'en reviendrait pas. En quel lieu Dieu lui envoya la mort, je ne sais; et peut-être bien qu'en effet il a versé son sang près du nid natal. Mais enfin je ne le trouvai pas.

« Nous nous demandions où nous passerions la nuit. Nous arrivons à la Montagne-Rouge, et alors des horreurs à ne pouvoir les raconter! A un endroit, les cadavres étaient entassés jusqu'à hauteur d'homme, et contre cet amas on en voyait d'appuyés qui étaient morts debout. Partout des jambes, des bras. La terre était inondée de sang. Nos hommes disent : — Nous allons nous faire une petite place un peu plus loin; nous sommes trop fatigués pour marcher encore.— Il y avait avec nous une jeune femme

qui s'appelait Maria. Pendant que les hommes nous faisaient une place, je la vois qui se penche sur un mort et qui fouille dans ses poches. — Mon Dieu, Maria, lui dis-je, as-tu perdu l'esprit? C'est un péché! — Elle répondit : — *Il* n'en a plus besoin; qui en héritera après lui? Et nous qui n'avons plus ni feu ni lieu.

« Nous nous couchâmes, mais je ne pus dormir de longtemps. J'étais brisée de compassion et d'effroi. Quand je m'éveille au matin, je vois quelque chose qui brille au soleil comme du feu. Je me lève et je vais voir. C'était un mort qui était couché là : son épaulette d'or avait été arrachée et pendait sur la poitrine. Voyez quel péché! Moi-même j'avais blâmé Maria, et maintenant j'avais envie de prendre cette épaulette! J'étends la main, mais le cœur me manque, — je n'ose pas. — Eh bien, me disais-je, quelle importance cela a-t-il? Je prends l'épaulette et c'est fini par là. — Mais à peine commençais-je à me pencher, tout à coup quelqu'un me crie : — Que fais-tu là? Tu pilles les morts! — C'était un cavalier qui passait près de moi. Je pensai m'évanouir de peur. Je

voulus fuir, mes jambes se dérobaient sous moi. Depuis lors, on ne m'y a plus reprise.

« Quand tout le monde fut levé, on résolut de retourner à Troïtsa : les anciens nous diraient là ce qu'il fallait faire. On se remit en route. J'étais restée un peu en arrière des autres : je vis des pièces de cuivre et d'argent répandues à terre. Je ne crus pas que ce fût péché de les prendre, et je me trouvai avoir six roubles.

« Quand nous arrivâmes à Troïtsa et que nous racontâmes notre infortune, les anciens envoyèrent des députés à nos maîtres pour leur demander de nous venir en aide. Nous étions alors serfs des Davidof. Nos maîtres, — Dieu les ait en son royaume ! — ne nous abandonnèrent pas dans le malheur. »

Or, c'était à cette Praskovia Ivanovna que nous avions affaire. Nous devions lui remettre, pour la récompenser de la complaisance qu'elle avait mise à raconter ses aventures, un de ces beaux mouchoirs rouges à dessins qui font la joie du paysan russe. Elle est raisonnablement cassée pour son âge; on est obligé de parler très-haut pour se faire entendre d'elle; elle-

même ne cause plus volontiers. Il a fallu toute la patience de T. Tolytcheva pour obtenir d'elle une narration suivie. Ses petits-enfants disent qu'elle *baisse* depuis quelque temps.

Voilà qui prouve encore que T. Tolytcheva fait bien de se hâter, si elle ne veut pas voir les récits de 1812 disparaître dans la tombe avec les narrateurs, et cette humble, mais très-curieuse source historique se perdre sans retour. Depuis la publication des *Récits de témoins oculaires*, il y a quatre années au plus, plusieurs des vieillards à qui nous devons les saisissants tableaux de l'incendie et de la retraite des Français sont allés rejoindre les anciens de l'année Douze.

LES RUSSES A SÉVASTOPOL

D'APRÈS LES DOCUMENTS PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DU CÉSARÉVITCH.

Bien des événements auraient dû faire oublier l'année 1855. La dernière guerre surtout semblerait devoir effacer de notre mémoire toutes les guerres précédentes, puisque les victoires de Crimée, d'Italie et d'outre-mer ont eu pour épilogue l'affaiblissement de notre puissance. Et pourtant, si quelque souvenir de notre passé militaire pouvait nous rendre confiance en nous-mêmes, ce serait assurément le siége de Sévastopol. Précisément parce que le succès a été laborieusement, longuement disputé au milieu de sanglantes péripéties, et qu'il n'y eut là de surprise pour personne, on peut dire que la victoire a été bien acquise. En Crimée, il a fallu à nos soldats tous les genres de courage contre un ennemi qui les

avait tous : tantôt l'élan impétueux du champ de bataille, tantôt la bravoure aventureuse de la guerre nocturne, tantôt la froide intrépidité de la tranchée ou la patience inébranlable à toutes les privations, aux maladies contagieuses, aux rigueurs du climat. Pendant onze mois, les deux armées ennemies sont restées en présence comme en un champ clos, s'offrant l'une à l'autre la revanche jusqu'au dernier moment. Ni l'intrigue, ni la famine ne sont venues faciliter notre succès. En 1870 et 1871, on a bombardé et brûlé, presque sans péril pour l'agresseur, quinze ou vingt villes françaises qui n'avaient souvent de places fortes que le nom, et qui ont tenu cependant à honorer leurs vieux remparts ; mais dans toute cette campagne de siéges combien les Allemands trouveront-ils à citer d'actions comme la prise des Ouvrages-Blancs, l'enlèvement du Mamelon-Vert ou les deux assauts de Malakof ?

Si cette guerre d'Orient est populaire chez nous, on conçoit qu'elle le soit bien plus encore chez les Russes, qui depuis 1855 n'ont pas eu

de guerre européenne. Malgré les campagnes du Caucase, du Turkestan, de Khiva, « malgré tout, écrit un officier russe, ces expressions, *les héros de Sévastopol, les vaillants défenseurs de Sévastopol*, prennent à chaque nouvel événement militaire une signification plus haute... Beaucoup d'hommes qui ne connaissent Sévastopol que par ouï-dire, des hommes qui ont pourtant un nom et une réputation, veulent avoir été sur les bastions et se posent en défenseurs de Sévastopol. N'est-ce pas le cas de rappeler le mot de Plutarque : « Le signe certain qu'une action est vraiment belle, c'est que tout le monde ressent le désir de l'imiter, ou le regret de ne pas y avoir pris part ? »

Si l'honneur est grand d'avoir emporté cette forteresse, celui de s'y être maintenu si longtemps est à peine moindre. Dans ce duel héroïque, la gloire française n'ôte rien à celle des Russes : elles grandissent au contraire et s'exaltent l'une par l'autre. La ténacité des soldats du tsar fait partie intégrante de notre gloire, de même que l'ardeur et la bravoure

souvent téméraire du fantassin français sont le rehaussement de la leur. Le souvenir de Sévastopol est en quelque sorte le patrimoine commun et indivisible des deux armées.

Tout ce qui se rapporte à la grande lutte conserve encore à Saint-Pétersbourg et à Moscou comme un intérêt d'actualité. Il y a quatre ans, le grand-duc héritier Alexandre Alexandrovitch fondait le « Musée de Sévastopol ». On n'a pas voulu y réunir seulement des canons, des éclats de bombes, toute cette ferraille sinistre et héroïque, muets témoins sortis du sol de Crimée, *exesa... scabra rubigine pila.* On a fait appel aux survivants de cette épopée guerrière : chez eux comme chez nous, la plupart ont déjà pris congé du drapeau. On les a priés d'adresser au grand-duc leurs mémoires ou leur journal de siége, les lettres qu'ils écrivirent alors à leur famille, leurs impressions de bastion ou de bivouac. On a déclaré qu'aucun fait n'était indifférent, que toute parcelle de vérité avait son prix, et qu'on demande aux narrateurs non la perfection de la forme, mais la sincérité du récit.

Ces documents ont été déposés aux archives du nouveau musée ; les plus remarquables ont été livrés à l'impression ; publiés sous les auspices du grand-duc, dédiés « à la glorieuse mémoire de tous les défenseurs de Sévastopol », ils forment déjà trois volumes, œuvre de vingt-cinq collaborateurs (1). L'un nous fait l'histoire de la tour Malakof ou du bastion n° 4 ; un autre a rédigé les mémoires

(1) *Sevastopolskii Sbornik.* — *Sbornik roukopiseï predstavlennykh ego imperatorskomou vysotchestvou, gosoudariou nasliédnikou Tsézarévitchou o Sevastopolskoï oboronié Sevastopoltsami.* 3 vol. in-8°, Saint-Pétersbourg, 1872-1873.

Une revue russe, la *Rousskaïa Starina,* a publié aussi une série de documents, mémoires ou correspondances sur la guerre d'Orient. — En novembre 1874, elle reproduisait un appel du grand-duc Michel, vice-roi du Caucase, aux *Caucasiens,* c'est-à-dire aux militaires qui ont contribué à ranger ce pays sous la domination russe. Ainsi se forment des collections précieuses pour l'histoire militaire de la Russie. Cet exemple, autorisé en Russie par de si hauts patronages, ne pourrait-il être suivi chez nous ? Ces publications seraient de véritables monuments à la gloire des armées françaises, utiles aux historiens de l'avenir, plus précieux et plus durables que certains arcs de triomphe.

d'un régiment ou d'un bataillon, ou bien raconté un épisode de l'Alma ou de la Tchernaïa. Quelques-uns se livrent à des appréciations scientifiques sur telle ou telle opération.

Les collaborateurs du grand-duc ont usé largement du droit de critique ou d'éloge. Menchikof, Gortchakof, Totleben, ont leurs partisans et leurs détracteurs. Pour celui-ci, Menchikof n'a su ni prévoir le débarquement des alliés en Crimée, ni assurer par des fortifications de campagne la position de l'Alma, ni renforcer à temps les remparts du côté sud, ni même envoyer au Gouvernement des rapports sincères sur la situation. Pour celui-là, au contraire, il est le sauveur de Sévastopol : en livrant dans les conditions les plus défavorables la bataille du 20 septembre, il a, du premier jour, imprimé à toute la campagne un caractère d'activité audacieuse et de lutte à outrance ; en maintenant les communications de son armée avec la ville, et en manœuvrant sur le flanc gauche des cantonnements ennemis, il a fait tout ce que Bazaine a négligé de faire sous les murs de Metz. Il était, nous

dit l'un, « la véritable incarnation du peuple russe armé pour la défense de la patrie ». — Nullement, nous dit un autre ; « il ne comprenait pas le soldat russe, et le soldat russe ne le comprenait pas ». On voit percer dans ces documents les préjugés d'arme, de corps, de camaraderie, d'état-major ; mais ces contradictions mêmes sont une preuve de l'impartialité avec laquelle ont été accueillies les diverses opinions.

A ces savantes dissertations, on préférera peut-être les récits où de vieux officiers racontent longuement au fils de l'empereur ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont souffert, leurs campagnes, leurs décorations, leurs blessures, leur captivité. Plusieurs ont joint à leur envoi, sans doute comme pièces justificatives, une carabine rayée ou un sabre-baïonnette, dépouilles opimes d'un *highlander* ou d'un zouave, dont ils font hommage au musée.

Le lecteur qui tient à connaître par le détail les travaux de l'artillerie ou du génie et toute la technique du siége devra recourir aux ouvrages spéciaux du général Totleben

ou du maréchal Niel (1) ; mais, s'il veut se représenter la vie quotidienne du bastion, les sentiments qui animaient les défenseurs de la place, les qualités morales de l'officier et du soldat russe, il s'intéressera sûrement à ces récits sans apprêt, à ces lettres qui n'étaient écrites à l'origine que pour la famille.

Avec les narrateurs, il bivouaquera sur les hauteurs de l'Alma ou d'Inkerman, s'arrêtera

(1) Niel, *Siége de Sévastopol, journal des opérations du génie,* avec un atlas. Paris, 1858.

Voir aussi *Siége de Sévastopol, historique du service de l'artillerie,* 2 volumes in-4° avec un atlas de 147 planches, — publié par ordre du ministre de la guerre par la maison Berger-Levrault, Paris et Strasbourg, 1859. Dans ces deux ouvrages, outre les développements techniques, on trouve de précieux renseignements, intéressants pour l'histoire générale de la guerre. Voyez par exemple, dans le tome Ier du second de ces ouvrages, le chapitre sur la prise de Malakof et l'angoisse qui s'empara de l'armée quand eut lieu la première explosion ménagée par les Russes : « Malakof pouvait sauter. En prévision de cet événement, qui aurait pu changer peut-être les destins de la journée, le général de Mac-Mahon fit sortir sa première brigade et la replaça dans la place d'armes qu'elle occupait avant l'assaut, avec ordre de se jeter immédiatement dans l'entonnoir après l'explosion,

sur les remparts au milieu de la grêle de bombes, se blottira dans les cachettes des tirailleurs, se glissera sous les blindages et dans les boyaux de mine, suivra les blessés à l'ambulance et les morts au cimetière du Côté Nord. Les *Commentaires d'un soldat*, par Paul de Molènes, les *Souvenirs militaires et religieux de Crimée*, par le père de Damas, nous ont familiarisés avec l'existence qu'on menait dans

si elle avait lieu, et lui-même resta dans l'ouvrage avec sa deuxième brigade pour le défendre. » Voilà le plus énergique commentaire du mot fameux.

Le tome II du même ouvrage est consacré plus spécialement à la technique du siége et à l'explication des planches.

Aux récits du *Sevastopolskii Sbornik*, je joindrai quelques extraits d'un livre très-curieux, qui n'a jamais été traduit en français. Ce sont les notes d'un médecin allemand attaché à l'armée russe. Quoique Allemand, il s'inspire à notre égard des sentiments russes. Nous ne sommes plus habitués à entendre parler de nous de cette manière en langue tudesque. Ce livre est intitulé : *Unter dem Doppeladler. Geschichte des Feldzugs in der Krim*, etc. Herausg egeben von Ferdinand Pflug, Berlin.

On pourra comparer enfin à ces récits ceux du grand littérateur russe, le comte Léon Tolstoï, récemment traduits par M. Rollinat dans le journal *le Temps*.

le camp français, ils ont rendu populaires chez nous les abris de nos francs-tireurs, et la tranchée où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe dans la neige fondue, et le théâtre des zouaves, et la jovialité guerrière de nos preneurs de bastions. Passons aujourd'hui dans l'autre armée, essayons de pénétrer dans l'intimité de nos ennemis d'alors ; nous pouvons bien compatir à leurs souffrances et admirer leur bravoure. Ainsi firent à cette époque les soldats français en Crimée ; à peine l'armistice fut-il proclamé qu'ils coururent en amis au camp des Russes.

I

PRÉPARATIFS DE RÉSISTANCE

Quand les troupes de Menchikof, après la bataille de l'Alma, entrèrent dans Sévastopol, grande fut l'émotion des habitants. Depuis 1812, la Russie n'avait pas vu d'ennemis sur son territoire. La Crimée, protégée par une flotte formidable et surtout par le prestige de l'empereur Nicolas, se croyait mieux

à l'abri que toute autre province. Les habitants furent comme éveillés en sursaut par cette double nouvelle : le débarquement des alliés et la défaite des Russes. L'envahisseur, que l'on croyait si loin, était aux portes. Nous avons eu de ces surprises.

D'abord ils s'en prirent aux soldats, qu'ils accusaient de s'être enfuis du champ de bataille. Le désarroi de certains régiments, les vêtements en désordre, les armes brisées ou perdues, semblaient donner raison aux accusateurs. « Une bonne femme que je voulais désabuser, raconte le major Gorbounof, ne voulut pas entendre mes explications. A tout, elle répondait : — Pourquoi allez-vous tête nue ? — Et en effet, je ne sais comment, j'avais perdu mon casque dans la bataille. »

On commençait à regarder de travers tous les visages nouveaux ; un inconnu ne pouvait être qu'un espion. Un aide de camp du général en chef, étant descendu chez un de ses amis, fut assez étonné d'y voir arriver le maître de police, que d'officieux voisins lui avaient dépêché. Un mot inquiétant, qui avait déjà

couru dans les rangs de l'armée, circulait en ville. Le soldat et l'homme du peuple ne sont pas en Russie plus parfaits que chez nous. Autour des feux de bivouac, après l'Alma comme après Inkerman, on se demandait « s'il n'y avait pas eu de trahison ». Dans la ville, on affirmait que Menchikof avait dit : « J'avais l'intention de vendre Sébastopol, mais les Anglais ne m'en donnaient pas assez cher. » Cette absurdité fut, dans les lettres des militaires et des habitants, portée jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Pourtant, après le premier moment de panique et de confusion, pendant les cinq jours de répit que laissèrent les Français, on travailla vigoureusement. La grande forteresse se trouvait prise au dépourvu comme tant de places le furent chez nous dans la dernière guerre. « Elle n'était pas, dit le maréchal Niel, à l'abri d'une attaque de vive force » ; mais alors on vit se soulever de terre, sous l'effort de milliers de bras, des redoutes, des lunettes, des courtines pour relier entre eux les bastions, si fameux depuis, du Centre, du Mât,

du Redan, de Malakof. En quelques jours, on répara des années de somnolence. Ce qu'on avait négligé d'élever en maçonnerie, on l'improvisait avec du sable et des fascines. On creusa des poudrières, on dressa des batteries. L'une d'elles fut élevée par certaines mains féminines et impures qu'on avait mises en réquisition ; elle porta jusqu'à la fin ce nom : *Batterie des demoiselles*.

Une partie de la flotte fut coulée à l'entrée de la rade. En fermant l'accès du port, on priva l'armée anglo-française de la diversion maritime qu'elle avait espérée. De cette flotte condamnée, on tira pour la défense d'immenses ressources : 14,000 ou 15,000 marins, admirables canonniers, devinrent l'âme de la résistance. Les remparts se garnirent des énormes bouches à feu de la marine. Comme à Paris les amiraux Pothuau, La Roncière, Saisset, à Sévastopol on vit les Kornilof, les Istomine, les Nakhimof, les Pamphilof, diriger la défense (1). Chaque bastion devint comme un

(1) Voyez *la Marine d'aujourd'hui, la Flotte de la mer Noire*, par M. l'amiral Jurien de La Gravière, dans

vaisseau de guerre où le matelot retrouvait ses caronades, ses chefs, ses habitudes du bord, — ou plutôt, suivant l'expression d'un officier russe, Sévastopol était comme un immense navire, aux flancs non plus de chêne, mais de terre et de gabions, qu'on allait pendant des mois entiers protéger contre l'abordage.

Et pourtant, si le sacrifice de la flotte était nécessaire, l'accomplissement en fut pénible; officiers et matelots étaient désespérés de voir sombrer ces colosses sur lesquels ils avaient en triomphateurs parcouru les mers d'Orient. Si prompte fut l'exécution qu'on oublia de retirer des bâtiments une partie de leur armement et presque tout l'avoir des équipages. Le plus grand de ces navires, les *Douze-Apôtres*, s'obstinait à ne pas mourir. Bien qu'on eût pratiqué des voies d'eau dans sa cale, il luttait contre l'envahissement des vagues comme un être vivant; les marins qui en avaient formé l'équipage croyaient voir l'expression d'un désespoir presque humain dans le muet

la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet et du 1er août 1871.

regard de ses sabords à demi submergés, et dans l'effort convulsif avec lequel il élevait tantôt sa poupe et tantôt sa proue au-dessus des flots. On fut obligé en quelque sorte de l'*achever ;* on tira à boulet au-dessous de la ligne de flottaison. On racontait aussi que, malgré ses blessures, il continuait à surnager jusqu'au moment où quelqu'un se rappela qu'on avait laissé dans les cabines une icône vénérée de tout l'équipage ; on courut chercher l'image, et alors seulement le navire consentit à sombrer.

Pendant ce temps, une partie de la population se faisait transporter à Simphéropol d'abord, puis à Odessa. Ce qui resta dans la place recueillait anxieusement les nouvelles. Les rumeurs les plus absurdes et même les plus fantastiques trouvaient des crédules.

« Le bruit s'était répandu, raconte un officier russe, que la sentinelle en faction auprès du puits de la Quarantaine avait été témoin d'une chose étrange. Une femme était venue à ce soldat, le priant de la cacher ; surtout il ne devait pas dire qu'il l'avait vue, quand

pulation de deux millions d'âmes brusquement mise en présence avec toutes les férocités de la guerre ; il n'y avait pas là, accumulés sous le canon ennemi, toutes les œuvres d'art, tous les trésors intellectuels d'une grande métropole, si bien que le boulet qui tombe sur la pierre et le marbre semble plus destructeur que celui qui s'abat sur de la chair vivante.

Enfin il manque au siége de Sévastopol cet élément de tragique, la famine, qui rendit stériles tous les efforts de Paris, puisque le jour où l'on parvint à avoir des soldats on se trouva n'avoir plus de pain. A Sévastopol, ville de guerre et non pas capitale, où il y avait des casernes et des arsenaux, non des musées et des cathédrales, la population civile était trop peu nombreuse pour être une cause de faiblesse dans la défense (1). On ne craignait

(1) A la veille de la guerre, la statistique ne relevait dans Sébastopol que 4,505 femmes ; comme une grande partie étaient des femmes d'officiers, de soldats et de marins, on voit combien peu nombreuse était la population civile. En 1863, Sévastopol avait de population fixe 5,747 habitants, dont 1,978 seulement formaient

pas le manque de vivres ; il n'y avait pas d'échéance fatale comme le fut pour nous celle de janvier 1871. On pouvait prendre non pas quatre mois, mais dix mois, mais un an pour écraser l'assiégeant. Le temps, qui travaillait avec tant d'âpreté contre Paris, était un allié pour la forteresse criméenne, et puis la garnison russe n'était pas livrée à l'isolement, à l'absence de nouvelles ; communiquant avec la patrie, elle échangeait parfois la boue de la tranchée et l'ennui du bastion contre l'activité d'une armée d'opération. On se donnait du mouvement et de l'air à Inkerman et à la Tchernaïa.

L'originalité du siége de 1854, c'est son irrégularité. Les Français ouvrirent la tranchée devant une place qu'ils n'avaient pu investir que sur un tiers de sa circonférence. Il

l'élément purement civil. (M. Séménof, *Geogr. statist. slovar rossiiskoï imperii*, Saint-Pétersbourg 1872, article *Sévastopol.*) — Sévastopol, grand port de guerre, immense forteresse, était donc une fort petite *ville*, presque un bourg, inférieur en population civile à beaucoup de nos chefs-lieux de canton.

y avait moins des assiégeants et des assiégés que deux armées retranchées qui s'attendaient. Laquelle des deux donnerait à l'autre l'assaut ? « Nous avons maintenant, écrit le capitaine Lesli à sa famille, deux Sévastopol qui se dressent l'un contre l'autre ; le Sévastopol des étrangers est peut-être plus important que le nôtre, car, si l'on en croit les gazettes, ils y ont établi des chemins de fer. »

Ces deux Sévastopol s'étaient élevés en même temps ; pendant que nos travailleurs creusaient leurs parallèles, les Russes élevaient nuitamment ces ouvrages de Trans-Balkan, de Selinghinsk, de Volhynie, de Kamtchatka, qui formaient à la place comme une couronne de forts détachés. De part et d'autre, sous le canon ennemi, on maniait avec un égal acharnement la pelle et la pioche. Si l'assiégeant poussait ses approches contre la ville, l'assiégé semblait courir au-devant de lui par ses contre-approches et investir à son tour le camp et les ouvrages ennemis. D'autre part, bien que les alliés opérassent à une telle distance de leur pays, comme ils étaient maîtres de la

mer, on leur envoyait assez rapidement les renforts, les engins de guerre, les projectiles. Les Russes recevaient tout cela par de lents convois de charrettes à travers les immenses plaines du Sud. Comme les envahisseurs avaient des bateaux à vapeur et que l'armée du tsar n'avait pas de chemins de fer, on peut dire qu'en Crimée les Français étaient plus près de la France que les Russes de la Russie.

Tels étaient pour nos ennemis les avantages et les inconvénients de la défense ; mais il faut d'abord leur rendre cette justice : ils ne se laissèrent décourager ni au commencement par l'insuffisance originelle de leurs fortifications, ni à la fin par la supériorité bientôt décisive des approches françaises. Leur défense fut réellement active, offensive.

Dans cette guerre à coups de pioche, les soldats russes furent admirables. Travailler sous une grêle de projectiles, la nuit, sans pouvoir rendre coup pour coup, sans pouvoir un moment échanger la pelle contre le fusil, tomber sans vengeance un outil à la main, exige un courage supérieur à celui du champ

de bataille. On avait ce courage dans les deux camps, car l'assaillant passa, lui aussi, par les mêmes épreuves.

L'armée russe de secours livra trois batailles sanglantes, quatre en comptant l'Alma. La garnison subit cinq bombardements qui allèrent toujours en augmentant de violence et d'intensité à mesure que s'accroissaient les batteries anglo-françaises. Il n'y eut bientôt plus de ville pour abriter les défenseurs; quand les Russes y rentrèrent après la paix, ils ne trouvèrent debout que quatorze maisons.[1]. La canonnade s'entendait à plus de 110 kilomètres à la ronde. Jamais les assiégés, aux époques les plus calmes du siége, n'ont perdu moins de 40 hommes par jour. Les bombardements de mai et de juin enlevaient quotidiennement 300 ou 400 hommes. Celui du 17 août leur coûta 1,500 hommes; les cinq jours suivants 5,000, et ainsi de suite jusqu'à l'assaut définitif. Du 17 août au 8 septembre, rien que par l'effet de la canon-

(1) Sur 2,000 peut-être. En 1864, Sévastopol en comptait 1,578. (Séménof, *Geogr. statist. slovar.*)

nade, ils eurent 18,000 hommes hors de combat. Chaque journée de bombardement était meurtrière comme une bataille. Il y eut des batteries où il fallut renouveler plusieurs fois en un jour les servants et les officiers. Parfois huit ou dix projectiles s'abattaient en même temps autour d'une pièce. Un seul jour, assure un des narrateurs, 70,000 bombes ou boulets creux tombèrent sur la ville (1).

L'assiégé était assourdi par les détonations continuelles, les explosions de projectiles, de caissons, de poudrières. Les plus aguerris, comme le général Sémiakine, déclarent que « la tête leur sautait ». Le rapport officiel de Gortchakof reproduisait une expression qui était dans toutes les bouches : un feu d'enfer.

En parcourant les récits des officiers russes, on voit que le 21e régiment a perdu 43 officiers sur 50 et 2,000 soldats sur 3,000, —

(1) Suivant le maréchal Niel, on lança sur Sévastopol 510,000 boulets, 350,000 bombes, 236,000 obus, 8,000 grenades, etc., total, en comprenant ceux que lancèrent les Anglais, 1,500,000 projectiles, plus 25 millions de coups de fusil.

que le régiment d'Olonetz, même avant le dernier assaut, est réduit à la moitié de son effectif, — que celui de Vladimir a pu être reformé à deux bataillons au lieu de quatre. Le prince Sviatopolk-Mirski, sorti de l'hôpital, rencontre un clairon de son corps : « Quoi de nouveau dans le bataillon ? lui demanda-t-il. — Le soldat d'abord garde le silence, puis, non sans embarras, répond : — Que vous dirai-je ? On fait maintenant le gruau dans une seule marmite pour tout le bataillon ; nous ne sommes plus que 50. » Comme ces exemples sont pris au hasard, nous avons le droit de généraliser. On peut apprécier par ces faits l'énergie de la défense.

Pour combler tant de vides, il fallait sans cesse du fond de la Russie diriger sur cet insatiable Sévastopol de nouveaux renforts et de nouveaux officiers. Quelques-uns de ceux-ci nous ont laissé leurs impressions de voyage dans le steppe. Ils arrivaient, par exemple, comme le prince Sviatopolk-Mirski, par les ardeurs de l'été de Crimée. On marchait dans la poussière brûlante de la plaine desséchée,

dépouillée de ses herbes. Le soleil apparaissait comme un disque rouge au milieu d'un air étouffant, à travers la poussière et le sable soulevés. L'hiver, c'étaient en revanche des routes défoncées qui allaient sans cesse s'élargissant par des ornières nouvelles, et qui semblaient bientôt de vastes marécages.

Dans cette poussière ou dans cette boue passaient en longs convois les *arabas* tatares, dont les roues de bois grinçaient sur les essieux de bois non graissés : les unes, allant à Sévastopol, charriaient des poudres et des projectiles; les autres, qui en venaient, cahotaient des blessés et des malades; tout le long du chemin, du bétail abattu, des chevaux morts, des voitures que les convoyeurs indigènes avaient abandonnées pour s'enfuir. Faute de chevaux aux relais, on ne voyageait plus en poste; à un certain moment, sur les routes de Crimée, on faisait 10 kilomètres par jour. Les villages étaient déserts, désolés. Si on rencontrait une maison de quelque apparence, il n'était point rare de la trouver pillée et dévastée. Ce n'était pas toujours l'œuvre des Français ou des Russes,

c'était plus souvent celle des Tatars, peu sympathiques à la race conquérante. Peut-être le voyageur militaire reprenait-il un peu courage lorsqu'il rencontrait une colonne de recrues dirigées sur Sévastopol.

Les journaux et les caricatures de l'Occident affectaient à cette époque de nous représenter ces conscrits sous les traits de mougiks poltrons que l'on traînait à la gloire enchaînés par le cou et à grand renfort de coups de fouet. Le paysan russe n'a jamais eu beaucoup de passion pour l'état militaire : de tout temps, il a préféré sa cabane et son village à toutes les gloires de ce monde [1]; mais la voix du tsar et les exhortations de l'Église ne le trouvent point indifférent dans les grandes calamités de la patrie. Or la guerre de Crimée, qui n'était pour nous qu'une guerre politique, on n'avait pas manqué de la lui représenter comme une lutte nationale contre l'envahisseur de 1812, une sainte croisade contre le Turc et ses alliés hérétiques, les An-

[1] Les chants de *lamentation sur le service,* forment depuis le XVIe siècle, toute une branche de la poésie populaire. Voir ma *Russie épique,* p. 302.

glais, ou schismatiques, les Français. L'empereur et les évêques l'appelaient à défendre « cette terre bénie où saint Vladimir reçut l'eau du baptême ». Il y marchait « le fer à la main et la croix dans le cœur », suivant l'expression du tsar Nicolas L'image miraculeuse de saint Serge, envoyée par le monastère de Troïtsa, lui montrait le chemin.

Malgré l'irritation croissante que soulevait dans les masses rurales le maintien du servage, on peut tenir le tableau suivant pour plus exact que nos caricatures : « De l'autre côté de Mélétopol, dans la plaine déserte, au lever du jour, dans un demi-sommeil, j'entendis tout à coup les chants de la prière matinale, et sur un côté de la route j'entrevis une troupe d'hommes. La prière était finie, le tambour battit, les hommes se mirent en rang et entonnèrent une chanson russe [1]. C'étaient des gens de la milice d'Orel en route sur Sévastopol. L'aspect de ces soldats produisait la plus favorable et la plus rassu-

[1] MM. Wessel et Albrecht (Saint-Pétersbourg, 1875) ont commencé récemment un intéressant recueil de ces *chansons de soldats, de cosaques et de matelots*, qu'aiment

rante impression. Leurs vêtements, leurs barbes, leurs façons, leur démarche, annonçaient des conscrits; mais avec leur liberté d'allure et de mouvements ils présentaient le véritable tableau du peuple russe se levant en masse contre l'invasion étrangère. Je rencontrai dès lors à chaque instant de ces détachements. Tous marchaient bravement, gaîment, évidemment résolus à sacrifier leurs os pour la défense de la patrie. Là se révélait une force plus puissante que toutes les landwehrs du monde. »

Quand on approchait, non pas même encore de la forteresse, mais seulement de Simphéropol, on entendait de sourdes et lointaines détonations. C'était le retentissement de cette grande forge enflammée où pendant onze mois rebondit sur la dure enclume russe le lourd marteau d'Occident. Simphéropol était comme un vaste hôpital; ses rues étaient encombrées de convois funèbres. Pour celui qui arrivait de l'intérieur, c'était déjà la guerre avec ses

à chanter en chœur les militaires russes pour charmer les longues marches ou les longues attentes. Tout régiment russe a sa compagnie de *chanteurs*

horreurs; pour celui qui venait s'y guérir, y respirer un peu au sortir du brasier de Sébastopol, Simphéropol, c'était déjà presque la paix. Le nouveau-venu, oppressé par une émotion inconnue, y rencontrait, insouciants et endurcis, les officiers qui avaient quitté un moment leur poste de Malakof et du quatrième bastion, et qui venaient faire leurs emplettes dans les bazars.

Si le voyageur visitait les hauteurs d'Inkerman ou du Côté Nord, un spectacle inouï, merveilleux, la nuit surtout, éclatait à ses yeux : le panorama embrasé de Sévastopol. « Ronflement du canon, pétillement de la fusillade, cris, hourrahs, raies lumineuses des bombes et des grenades qui se croisent dans les airs, tous les bruits de la lutte confondus en un seul tumulte, plein d'épouvante et de mystère, voilà Sévastopol. C'est un enfer! tel est le cri qui involontairement vous échappait. Ce qu'on avait sous les yeux n'avait jamais été présenté aux regards de l'homme et n'avait pas de nom sur la terre. Quelquefois il se faisait un silence, mais ce silence semblait encore

[illegible] effrayant et solennel, puis soudain les coups [illegible] les clameurs recommençaient avec une [illegible] nouvelle, comme si on touchait à la [illegible] décisive minute de ce drame gi[illegible]

[illegible] il ne faut pas s'attarder à cette [illegible] on a besoin du nouveau-venu. [illegible] il y a dix vides à combler. [illegible] quelques heures à passer sur le [illegible] Nord qui est séparé du Côté Sud, le vé[illegible] de bataille, que par la rade. Ici [illegible] de Sévastopol, cette « grande [illegible] » qui va sans cesse s'agrandis[illegible] chaque jour des centaines [illegible] nouvelles : bien heureux l'officier [illegible] « pour lui raffermir les nerfs ». [illegible] pas d'abord de surveiller [illegible] !

Enfin il passe la baie en barcasse, non sans [illegible] quelques bombes se croiser au-dessus de sa tête ou faire rejaillir l'eau de la rade autour de lui. Il arrive soit à la ville, soit à la Karbelnaïa, sorte de faubourg que défendent le grand et le petit redan et que domine la [illegible]

ılakof. Cette double protection n'a d'ailleurs ıutre résultat que d'attirer sur les quartiers , plus rapprochés de ces ouvrages un oura- n de projectiles.

Entrons avec le capitaine Dechtchinski dans ı des restaurants à la mode, ou dans ce qui en ste. « C'était là que les officiers se rassem- aient pour souper. Le maître de ce *traktir* ·ait perdu les deux bras lors du premier bom- ırdement. Une bombe avait effondré le toit, ·evé le plafond et dévasté le plancher. » Pour ler aux remparts, on peut passer par la rue : la Mer, autrefois si vivante et si belle, aintenant si complétement ruinée et si obsti- ément visitée par les projectiles qu'elle a mé- té le nom de « vallée de la mort », ou par le chemin des blessés », ainsi nommé parce que s civières s'y succèdent à la file.

Arrivé au bastion, le nouveau-venu a au oins une peur, celle de paraître avoir peur. es vieux matelots bronzés, debout à côté de urs caronades, le regardent volontiers de tra- ers, surtout s'il est un officier de l'armée de rre. Ils examinent du coin de l'œil sa conte-

[illegible] au sifflement des projectiles. Ils parie-[illegible] « saluera la balle », ou qu'il se fera [illegible] par la première bombe. L'atti-[illegible] au bastion est entre ces deux [illegible] pas de ridicule nervosité, [illegible] certaine adresse à éviter les [illegible].

[illegible] bien construit des blindages et [illegible] traverses, mais l'accroissement [illegible] compensait pres-[illegible] perfectionnements. C'étaient [illegible] nouvellement amenés [illegible] le plus de vic-[illegible] pas encore fami-[illegible] du terrain, la [illegible] la direction des batte-[illegible] découverts à évi-[illegible] pratiquer pour décliner [illegible].

[illegible] en haut des parapets des [illegible] d'une lunette et couchés [illegible] le tir des Français [illegible] leurs camarades. On entendait [illegible] « Une bombe! pour la bat-

:rie Gervais! — un boulet! pour le Quatrième! – Pour nous! gare la bombe! »

Voici comme un nouvel arrivé raconte la :çon de prudence que lui donna un ancien de :s amis : « Savez-vous ce qu'il faut faire, me emanda le major, quand une bombe tombe uprès de nous? — Je le sais, répondis-je; il ıut se coucher à terre le plus près possible de ı coquine. » — A ce moment, le guetteur le lus rapproché cria : « Une bombe!... » et près un instant de silence il cria encore de oute la force de ses poumons : « Pour nous!... are la bombe! — Oui, reprit de son ton le lus paisible le major, elle arrive droit sur ous. La voyez-vous? — Non, répondis-je, 'ai la vue faible et ne puis soutenir l'éclat d'un iel clair. — C'est un malheur, dit-il. Alors ermettez-moi de vous gouverner à ma fanaisie.— Il me prit par le bras droit, et, suivant es yeux le projectile, il commença de manœurer d'un côté et de l'autre. Tout à coup il me oussa brusquement sur la droite, et au même stant, sur ma gauche, à deux ou trois pas de oi, gronda une bombe. Le sol trembla, deux

[illegible] : nous [illegible] La visiteuse s'agitait si [illegible] s'était creusé [illegible] faisant le signe [illegible] sur le côté pour [illegible] m'en séparait [illegible] Les éclat[illegible] à mes oreilles. Tou[illegible] remimes su[illegible] sans pouvoi[illegible] une parole [illegible] le major. Vou[illegible] de feu : vou[illegible] sévastopolienne [illegible] vieilli dans ce siége [illegible] si près l'hôte dés[illegible] »

II

LA VIE DU BASTION

La vie de bastion était commencée : vie [illegible] privations, de fatigues, d'insomnies. Il fall[illegible] voir tomber autour de soi ses camarades, [illegible] amis. L'un avait les deux jambes emport[illegible]

un autre la tête broyée, un troisième était réduit en sanglante bouillie. On ramassait ses débris dans un sac à pain qu'on jetait à côté des cadavres. En suivant tel de ces récits pris au hasard, on voit que le narrateur est presque toujours, à la fin, resté seul de tous les officiers qui ont commencé le service avec lui; encore ne s'en est-il pas toujours tiré sans égratignures.

On ne peut imaginer ce qu'était un bastion russe dans les derniers jours du bombardement. « Le soleil, dit le commandant Drachenfels, par le jour le plus pur, était éclipsé par la fumée, la poussière, la terre, les éclats de projectiles et autres objets semblables qui littéralement emplissaient l'atmosphère. Nos ouvrages avaient été si diligemment labourés qu'une bombe s'y enfonçait profondément, projetait au loin dans son explosion une masse de terre, et nous mitraillait de cailloux et de gravier. J'avais le visage tout ensanglanté, les bras et les jambes tout meurtris des pierres qui volaient de toutes parts. »

[illegible] et que le tir de l'en-
[illegible] plus incertain, il ne faut pas
[illegible] se croisât les bras. Ne fallait-
[illegible] les dégâts occasionnés aux
[illegible] le parapet dégradé, dé-
[illegible] comblées, recharger la
[illegible] les poudrières, recom-
[illegible] en poudre et pro-
[illegible] mises hors de ser-
[illegible] les incendies, enlever les morts?
[illegible] ces besognes attirait
[illegible] ennemis. On montait
[illegible] aux remparts; les soldats
[illegible] aux roues. « Une! deux! »
[illegible] pour s'enlever. Aussitôt, comme
[illegible] arrivaient sur le groupe
une demi-douzaine de bombes. Le lieutenant-
colonel Rosine raconte que, la veille du grand
assaut, la mise en batterie d'une seule pièce
lui coûta quarante hommes. Et pourtant c'é-
taient des grenadiers, la joie et l'orgueil du
tsar Nicolas, de ceux qu'il contemplait avec
amour aux manœuvres de Krasnoé-Sélo et
auxquels un jour il avait dit : « Merci ! »

Quand on avait bien réparé le dégât, le endemain recommençait semblable à la veille. De nouveau on se retrouvait sous le « feu l'enfer » ; de nouveau il fallait charger, pointer, refouler. Et bombes d'éclater, et boulets de siffler, et soldats de tomber. On était las d'entendre le guetteur crier : « Pour nous ! gare la bombe ! »

De fatigue et d'insomnie, les soldats et les officiers dormaient debout adossés au parapet, sans plus se soucier des explosions et des projectiles que s'ils n'eussent entendu qu'en rêve l'épouvantable canonnade. On sommeillait près d'une embrasure au risque d'avoir vingt balles dans la tête ; on ne se réveillait même pas lorsque le canon vous tonnait aux oreilles. Mourir, soit ; mais dormir ! « Au rempart, chez soi, que l'on causât, qu'on lût, à table, au lit, toujours les mêmes détonations, les mêmes *gare ! gare !* toujours et toujours le danger ! Et cela le jour après la nuit, la nuit après le jour, les mois après les mois, sans trêve, sans interruption, sans miséricorde ! Un état d'hébétement et de langueur s'était

[illegible]

[illegible] même [illegible]

[illegible]). [illegible] les [illegible] chasseurs [illegible] dans les embra- [illegible] pour arrêter les [illegible] du moment [illegible] pour laisser passer le feu [illegible]

[illegible] parapet n'atteignait [illegible] d'homme : tous [illegible] par là sans se baisser [illegible] par les balles comme [illegible] de frelons. Elles [illegible] que l'ar- [illegible] compris entre [illegible] et les bastions russes n'était pas [illegible] ; sous terre, mineurs contre mineurs, on cheminait avec la pioche et le pétard, on se préparait mutuellement de terribles sur-

prises : camouflets, écrasements de galeries, explosions de fourneaux. Sur terre, francs-tireurs contre francs-tireurs, abrités par des pans de murs noircis, blottis dans des trous, on se guettait, on se fusillait tout le jour. Les abris de tirailleurs formaient du côté des Russes de vastes embuscades qui souvent se transformaient en redoutes. La prise de ces réduits a fourni à l'histoire du siége quelques-unes de ses pages les plus mémorables.

Si on enlevait aux Russes leurs logements, ils tâchaient, également à la faveur de la nuit, de bouleverser nos ouvrages. Dans ces sorties nocturnes, l'officier russe se reposait des horreurs du bombardement ; mais après la guerre du bastion c'était un nouvel apprentissage à faire que la guerre de surprises. On part, on sort par une poterne ou l'on dégringole par un talus éboulé, en faisant le signe de la croix. Par une nuit noire, on se trouve en pays inconnu, au milieu de cavités, de tranchées, de carrières à pic, d'entonnoirs de mine, sur un sol machiné comme le plancher d'un théâtre. A tout moment, on court le risque de se trom-

per de réduits et de tomber chez l'ennemi; mais les francs-tireurs cosaques sortent de terre pour guider les détachements. On approche sans bruit de la tranchée anglaise, — les Anglais avaient la réputation de se garder moins bien que nous. A vingt pas, on fait un feu de peloton, on crie *hourrah!* et l'on se jette à plat ventre pendant que l'ennemi décharge ses carabines. On se relève, on escalade le parapet, on saute dans la tranchée, et alors on s'explique à l'arme blanche.

Le goût pour l'emploi de la baïonnette était commun aux Français et aux Russes. Si les zouaves organisaient volontiers « un déjeuner à la fourchette », les fantassins moscovites, au dire de leurs officiers, « étaient friands du travail à la baïonnette ». Dans leurs récits militaires, ces mots reviennent souvent : « l'invincible baïonnette russe, la terrible baïonnette russe ». Sur le champ de bataille de l'Alma, elle n'avait produit qu'un effet médiocre : les bataillons ennemis avaient beau se précipiter sur nous en colonnes serrées, les zouaves et les chasseurs s'ouvraient preste-

ment devant cette poussée qu'on eût crue irrésistible, et, éparpillés sur les flancs de l'adversaire, le décimaient de leur alerte fusillade. La petite guerre du siége, l'exemple des Français, les leçons de leurs camarades qui avaient vu le Caucase, ne tardèrent pas à « dégourdir » les assiégés.

C'était la routine des vieux officiers de caserne, les traditions de l'ancienne école prussienne, qui avaient fait du paysan russe un automate sanglé dans ses buffleteries ; dans cette école buissonnière du siége, la souplesse originelle de la race slave reprit ses droits. Ces grands gaillards bien découplés firent honorablement leur partie dans cette guerre d'Afrique que nous avions transportée sous les murs de Sévastopol.

Après une algarade sur les tranchées alliées, la retraite n'était pas une opération sans danger. Déjà les réserves anglaises couronnaient les parapets et dirigeaient, un peu au hasard, une fusillade bien nourrie. On eût dit parfois un formidable roulement de tambour éclatant dans la nuit. Quant au sifflement des balles,

[illegible] nous fit le commandant [illegible] me rappelait leur [illegible] j'ai trouvé que cela [illegible] d'un tor- [illegible] au-dessus de votre tête. »

[illegible] se bornaient à épier [illegible] tendait l'oreille, [illegible] coups de pioche. [illegible] aux batteries russes [illegible] suspect d'a- [illegible] les tubes de mitraille [illegible] se coucher sur les [illegible]

[illegible] on devenait [illegible] « Nos braves [illegible] le capitaine [illegible] n'aimaient pas à [illegible] s'ils épargnaient les [illegible] les appelaient les Turcs sans miséricorde. »

En pareille occurrence, les blessés sont un autre embarras. « Aussi, continue Zaroubaef, nous faisions tous nos efforts pour empêcher nos blessés de crier et même de se plaindre;

souvent à de pauvres mutilés nous faisions honte de leurs cris. Ceux qui n'ont pas été dans ces alarmes nous accuseront d'inhumanité ; mais que l'on songe à l'impression produite sur leurs camarades par les cris des blessés : sans ces cris, surtout la nuit, ils ne s'apercevraient pas de l'accident. Il faut ajouter que, dans les derniers temps, l'ennemi étant si rapproché de nous, les plaintes des nôtres étaient un encouragement pour lui, une occasion de redoubler son feu. Voilà pourquoi nous avions appris à nos blessés à se taire ou à gémir tout bas. Nous n'épargnions pas nos railleries aux officiers. Un des nôtres eut la clavicule et la mâchoire fracassées par un éclat de grenade ; il poussa un cri. J'étais à côté de lui et je lui dis : — Qu'as-tu donc à crier ? — Le lieutenant Sabourof ramassa à terre un brin de paille, le lui montra en disant : — Voilà ce que tu as reçu, et tu oses crier ! — Tout le monde se mit à rire, et le blessé aussi. »

Sauf les bombardements et les sorties nocturnes, la vie de l'assiégé présentait une cer-

taine monotonie. On se blasait sur la canonnade, on bâillait au danger ; on finissait par prendre, sous le vol des boulets, de véritables habitudes. A dix heures, les ordonnances apportaient aux officiers le déjeuner et l'eau-de-vie ; souvent le porteur était tué ou le déjeuner répandu en chemin. L'ordinaire était médiocrement varié ; peu de viande, tout ce carnage en avait donné le dégoût. On se réunissait parfois chez un camarade pour célébrer une fête de famille ; il était rare que quelque invité ne manquât pas au rendez-vous, quelquefois même l'amphitryon. Alors le dîner préparé chez lui pour fêter un jour de naissance devenait un repas funèbre qu'on prenait silencieusement, le cœur serré, à côté de son cadavre mutilé.

Lorsqu'on se trouvait ainsi réuni, de quoi pouvait-on bien deviser ? Du pays et de la famille on parlait peu pour ne pas s'en augmenter le regret ; on se racontait plutôt, comme des exploits de chasse, les aventures de la dernière nuit, et l'on raisonnait ou déraisonnait sur la politique générale.

Les lettres que renferme le recueil russe, ayant été écrites au jour le jour, nous mettent au courant des illusions, des espérances et des déceptions quotidiennes. Au commencement du siége, on comptait bien, avant peu, jeter les alliés à la mer. « Non, écrivait à sa famille un officier de marine, M. Pierre Lesli, non, les Français ne verront pas Sévastopol, pas plus que leur oreille gauche ! » Et il expose complaisamment l'embarras terrible où se trouvent les pauvres envahisseurs. S'ils essaient de monter à l'assaut, quelle fête ! la mitraille, en chemin, détruira la moitié de leurs colonnes ; le reste se piquera à la terrible baïonnette russe. S'ils s'attardent, voici l'hiver, l'hiver russe, qui en fera justice. S'ils veulent se retirer, l'armée d'observation tombera sur leurs derrières : bien peu se rembarqueront. Vraiment leur situation n'est point enviable, et « j'imagine que maintenant ils voudraient bien s'en aller ». Mais le temps se passe ; les Français ne parlent encore ni de s'en aller, ni de donner l'assaut, avant d'avoir complété leurs ouvrages. Le marin russe

[illegible] en veut sincèrement [illegible] de prudence. « Je les supplie [illegible] en décembre 1854, je les [illegible] de vouloir bien monter à l'assaut. Nous avons cinq cents canons [illegible] à mitraille. Pas un n'en reviendrait... [illegible] dommage qu'ils ne veuillent pas [illegible] à l'assaut. »

Les assiégeants s'obstinant à ne pas com[illegible] qu'il y a d'amical dans ces [illegible] on cherche à s'en consoler avec [illegible] et il s'en propageait [illegible]. Un jour Canrobert était mort, [illegible] Raglan s'était pendu. Le bruit [illegible] de Napoléon III en Orient exerçait [illegible] des nouvellistes. « On dit [illegible] a éclaté à Paris après le [illegible] de Napoléon, et que Napoléon a été [illegible] à mitraille sur les révoltés : il [illegible] d'en venir à bout. Si [illegible] Chaque jour, nous [illegible] de Paris quelque agréable échauf[illegible] qu'en Angleterre le peu[illegible] les boulangers, criant qu'il mourait

de faim et qu'il voulait du pain... *S'il y avait une goutte de vérité dans tout cela,* ce serait une excellente affaire pour nous ; l'esprit révolutionnaire passerait en Crimée et pénétrerait dans l'armée française. Ce serait bien bon, si un beau matin ils arboraient le drapeau parlementaire, déclarant qu'ils ne veulent plus se battre. »

Lesli se promettait beaucoup aussi des conférences de Vienne. Le plénipotentiaire anglais, assurait-on, s'y était brouillé avec le français, qu'il trouvait trop exigeant. La Prusse allait se déclarer pour la Russie ; l'Autriche mettait ses troupes « sur le pied de paix, — c'est-à-dire, ajoute ce profond politique, sur le pied de guerre. » Déjà le tsar faisait marcher sa garde sur le Rhin et ses grenadiers sur Cracovie. Le brave marin est tout le premier à déclarer que ces bruits sont faux, qu'ils sont absurdes, ridicules, insensés ; il ne peut s'empêcher d'ajouter tout bas : — Et pourtant si c'était vrai ? — *Si c'était vrai !* et voilà ses réserves critiques emportées dans le torrent de l'imagination. Du bastion Malakof, il voit déjà les

Français hors de Crimée, les Russes en Lorraine, 1812 et 1814 qui recommencent, l'aigle à deux têtes arborée sur les murs de Paris. Quelquefois il s'amuse à interroger des prisonniers britanniques ; c'est par eux qu'il apprend qu'une foule d'Anglais ne demandent qu'à déserter et qu'ils passeraient tous à l'ennemi, si l'on n'avait posé des piquets et des cordons sanitaires tout autour de leur camp. D'une source tout aussi certaine, il est instruit que les Français sont engourdis par l'hiver, gelés dans leurs tranchées, incapables de remuer leur fusil ; leurs officiers ne pourraient les pousser en avant qu'avec le knout et le bâton. Le knout dans la main des officiers français ! singulière revanche de nos caricatures !

A mesure que le temps se passe, fertile en déceptions, le caractère de l'assiégé commence à s'aigrir. Il en veut à ce tas de diplomates qui au congrès de Vienne n'ont pas su trouver, à eux tous, un moyen pour empêcher 200,000 braves gens de s'égorger. Il est furieux contre le parlement d'Angleterre, qui n'a pas voulu

écouter les discours pacifiques de Cobden et de Bright : « Ce sont évidemment des gens inhumains qui n'écoutent même pas ce qu'on leur dit. » Si au moins Palmerston, au lieu de bavarder sur un bon fauteuil, venait coucher un peu sous la tente et tâter de l'hiver russe ! « On dit maintenant que Sévastopol est à la mode et qu'à Saint-Pétersbourg les *lions*, ceux qui donnent le ton, ne vont plus qu'en grosses bottes et casquettes de toile cirée *à la Sévastopol*. Je voudrais bien un peu qu'on nous les envoyât ici avec leurs bottes et leurs casquettes ; nous verrions s'ils sont aussi crânes dans les batteries que sur la Perspective Nevski. »

A la fin du siége, les pensées du capitaine russe prennent une teinte de plus en plus mélancolique. Il voit que chaque jour le nombre des matelots et des officiers de marine diminue ; ce corps d'élite fond à vue d'œil. « Bientôt il n'y aura plus de flotte de la mer Noire. » Il est pris de dégoût pour cette *horrible*, cette *affreuse guerre :* « Ah ! Nadia, Nadia, écrit-il à sa sœur, quand donc finira-t-elle ? Si l'on

[illegible] qui est déjà tombé de braves, à tous ceux qui tomberont encore, les cheveux se dressent sur la tête. Quelle idée a pris aux Français de venir à Sévastopol ! ce n'est pas meilleur pour eux que pour nous. Le service des tranchées est aussi pénible que celui de la garnison. »

Ceux qui avaient un instant de loisir allaient visiter leurs amis blessés à l'ambulance. L'ambulance, lieu sinistre où les soins mêmes que prodiguait la science semblaient ajouter aux souffrances des malheureux ! Là régnait le grand chirurgien Pirogof, opérateur d'une réputation européenne, admiré des gens du métier ; mais comment n'eût-il pas inspiré de la terreur au patient ? L'entrée de M. Pirogof dans une salle d'hôpital annonçait toujours quelque redoutable et nécessaire opération.

Le lieutenant-colonel Rosine raconte les anxiétés de son ami Stankiévitch, cloué sur son lit d'hôpital par une blessure à la jambe. L'éminent chirurgien était sa terreur ; son nom même lui donnait la fièvre. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait dans la salle, il fris-

sonnait, pâlissait, et ne se rassurait que pour trembler de nouveau. Un jour, elle s'ouvrit au grand large, un homme entra ; c'était Pirogof ! Tout un état-major médical l'accompagnait. L'angoisse du blessé était à son comble. On approchait de son lit. « Comment va cette jambe ? demande une voix brève. — Parfaitement ! — répond Stankiévitch, et, avec un effort inouï, héroïque, il montre qu'il peut la soulever et la mouvoir. — Quel courage tu as ! dis-je à mon ami. — Oui, mais j'ai sauvé ma jambe ! »

Un autre officier, Korjénevski, s'arrête sous la porte de l'hôpital, attendant des ordres, et contemple le défilé des civières. Ce jour-là, l'artillerie alliée tirait à pleines salves sur les bastions. Après une civière, une autre civière, et partout d'horribles blessures ; souvent on retrouvait sur un brancard l'ami qu'on avait laissé une demi-heure auparavant plein de santé sur le rempart. Les chirurgiens rentraient et sortaient d'un air affairé. L'un d'eux avise Korjénevski : « Venez, lui dit-il brusquement ; empoignez-moi ce brave homme »,

— et avec l'aide de Korjénevski, sans préparatifs, sans chloroforme, il pratique sur un patient l'amputation d'un doigt. Le blessé crie : « Tais-toi, interrompt l'homme de l'art, ou je vais te couper le bras. » Mais [illegible] est finie, et le pansage commence. Korjénevski demande à un aide quel est ce praticien si habile et si original. « C'est Pirogoff ! répond son interlocuteur avec un air de fierté. — Dieu me garde de faire plus ample connaissance avec lui ! » reprend en [illegible] l'officier. Quelquefois, à la simple inspection d'une civière, un médecin disait aux porteurs : « A la maison Gonchine !... Pourquoi l'avoir apporté ici ? « La maison Gonchine, c'était l'asile des incurables, au seuil duquel il fallait laisser l'espérance, la dernière étape vers le cimetière.

Continuant son exploration, Korjénevski arrive à la grande salle d'opération. Cette fois c'est un marin qu'il faut amputer de la jambe. On l'endort avec le chloroforme, et le voilà à délirer, à « chanter des chansons », à dire « des mots rouges », qui ne font pas perdre

contenance à la brave sœur de charité qui l'assiste. La chose faite, on le réveille, et la scène change. Le malheureux pleure sur le pain de sa famille qui est perdu, sur sa jambe qui est déjà jetée dans un coin de la salle parmi des débris informes.

Sur un lit, on voit côte à côte un marin et une femme du peuple, deux amputés. Ils causent fraternellement. « Où as-tu été blessée, *ma tante?* demande le marin. — Dans ma maison, *mon petit père*, par une bombe, et, — montrant un enfant malingre couché à côté d'elle, — voilà le petit qui est blessé aussi et qui est bien malade. »

Ce spectacle était fait pour refroidir les plus bouillants courages, mais on ne pouvait s'y dérober ; on le retrouvait partout. Souvent l'officier qui entrait dans un restaurant à demi ruiné pour y réparer ses forces y coudoyait d'étranges compagnons de table. « Les chirurgiens et médecins, raconte Zaroubaef, y accouraient de l'ambulance principale avec leur tablier de toile cirée, tout couvert de sang caillé et de fragments de chair desséchés, les

mains luisantes et comme gantées de sang, y déjeunaient à la hâte et couraient de nouveau à leur terrible besogne. »

Ordinairement à la guerre, quand deux armées se poursuivent, elles séjournent peu sur le champ de carnage. Celle qui est vaincue abandonne ses morts et ses blessés ; la victorieuse ne laisse qu'une de ses divisions chargée de faire le sinistre ménage de la bataille. Toutes deux se dérobent ainsi au spectacle de cette terre qu'elles ont ensanglantée, et dont elles n'ont fait qu'entrevoir les épouvantes à travers les fumées de la bataille et les ardeurs de l'action. Ici, on resta onze mois sur le terrain disputé. Le soldat revoyait sans cesse les lieux où étaient tombés ses camarades. Longtemps il avait le spectacle de ses morts ; il pouvait assister à l'agonie de ses blessés, qui expiraient sans secours.

Pendant les nuits de bombardement, les Russes n'avaient guère le temps d'enlever les cadavres qui encombraient leurs batteries. « A l'angle de chaque bastion, il y avait des images devant lesquelles brûlaient nuit et jour

quantité de cierges. C'est là qu'on apportait tous ceux qui avaient été tués pendant la nuit ; on les couchait à terre en un rang; et à chaque mort les soldats plaçaient un cierge allumé entre les mains. Les corps restaient là jusqu'au matin, où arrivaient les fourgons pour les prendre ; mais souvent les voitures funèbres étaient éventrées par un projectile et répandaient leur chargement sur le pavé. Un sous-officier, — on l'avait surnommé *Charon*, — venait les recevoir au rivage et leur faisait passer la rade en barcasse. Sur l'autre bord, les attendaient les charrettes tatares, les *arabas* aux essieux non graissés, qui avec un grincement plaintif et lugubre les conduisaient au cimetière. Au commencement, on faisait les enterrements des officiers en musique. Les sons de la marche funèbre s'entendaient du matin jusqu'à la nuit noire. On ne tarda pas à supprimer cette musique, qui nous arrachait l'âme. Chaque samedi et dimanche, un prêtre venait célébrer au bastion messe et vêpres. On nettoyait, on sablait la place où les morts avaient été couchés ; mais

es malheureux ; ils en amenèrent quelques-ins à nos ambulances. »

En ces circonstances, ordinairement on convenait d'un armistice. Le drapeau blanc, à l'heure fixée, était arboré sur les bastions russes et les retranchements français. Des soldats sans armes formaient de part et d'autre un double cordon : l'espace entre les deux lignes était réputé neutre et chacun pouvait y ramasser les siens. L'armistice arrivait souvent trop tard pour sauver beaucoup de blessés ; le froid ou la chaleur extrême les achevait. En été, les vers se mettaient dans leurs plaies, et des essaims de mouches tourbillonnaient autour d'eux. « Il arrivait parfois, raconte Korjénevski, que les soldats russes, en enlevant les corps, en trouvaient encore de chauds. — Voyez donc, s'écriaient-ils en leur posant la main sur le cœur, il vient seulement de passer. Dieu le reçoive en son royaume ! — Et ils faisaient le signe de la croix sans distinguer s'il s'agissait d'un Français ou d'un de leurs frères. »

Ces armistices étaient des occasions de rapprochement entre les deux armées. Pendant

que les brancardiers étaient à l'œuvre, on se hâtait de fraterniser. La conversation commençait par des présentations, on échangeait des cartes de visite. Les rapports étaient encore plus cordiaux lorsqu'on apprenait qu'on avait affaire à l'officier qui commandait la batterie dont on recevait le plus de projectiles. On se faisait montrer les chefs les plus renommés : nos compatriotes demandaient où était Khroulef, et nos ennemis où était Bosquet. On causait ainsi familièrement, on s'offrait des cigares, on se portait des toasts avec du champagne. Au témoignage des Russes, tandis que leurs officiers arrivaient en capotes souillées de la boue du rempart, les nôtres avaient des uniformes bien nets et même des gants glacés.

Les Français étaient naturellement de meilleure humeur après un succès comme celui des Ouvrages-Blancs; après l'échec de Malakof, comme le remarquent non sans malice nos adversaires, « de dessous leurs sourcils, ils regardaient d'abord avec un air farouche »; mais les prévenances des Russes les avaient bientôt rassérénés.

Nos adversaires trouvaient les Français plus communicatifs, plus sympathiques que les Anglais. « Un fait prouvera, dit Rosine, combien les Français ont plus de délicatesse que leurs alliés. Un général anglais, dirigeant une grande lunette vers nos ouvrages, les examinait attentivement. Un général français s'approcha de lui en toute hâte et lui parla avec véhémence. Il semblait qu'il voulût lui arracher cette lunette. A la fin, l'Anglais murmura je ne sais quoi et se retira d'un air irrité derrière la ligne de démarcation. Quelques officiers français qui avaient assisté à la scène s'élevaient fortement contre cette violation des lois de la guerre, et parlaient avec le plus profond mépris de la conduite de ce général anglais. »

Les officiers pouvaient facilement s'entendre, la connaissance de notre langue étant fort répandue chez nos adversaires. Les soldats en étaient réduits à une pantomime qui était parfois des plus animées [1]. Les nôtres offraient

[1] Un jour cependant Rosine vit un soldat français qui conversait couramment avec les soldats russes. Il s'approcha et apprit que le Français avait servi chez un

à leurs ennemis du rhum et du cognac dans de « très-petites » gourdes que le fantassin moscovite vidait d'un seul trait. Les Russes offraient en échange d'énormes rasades de l'eau-de-vie nationale dans les couvercles de bidons, et s'égaraient fort que les Français eussent la larme à l'œil de la violence du poison. On échangeait aussi des souvenirs : le chasseur de Vincennes retournait au camp avec une bonne casquette russe; le Russe était tout fier d'avoir le kepi de son bon ami le tirailleur ou l'artilleur, auquel chaque jour il servait de cible. On trouvait notre képi fort élégant : c'est peut être de ces échanges, peu conformes aux règlements militaires, que date l'introduction de cette coiffure dans l'armée d'Alexandre II.

En général les Anglais étaient beaucoup moins sympathiques que les Français. Le mé-

coiffeur du Pont-des-Maréchaux à Moscou. Rappelé en France par la guerre, il attendait avec impatience la fin de la campagne pour retourner « dans sa chère Moscou, qu'il regrettait si fort et où il faisait si bon vivre ». Du moins il était devenu l'ennemi des Russes et non leur espion.

lecin allemand raconte que lorsqu'on célébra les funérailles de l'amiral Istomine, les batteries britanniques poursuivirent de leurs boulets le convoi funèbre et tuèrent plusieurs hommes du piquet d'honneur. « Chacun est furieux, ajoute-t-il, de voir que l'ennemi n'a pas honte de canonner un convoi funèbre. On dirait que les Anglais, de dépit de n'avoir encore rien fait contre leurs adversaires vivants, cherchent à être redoutables aux morts. »

Ce sentiment d'amertume, de colère et presque de mépris contre nos alliés se fait jour dans mainte page de ces mémoires du siége. « Chaque jour on voit les Français travailler à leurs ouvrages; mais ce que leurs prisonniers racontent de la paresse et de la présomption des soldats anglais, de l'ignorance et de l'indolence de leurs officiers dépasse toute créance. En ce qui concerne nos soldats, les Anglais, depuis la première affaire avec eux, n'étaient pas placés bien haut dans leur estime; cependant on ne contestait pas leur bravoure, et maintenant cela même est en question. Ces ennemis si redoutés d'abord sont aujourd'hui presque moins estimés

que les Turcs. Avec les Français, c'est tout le contraire : ils se montrent aux nôtres comme des adversaires tout à fait dignes d'eux, et ils s'efforcent de les surpasser non-seulement en intrépidité et en persévérance, mais en courtoisie et en générosité chevaleresque, ce qui produit des effets quelquefois sublimes, quelquefois aussi bien risibles. » (*Unter dem Doppeladler.*)

Le médecin allemand, bien qu'une fois déjà, à Inkerman, il ait été blessé par un de nos projectiles, ne nous en garde pas rancune. Il fait le récit ému d'un curieux épisode de la journée du 7 juin 1855. On sait qu'après l'enlèvement du Mamelon-Vert, une colonne française, emportée par son ardeur, dépassa le but et tomba comme une bombe au milieu même des ouvrages qui formaient l'enceinte de la ville, en plein Sévastopol.

Dans cette journée, notre médecin allemand, debout sur le bastion du Carénage, assistait à la déconfiture de ses ennemis les Anglais :

« Tout le glacis était couvert de jaquettes

uges qui fuyaient en désordre vers leurs anchées. Tout ce qu'il y avait chez nous de on-combattants accourut au bord du ravin uchakof pour jouir de cet agréable spectacle poursuivre l'ennemi des yeux aussi loin qu'il pourrait. On se réjouissait, on applaudis-ait; personne ne prêtait attention à ce qui se assait à côté de nous. Soudain retentit un ri prolongé qui nous tira de notre ivresse : *Vive l'Empereur!* Des coups de fusil éclatèrent. Les chasseurs français (1) étaient au milieu le nous! » Un désordre incroyable s'ensuivit naturellement parmi les spectateurs. Les *non-combattants* eux-mêmes furent obligés de com-battre pour leur vie : on était si serré qu'on ne pouvait faire usage des revolvers. On se battait à coup de poing et corps à corps. Des renforts russes accoururent et la poignée de Français dut plier sous le nombre. Les chas-seurs, écrasés, ne voulurent pas entendre parler de se rendre.

Dans ce trouble et ce danger, dans la fièvre

(1) Ce sont les fameux chasseurs du 5e bataillon.

du combat, un cri d'admiration échappe au narrateur : « Avec la mort devant les yeux, ces chasseurs français se refusèrent à toute capitulation qui ne serait pas la sortie en toute liberté. Les nôtres durent enlever à la baïonnette chaque maison, chaque chambre, la plus misérable clôture de planches. Ils eurent à essuyer dans ce combat d'un nouveau genre des pertes épouvantables, mais pas à pas ils gagnaient du terrain. La compagnie du régiment de Leffsk perdit à l'assaut de trois maisons le tiers de son effectif; de nos francs-tireurs, la moitié couvrirent le sol de leurs cadavres. Sans cesse de nouvelles troupes prenaient la place de ceux qui tombaient; une batterie de campagne russe ouvrit une brèche à nos soldats; on enleva les postes un à un, et ce fut seulement vers cinq heures du matin que le reste de ces braves gens (à peine une centaine d'hommes avaient survécu) durent se rendre prisonniers. » Bel éloge, en langue allemande, de la valeur française!

III

LES DÉFENSEURS DE SÉVASTOPOL.

Nous avons vu à quel orage de fer on était exposé sur les bastions de Sévastopol. On se faisait pourtant un point d'honneur de ne pas déserter le bastion aux heures de danger, fût-on libre de tout service. Le major d'artillerie Démianovski, en proie à la fièvre, s'obstinait à rester à son poste. « Pourquoi n'allez-vous pas à l'hôpital? lui demandaient ses camarades, émus de ses souffrances. — Écoutez, répondait-il, quand j'aurai attrapé une blessure, j'irai me faire guérir à la fois et de la fièvre et de la blessure. »

Un autre, — c'était au dernier jour de Sévastopol, — déclare à ses soldats qu'il y a deux chemins pour se porter contre les assaillants : l'un plus abrité et plus long, l'autre plus court, mais sur lequel tombent les projectiles « aussi nombreux que les pois un jour de récolte dans la Petite-Russie. — Il n'y a pas à choisir,

ajoute-t-il, allons par le plus court dégager nos camarades. » Les soldats répondent par une acclamation; il en tombe en route un bon tiers, le reste arrive à temps pour sauver un bastion.

Un capitaine s'amusait parfois à se coucher sur le parapet les deux jambes en l'air, criant: « Allons! va pour la pension entière! » Pendant la durée du siége, malgré cent autres folies de ce genre, il n'eut pas une égratignure.

Rien n'était plus propre à confirmer le soldat dans ses idées fatalistes. Considérant que de tels téméraires étaient épargnés, et que des gens prudents étaient quelquefois tués dans leurs abris, sous de solides blindages, il se persuadait de plus en plus que « l'homme destiné à mourir dans son lit n'est pas tué en bataille ».

Les officiers supérieurs payaient intrépidement d'exemple. C'est ainsi que tant de généraux comme Khroulef furent blessés aux remparts et que sur les ouvrages Malakof tombèrent successivement les trois amiraux Kornilof, Istomine et Nakhimof.

Nakhimof surtout, qui tomba le dernier, avait eu le temps de se faire à Sévastopol une

popularité inouïe; dans la flotte même, sa réputation datait de loin. En 1822, il avait fait le tour du monde avec Lazaref, en 1828 assisté à la bataille de Navarin, puis conquis tous ses grades dans les croisières de la Baltique, de l'Archipel, du littoral caucasien, enfin il avait anéanti en 1853 l'escadre turque à Sinope. Quand les alliés arrivèrent en Crimée, il aurait voulu, avant de couler sa flotte, honorer sa ruine par une dernière bataille, même inégale. La confiance qu'il inspirait aux marins gagna bientôt les troupes de terre. Plus que personne il sut enraciner dans le cœur des soldats cette conviction, que Sévastopol n'était pas une forteresse que l'on pût rendre, et qu'il fallait sur place vaincre ou mourir. Où il se montrait, il créait comme une contagion de dévouement. Il n'exhortait pas les troupes au courage, à l'intrépidité; il se contentait de prouver qu'être héroïque était facile, et qu'il n'y avait même pas moyen d'être autrement. Soit hasard, soit parti pris, c'était dans les endroits les plus découverts qu'il s'arrêtait le plus volontiers pour recevoir des rapports ou donner ses

ordres. Si on lui faisait remarquer qu'il s'exposait, il répondait de son ton brusque : « Ne dites donc pas de bêtises; croyez-vous qu'ils iront pointer le canon contre un homme isolé! » Un commandant de bastion vint lui annoncer la construction d'une nouvelle batterie anglaise par laquelle on serait pris à revers. « Mauvaise affaire! » répondit-il, et en manière de consolation il ajouta : « Du reste, ne vous tourmentez pas; vous savez bien que nous resterons tous ici. » Quand il voyait un nouveau-venu s'incliner au sifflement des balles : « Qu'avez-vous donc à me saluer? » demandait-il d'un ton goguenard. La construction d'un pont de bateaux sur la rade l'irrita profondément : rendre la retraite possible, à ses yeux c'était une trahison.

« Un jour, raconte le colonel de génie Bulmerincq, on vint m'éveiller dans mon blindage et me dire que l'*amiral* me demandait. Je sortis aussitôt; je vis un amiral qui m'était inconnu et qui me demanda si je connaissais le chemin de la redoute Schwartz, me priant de l'y conduire par le plus court. Je sortis par le flanc

droit du bastion; l'amiral, avec une suite peu nombreuse, venait après moi. Au lieu de continuer par le mur extérieur, je tournai par derrière les batteries. Ce mur extérieur ne venait pas jusqu'à hauteur d'homme; je trouvais peu sage d'amener l'amiral et sa suite sous le feu des tirailleurs français. Tout à coup il m'appela d'une voix éclatante : — Ah çà ! me dit-il, où me conduisez-vous ? — Je lui exposai mes raisons. — Jeune homme, répondit-il, vous êtes excusable parce que vous ne savez pas encore qui vous conduisez. Je m'appelle Nakhimof, et je n'entends pas qu'on me cache dans des trous... Veuillez passer par le mur extérieur. — Nous y passâmes en effet; un des marins de la suite de l'amiral fut tué raide d'une balle de carabine. Une fusillade bien nourrie nous fit ainsi la conduite jusqu'à la redoute. L'amiral alors m'emprunta ma lunette, examina longuement les approches ennemies en me demandant souvent mon avis, après quoi, se tournant vers moi, il me tendit gracieusement la main, me fit décliner mon nom et me dit : — Main-

tenant nous voilà des connaissances ; nous ne nous querellerons plus. »

Chaque jour, on voyait un vieux, en uniforme d'officier de marine, avec de grosses épaulettes, une cravache à la main, monté sur un cheval cosaque et accompagné d'un cosaque pour toute escorte. Il allait ainsi, le pantalon sans sous-pieds remontant jusqu'aux genoux et laissant voir son caleçon et ses tirants de bottes, sa casquette enfoncée sur la nuque, ses cheveux gris fouettés en avant des tempes.

Au pied d'un bastion, il mettait pied à terre et commençait sa tournée. A son apparition, les hommes se sentaient plus braves ; on chargeait, on refoulait avec plus d'entrain, et un nom courait de bouche en bouche le long des banquettes : Paul Stépanovitch ! On ne l'appelait en effet ni amiral, ni Excellence, ni Nakhimof ; on lui donnait son prénom et celui de son père : Paul, fils de Stéphane. Les visages des vieux marins s'illuminaient, et le plus hardi d'entre eux, son écouvillon à la main, s'écriait : « Bonjour, Paul Stépanovitch !

cela va-t-il bien aujourd'hui ? — Très-bien, Gradka, comme tu le vois ! répondait de bonne humeur l'amiral en poursuivant sa route. — Est-ce qu'on oublierait Sinope ? disait-il à un autre. — Oublier ! Faites excuse, Paul Stépanovitch ; pas de danger ! Le Turc en est encore à se frotter les reins. » Et ainsi la tournée continuait. Elle continua jusqu'au moment où, le 10 juin, une balle traversa la tête de l'amiral, laissant deux trous sanglants à sa casquette.

Ces exemples n'étaient pas perdus pour les soldats. D'eux aussi, l'archevêque de Moscou, Innocent, pouvait dire qu'il « était venu visiter les défenseurs de Sévastopol, non pour les instruire, mais pour apprendre d'eux le courage, l'intrépidité, la patience au milieu des épreuves ». Souvent, dans les attaques de nuit, on ne pouvait les rappeler à temps de la tranchée ennemie ; ils restaient sourds aux signaux, à la voix des chefs, au clairon qui sonnait la retraite. Un jour, on imagina de leur envoyer le moine-prêtre Joanine, qui se jeta dans la mêlée un crucifix à la main.

Il ne parvint qu'à grand'peine à les ramener ; encore reçut-il lui-même deux blessures légères, et la partie supérieure de la croix fut emportée.

Il y avait d'humbles corvées militaires qui présentaient souvent plus de dangers que la bataille. « Que de fois, raconte Rosine, en me rendant aux fortifications, il m'arriva de rencontrer les équipages qui apportaient aux bastions l'eau, la poudre et les projectiles ! Habitué au spectacle de la mort, ces convois me semblaient plus effrayants que la mort même. Ces hommes du train étaient vraiment des héros. Il fallait voir avec quelle adresse, quel dévouement ils venaient au secours les uns des autres lorsque, effrayés par les bombes, les chevaux s'abattaient, se cabraient, se jetaient de côté, brisant les roues et les essieux. Avec une incroyable dextérité, ces convoyeurs calmaient les animaux effarouchés, coupaient les traits d'attelage, relevaient les voitures renversées ; avec la même insoucieuse prévoyance, on les voyait sauter sur les tonneaux de poudre qui menaçaient de faire

explosion à la première grenade qui tomberait sur eux. »

Le soldat russe a toujours été religieux. Or il ne faut pas méconnaître la puissance morale de la religion orthodoxe ([1]). On l'accuse d'attacher une trop grande importance aux pratiques extérieures ; elle n'en inspire pas moins à ses adhérents assez de confiance en un monde supérieur pour leur faire supporter sans trouble les plus redoutables épreuves de l'existence. Nous avons vu que chaque bastion avait son icône : celle du Sauveur, à l'angle saillant du bastion du Mât, était célèbre dans toute l'armée et dans toute la Russie ; placée au point en apparence le plus exposé de l'enceinte, les projectiles et les éclats de bombe l'avaient respectée. Beaucoup d'officiers sont de vrais croyants. Après le récit d'un succès, ils ne manquent pas d'en faire hommage « à la mère de Dieu et aux saints qui intercèdent pour la terre russe ». Plusieurs attribuent leur salut à une icône, présent de leur mère ou

([1]) Voyez, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars, *l'Eglise russe*, par M. A. Leroy-Beaulieu.

de leur marraine, qu'ils portaient sur la poitrine.

Voici un récit fortement empreint de surnaturel : « J'étais couché depuis une demi-heure dans le blindage, lorsque tout à coup, à ma gauche, là où se trouvait l'icône de la marine devant laquelle brûlait une lampe, j'entends une voix qui m'appelle par mon nom. Je me lève, je vais de ce côté, je n'y vois que des marins endormis sur leur lit. Au même instant, à l'endroit précis où j'étais couché tout à l'heure, tombe une bombe de 200 kilogrammes ; elle fait explosion, brise la porte du blindage et tue plusieurs marins. Ainsi donc une force incompréhensible m'avait écarté de l'endroit fatal. Par la miséricorde de Dieu, j'étais sain et sauf, et tous admiraient comme le Seigneur m'avait préservé. » La croix qui surmontait l'église de l'hôpital inspirait aux soldats une confiance particulière ; elle avait survécu à tant de canonnades ! Chaque jour, passant devant l'église et voyant la croix encore debout, ils se signaient joyeusement : « Tant qu'elle y

sera, disaient-ils, tout ira bien. » Lors du dernier bombardement, elle fut emportée avec le clocher : « Frères, murmuraient-ils, maintenant cela va mal. » C'était en effet le présage de la catastrophe prochaine.

Ces braves gens n'étaient pas inaccessibles à certaines idées superstitieuses. Le médecin allemand rapporte que le 27 février 1855, l'enduit de chaux sur lequel était inscrit, à la façade du palais du gouverneur, le nom de l'empereur Nicolas, tomba tout à coup dans la rue, sans que rien eût donné lieu à cet accident. Toutes les troupes en furent affectées comme d'un fâcheux présage. Pour *expier* ce prodige, comme auraient dit les Romains, on eut recours comme eux à l'intervention des prêtres; le clergé ordonna un jeûne de plusieurs jours pour détourner le danger qui semblait menacer la ville. Ce n'était pas Sévastopol qui était menacé : quatre jours après, l'empereur Nicolas expirait à Saint-Pétersbourg.

Le soldat russe est gai par moments ; mais sa gaîté différait de celle du zouave, de l'en-

fant de Paris. Sévastopol ne paraît pas avoir eu de théâtre où débutaient des ingénues à tous crins. En revanche, le paysan, le soldat de la Moscovie et de l'Oukraine, a conservé le trésor inestimable des poésies et des contes populaires. A Silistrie, une partie des hommes creusaient la tranchée, tandis que les autres « chantaient des chansons qu'accompagnait le tambour ». On faisait son métier de brave sur un rhythme héroïque, en écoutant les exploits des vaillants d'autrefois, les *bogatyrs* de la sainte Russie ([1]).

Au bastion, dans les blindages, comme à la veillée des villages, il était bien rare qu'un conteur ne réunît pas autour de lui un cercle d'auditeurs. Il disait surtout l'histoire du soldat ivrogne, fainéant, joueur, mauvais sujet, mais qui, malgré tout cela, était un brave et digne garçon qui après sa mort trouva moyen de surprendre l'entrée du ciel.

Si un obus tombait dans la marmite au gruau, on se consolait du dîner compromis

([1]) Voir ma *Russie épique*. Voir ci-dessus, page 203. — Ralston, *Russian Folke-Tales*, Londres, 1875.

avec des calembours : il y avait si rarement occasion de rire dans ce sombre Sévastopol ! Les soldats avaient trouvé des mots divertissants pour tous les projectiles que l'artillerie alliée leur envoyait si libéralement. Le boulet s'appelait un *choucas,* un paquet de grenades une *escouade,* les projectiles de plomb, à l'aide desquels les Anglais essayaient de défoncer les blindages, les *lourdauds de Lancastre,* les bombes qui en ricochant semblaient galoper, laissant traîner derrière elles comme une queue lumineuse, des *étalons,* etc. Un Anglais, pour les soldats russes, était toujours un *milord ;* ils ne tarissaient pas en plaisanteries sur le costume étrange des *highlanders.* « Voyez-vous les drôles d'hommes ? s'écriaient-ils ; il paraît que la reine n'avait pas assez de drap pour leur faire des pantalons ! » Les zouaves ne furent d'abord pour eux qu'une variété de *Turcs.* Il se forma chez les Russes une bizarre légende sur le nègre blanc qui n'avait qu'un œil et qui, après avoir servi dans l'armée de Pharaon, avait passé la mer pour assiéger Sévastopol : souvenirs incohérents des impré-

cations bibliques que leurs prêtres avaient lancées contre nous ! Quelquefois ils se divertissaient, pour chasser l'ennui et « amuser le Français », à lancer un cerf-volant avec une caricature de Turc ou de zouave.

Les moins occupés recherchaient les balles ennemies, que l'on refondait pour nous les renvoyer. L'administration leur payait un rouble par kilogramme de plomb. Il se forma bientôt une compagnie de hardis spéculateurs ; on voyait des fantassins russes avec leurs grosses bottes, leurs casquettes plates et leurs grandes capotes grises, rôder audacieusement le long des fossés, ramassant les balles qu'on tirait sur eux, riant et causant, « comme s'ils eussent récolté des pommes de terre dans le champ paternel ». Un groupe de ces glaneurs de balles fit preuve de tant de sang-froid et de bonne humeur que les Français arrêtèrent la fusillade et de la tranchée leur envoyèrent une salve d'applaudissements.

En général, les rapports entre officiers et soldats étaient faciles et affectueux. « Nous les aimions, ces braves gens, — nous dit un

défenseur de Malakof, Drachenfels, — nous ne faisions qu'un avec eux. Pouvait-il en être autrement quand nous mangions la même nourriture, couchions à côté d'eux sur la même plate-forme, et qu'eux-mêmes, voyant l'horreur de notre situation, ressentaient comme nous la même douleur amère de l'issue du siége ? »

Les privations et les dangers rapprochaient les distances ; on apprenait à se connaître, à s'apprécier. « Sa noblesse » M. l'officier et le paysan en uniforme se sentaient fils de la même patrie. Le soldat russe aimait, vénérait son officier. L'un d'eux, les jambes fracassées par un boulet, priait son capitaine de lui donner sa bénédiction. « J'accomplis avec bonheur, raconte celui-ci, cette dernière volonté d'un mourant. Je le bénis. Quelques minutes après, plein de confiance en Dieu, sans proférer une plainte, il expira. »

Il n'est pas question dans ces récits de châtiments dégradants que le règlement autorisait cependant à cette époque. Le fouet dans l'armée, comme le servage dans le peuple, avait

fait son temps ; la guerre de Crimée et la défense de Sévastopol achevèrent de mûrir la réforme; des hommes comme nos ennemis d'alors méritaient d'être libres et traités en hommes libres. Les paysans qui défendirent Malakof avaient noblement racheté de l'opprobre et de la servitude leurs frères des villages et de l'armée.

Plus d'un affranchissement privé, dans les campagnes russes, put dater du siége, témoin cette lettre du capitaine Lesli à sa sœur. « J'ai une prière à te faire, chère Nadia ; j'espère que tu auras plaisir à l'exaucer, parce qu'il s'agit d'attacher au nom de notre frère Eugène (tué à Sévastopol) une reconnaissance éternelle. Il faut prier le papa d'affranchir Fétis pour son long et fidèle service auprès de mon frère. Une *âme* de moins, ce n'est rien, et en échange la mémoire d'Eugène se conservera dans la famille de Fétis. J'ai déjà écrit au papa que, si je meurs ici, ma dernière prière est celle-ci : qu'il affranchisse mon Ivan ! »

IV.

TYPES SÉVASTOPOLIENS.

Jusqu'ici, nous avons parlé du défenseur de Sévastopol en général ; il est bon de présenter au lecteur certains types militaires ou civils de la défense. La place d'honneur semble devoir appartenir aux « marins de la mer Noire ». Ils se considéraient comme une élite et prétendaient ne craindre aucune comparaison avec la flotte anglaise. La guerre de Crimée était pour eux comme une affaire personnelle : le but unique de l'expédition anglo-française n'était-il pas de ruiner *leur* forteresse, de détruire *leurs* vaisseaux ?

Bientôt les loups de mer durent se transformer en soldats. La première fois qu'ils parurent sur un champ de bataille, ce fut à l'Alma. Les troupes de ligne s'amusaient bien un peu de voir chaque matelot armé jusqu'aux dents, surchargé de fusils, sabres, haches, pistolets, comme s'il s'agissait d'un abordage.

Malgré ce luxe d'équipement, on devinait à leur allure et à leur mine de rudes combattants. Leur manière d'être avec leurs officiers étonnait aussi les hommes de l'armée. Ils n'ôtaient pas toujours leurs casquettes en parlant à leurs supérieurs et ne disaient pas : « Votre noblesse ». On vit bientôt que cette familiarité ne nuisait pas à la discipline. Un geste de ces mêmes officiers les faisait se précipiter au plus fort du danger.

Sur les bastions de Sévastopol, on pouvait dire qu'ils combattaient pour leurs foyers, beaucoup ayant leur femme et leur ménage dans la ville. Aussi les fantassins et les artilleurs de la ligne leur firent d'abord l'effet d'intrus quand ils vinrent s'installer auprès d'eux ; mais la mort qui éclaircissait chaque jour leurs rangs les força bientôt d'accepter les nouveaux auxiliaires qui montraient tant de dévouement à la cause commune. Toutefois les marins ne se résignèrent jamais de bonne grâce à être commandés par des chefs de l'armée : des capitaines de vaisseau ou des amiraux, à la bonne heure! Ils prétendaient que

« les autres ne savaient pas les prendre ». Ces soldats exemplaires, sous les ordres d'un colonel, étaient capables de tout, même de murmurer.

Les historiens français de la guerre de Crimée ont souvent parlé des « francs-tireurs » russes, qui se donnaient à eux-mêmes le nom de *plastouns*. On les voyait toujours se blottir ou ramper, épiant l'ennemi de derrière une touffe d'herbe. Ils disaient eux-mêmes : « Où la terre est sèche, sur le ventre, — où elle est mouillée, sur les genoux. »

La plupart étaient des Cosaques du Don et s'étaient formés à cette tactique de Mohicans contre les montagnards du Caucase : sévère école où il n'y avait point de prisonniers, point de blessés. Qui se laissait surprendre était un homme mort.

Les hommes du Don étaient d'ailleurs de singuliers chrétiens. « Avant la bataille d'Inkerman, raconte Rosine, nos silencieux et peu communicatifs *plastouns* ne manquèrent pas de se tourner vers l'orient pour prier ou plutôt pour réciter une conjuration destinée à

leur conserver la vie pendant la bataille, ainsi qu'ils le bénissaient à nos soldats. L'expression de leur visage montrait que ces mystérieuses paroles, qui devaient être une prière de rédemption, leur inspiraient une confiance absolue. »

Ces irréguliers étaient les héros de la guerre des tranchées. Les lieux habituels des trous creusés par la bombe, des entonnoirs ouverts par la mine, de toutes les cavités où peut se cacher un être humain. La nuit ils tenaient campagne, le jour ils dormaient ; ils étaient de véritables noctures. Souvent, avant de quitter le glacis pour rentrer dans la place, ils préparaient à leurs camarades de la ligne ce qu'ils appelaient un divertissement. Une casquette d'uniforme, posée entre deux pierres et contre laquelle les assiégeants allaient user leur poudre, en faisait tous les frais. Comme ils se couchaient au lever du soleil, ils ne pouvaient jouir eux-mêmes du succès de leur plaisanterie ; mais le soir, retournant aux avant-postes, ils prenaient leurs renseignements aux bastions : « Eh bien ! *le Français*

s'est-il amusé ? — Je le crois bien, s'écriaient les soldats. — Longtemps ? insistait le *plastoun*. — Deux bonnes heures, jusqu'au moment où il a vu de quoi il retournait. »

Pour une autre catégorie de ses défenseurs, Sévastopol était un lieu de purification par le feu. Le premier jour du siége, le général en chef avait rassemblé les détenus et leur avait dit : « Frères, vous avez péché contre Dieu et contre le tsar. En vertu des pouvoirs que je tiens du souverain, je vous appelle à servir les pièces de rempart. A celui qui succombera dans l'accomplissement de ce devoir, Dieu remettra ses offenses ; l'Église priera pour son âme. Quant aux survivants, ils recouvreront leur liberté et leurs droits comme défenseurs du trône et de la patrie. »

Ces paroles excitèrent chez les misérables un véritable enthousiasme. Ils cherchèrent leur réhabilitation dans l'héroïsme. Si on leur confiait des blessés à transporter, ils les traitaient avec une douceur peu ordinaire, une tendresse presque fraternelle. Aux batteries, plus de la moitié se fit tuer. Bientôt ce ne fut

plus assez de les traiter comme tout le monde: à ces dégradés, il parut juste d'accorder des distinctions. Beaucoup reçurent la croix de Saint-George.

Le capitaine Reiners rapporte à ce propos une touchante histoire : « J'avais un admirable chef de pièce. Un jour Nakhimof, étant venu au bastion, m'apporta un certain nombre de croix de Saint-George, qu'il appelait ses petits cadeaux. J'en décernai une à mon chef de pièce. Il m'avait dit qu'il était de la compagnie d'ouvriers, et, comme nous n'avions pas de chancellerie organisée, nous ne connaissions pas toujours les états de services de nos subordonnés. Le lendemain, comme je passais devant cet homme, il se jeta à mes genoux en criant : Grâce, grâce, je vous ai trompé en ne vous disant pas que j'étais un détenu ! — Après lui avoir adressé une réprimande, je priai Nakhimof de le faire passer à la compagnie d'ouvriers et de lui laisser sa croix, qu'il avait réellement bien méritée. Mon protégé ne jouit pas longtemps de ses nouveaux droits. Quelques jours après, il eut

les deux bras emportés et fut dirigé sur Nicolaïef. Peu de temps avant sa mort, apprenant que j'étais aussi à Nicolaïef par suite d'une blessure, il demanda à me voir. Quand j'approchai de son lit, il se mit à pleurer, à remuer ses épaules mutilées comme pour me tendre ses bras. Mon cœur se serra, je l'avoue, devant un si profond sentiment de reconnaissance chez l'ancien détenu qui avait si glorieusement racheté son passé. »

Dans la population civile, il faut citer en première ligne les courageuses femmes qui se dévouèrent au soulagement des blessés et des malades. Toutes les dames de la ville se montrèrent noblement : dès qu'elles apprenaient que quelqu'un de leurs amis ou de leurs connaissances était blessé, elles couraient à l'ambulance avec du linge, de la charpie et des cordiaux.

Les auteurs de ces récits ont surtout conservé le souvenir de la sœur Prascovia Ivanovna. Dans sa jeunesse, elle avait vécu à la cour, et les jeunes officiers recherchaient sa société. « Elle m'aime beaucoup, écrivait

Lesli, parce que je badine volontiers avec elle. Je l'ai priée, puisqu'elle connaît la cour, de me trouver une riche et jolie fiancée. Ne suis-je pas un marin de la mer Noire ? Elle me l'a promis et m'a invité, quand j'irais à Saint-Pétersbourg, à descendre chez elle. Elle dit qu'elle veut fermer sa maison à tous les civils et n'y recevoir que des officiers de marine. C'est étrange de voir ainsi une femme vivre sous les boulets, sans témoigner la moindre crainte. C'est un héros ! » Aussi eut-elle le sort de beaucoup des héros dont elle partageait les dangers. Elle fut écharpée par une bombe au pied de la tour Malakof.

Tous les habitants n'avaient pas fui. Il restait d'abord beaucoup de marchands et de restaurateurs ; « il restait notamment, raconte Zaroubaef, un certain cocher, toujours ivre, qui deux fois par jour nous apportait du pain frais. Il était accompagné de sa fille, charmante enfant de dix ans. Quelque épouvantable que fût la canonnade, ils arrivaient toujours à heure fixe au bastion. La fillette fut tuée vers la fin du siége. »

Encore pendant l'été, on voyait les dames se promener dans les rues et sur les boulevards, leur ombrelle à la main. Au tournant des rues les plus dangereuses, des sentinelles indiquaient aux passants la direction des projectiles. Tous les soirs, il y avait musique auprès du monument de Kazarski. Quand tombait une bombe, lès dames fuyaient en poussant de petits cris d'effroi pour revenir un instant après ; elles avaient surtout grand'peur des fusées à la congrève que lançaient les Anglais ; cet engin était plus bruyant que redoutable.

Il ne faut pas oublier les braves femmes de marins qui venaient, même aux endroits les plus exposés, apporter au père ou au mari leur modeste repas. Sans peur, elles s'asseyaient auprès des gros canons, mangeaient avec *leurs hommes,* souvent aussi pleuraient avec eux sur la petite maison brûlée, un brave disparu, un petit enfant tué par quelque projectile égaré. « Puis la femme de matelot s'en retourne tranquillement avec ses assiettes, sans presser le pas, essuyant ses yeux. Elle ne tressaille

pas au sifflement des boulets. » Les horreurs du siége ne la surprennent pas ; elle s'est habituée, pendant les tempêtes de la mer Noire, à trembler pour son mari absent.

Dans cette belliqueuse cité, même les enfants ne discontinuaient pas leurs jeux. « Je m'arrêtais malgré moi, dit Rosine, à les considérer : divisés en deux partis, ils élevaient des retranchements de neige avec des embrasures, se lançaient mutuellement des os creux remplis de poudre. Une mèche déterminait l'explosion de ces ingénieux projectiles. Les éclats d'os, après l'explosion, blessaient jusqu'au sang nos jeunes héros. — Blessé, Égorka ! blessé ! — criait la troupe, et l'on traînait Égorka à une sorte d'ambulance où de petites filles, en qualité de sœurs de charité, l'entortillaient de chiffons. »

Ce tableau de la vie guerrière en Crimée serait incomplet, si l'on ne parlait des prisonniers. Nos officiers furent traités dans les villes russes avec bienveillance et respect. Sur les vaisseaux de la rade, les officiers de la garnison faisaient avec eux la conversation en fran-

çais et leur servaient de partenaires aux jeux. Les prisonniers russes n'eurent pas non plus à se plaindre de nous. On leur donnait une solde égale à celle de nos officiers du même grade, outre le secours que leur faisait parvenir leur Gouvernement. Leurs soldats étaient nourris comme les nôtres; seulement ils trouvaient le pain trop blanc et regrettaient le pain noir du village et du régiment.

Le récit du capitaine Dechtchinski, fait prisonnier aux Ouvrages-Blancs, donnera une idée des impressions que nos adversaires ont rapportées de leur captivité chez les Français. A peine arrivé au camp ennemi, on désigna à ses camarades et à lui un certain nombre de tentes autour desquelles on plaça des factionnaires. Ils reçurent presque aussitôt la visite d'officiers français qui leur offrirent leur propre lit et les invitèrent à dîner. Le lendemain, ils arrivèrent aux quartiers de la garde impériale : ils y furent également entourés des officiers de ce corps, qui leur firent compagnie toute la journée. Un aide de camp de Pélissier leur apporta 200 francs par tête pour

leurs emplettes les plus nécessaires et se chargea de leurs lettres, qu'on devait rendre à Sévastopol par la voie des parlementaires. Le jour de leur départ, un régiment de la garde impériale leur offrit un repas d'adieux. Au dessert, on porta deux toasts, qui les touchèrent profondément, le premier, « à Sa Majesté l'empereur Alexandre II », le second, « aux braves défenseurs de Sévastopol ». — « Dans tout ce que disaient les Français, continue le narrateur, il était facile de remarquer beaucoup de sympathie pour la nation russe. » A bord du vapeur français *le Panama,* ils trouvèrent le même accueil chez les officiers de marine.

« Le quatrième jour du voyage, au lever du soleil, nous arrivâmes devant Constantinople, au milieu des splendeurs du Bosphore. On jeta l'ancre : les marins nous donnèrent des costumes civils pour nous éviter d'être exposés, dans la ville, aux importunités des curieux. Ils nous accompagnèrent à terre, où nous pûmes acheter des vêtements et des objets de toilette. Les jours suivants nous allâmes visiter

la ville, également en compagnie d'officiers français. C'était une grande fête musulmane ; les cérémonies de la mosquée de Sainte-Sophie nous étonnèrent par leur magnificence. Comme nous étions en bottes, les Turcs ne nous permirent pas d'entrer dans la nef, mais on nous fit monter dans les galeries intérieures qui font le tour de l'église. »

A Toulon, « on nous conduisit à la citadelle, où l'on nous garda dix jours, on ne nous laissa pas sortir pendant ce temps ; mais il nous vint beaucoup de visiteurs, surtout des dames, et on pouvait voir qu'elles appartenaient à la plus haute société. Le dixième jour, ayant reçu les instructions du ministre de la guerre, le commandant nous déclara que, si nous voulions engager notre parole d'honneur de ne pas sortir de France sans autorisation, on nous permettrait (officiers et *junckers*) de vivre en liberté dans telle ville de France que nous choisirions, Paris excepté. Les soldats devaient rester à Toulon. Nous prîmes l'engagement demandé, et d'après les conseils des officiers français nous demandâmes

Roanne, *département de Clermont* (?), la vie y étant à meilleur marché qu'ailleurs. On nous remit des passe-ports, des papiers pour voyager en poste, et un mois de solde. »

Dechtchinski ne resta pas longtemps à Roanne. On l'appela à Paris, où il devait être échangé. Tous ceux qui étaient alors dans le même cas, — savoir un général, 2 officiers d'état-major, 31 officiers et 8 junckers, — furent invités à se rendre aux Tuileries. Dechtchinski raconte un singulier épisode de leur présentation à l'empereur Napoléon. « Il s'entretint courtoisement avec nous, demanda combien nous étions qui devions repartir pour la Russie, et passa dans une autre chambre d'où il revint un instant après avec un papier. C'était un bon de 2,000 francs sur le trésorier de la maison impériale. » Les prisonniers se montrèrent fort piqués de cette mesquine libéralité et refusèrent le papier, déclarant que leur Gouvernement ne leur laissait rien à désirer. Ils passèrent ensuite sept jours à visiter les curiosités de la capitale, puis ils partirent pour Berlin.

« Berlin nous parut ennuyeux après Paris. Il nous affligeait de voir que, chez une nation qui était notre alliée, ni les militaires, ni la population, ni même le Gouvernement ne nous marquait la moindre sympathie. Nous étions curieux de voir une grande cérémonie qui se célébrait ce jour-là dans une église ; on nous en interdit l'entrée. Une espèce d'officier supérieur vint à passer ; nous lui expliquâmes que nous étions des officiers russes, revenant de France, où nous avions été en captivité, et que nous désirions voir la cérémonie. Il répondit : — Qui vous pouvez être m'importe peu. Vous voulez voir la cérémonie, qu'est-ce que cela peut me faire ? — Nous nous retirâmes fort mécontents, n'ayant d'autre pensée que de quitter Berlin au plus vite. »

V

LE DERNIER JOUR DU SIÉGE.

Le jour suprême de Sébastopol était arrivé (8 septembre 1855). Le dernier épisode du

siége fut la défense de 60 Russes dans la tour Malakof. Elle provoqua l'admiration sincère de leurs adversaires; ce fut même sur le témoignage de Pélissier, en quelque sorte sur sa proposition, que l'empereur Alexandre décora quatre officiers russes.

L'armée russe se retira en faisant tout sauter derrière elle. Bien des cœurs se serrèrent quand il fallut abandonner ces remparts que leurs défenseurs avaient littéralement trempés de leur sang, ce fameux *kourgane* de Malakof, où leurs grands amiraux étaient morts, et le quatrième bastion, « cette colline immortelle où, sur l'emplacement d'une vigne pacifique, on avait construit pour les aiglons du tsar blanc une aire inaccessible ». Et quand, du rivage septentrional, les Russes purent contempler Sévastopol étendu à leurs pieds, fumant comme un titan sous les coups de foudre, bouleversé par des explosions qui étaient comme ses convulsions suprêmes, illuminant au loin la mer Noire de ses embrasements, une poignante douleur envahit ses défenseurs. Ils eurent alors cette défaillance héroïque qui

ait envier aux survivants le sort de ceux qui périrent avant d'avoir vu la défaite. Il leur semblait affreux de rentrer sans être vainqueurs dans la « sainte Russie ».

J'emprunterai à l'un de nos adversaires le récit de ce qu'il éprouva en cette journée suprême. Le médecin allemand accompagnait une colonne russe qu'on dirigeait en toute hâte de la ville proprement dite sur la Karabelnaïa ; elle passa les ponts de la baie du Sud pour courir au secours de Malakof.

« Au moment où nous passions les ponts, le feu ennemi s'arrêta presque entièrement pendant quelques minutes : tout à coup tonnèrent simultanément, Dieu sait combien de centaines de bouches à feu. La terre bondissait sous les décharges de l'artillerie ; l'eau s'enflait et battait les rivages. Avant que le silence se rétablît, retentirent en avant de nous les clairons français, le cri de guerre des Français : *à l'assaut !* Deux coups de canons isolés, une fusillade courte et irrégulière mêlèrent leur fracas ; le bruit et les clameurs se rapprochaient de plus en plus. Nos divisions les

moins éloignées, accourues au pas de charge, ne purent arrêter un instant l'irrésistible torrent, et avant que les masses russes eussent pu atteindre le point menacé, déjà flottait là-haut le drapeau français, et sur la hauteur retentissait, répété par dix mille voix, le cri de *Vive l'Empereur ! Vive la France !*

« Un cri d'horreur parcourut nos rangs. Un instant tout le monde s'arrêta sur place ; l'armée entière sembla sur le point de se dissoudre. Cela ne dura qu'un moment; en un clin d'œil les âmes furent changées : « *En avant! Mort aux Français !* » On criait et on courait; l'action devançait la parole. Tout s'ébranla en avant, on gravit la hauteur. Une sainte colère, l'exaspération de cette honte infligée aux armes russes, enflammait tous les cœurs ; nos braves avaient pu hésiter un instant sous ce feu d'enfer ; maintenant toute crainte avait disparu. Non ! Sévastopol ne devait pas, ne pouvait pas être abandonné si honteusement !... Même nos hommes des milices et des réserves, qui n'avaient jamais été au feu, dont l'attitude pouvait bien naguère inspirer quelque

inquiétude, furent emportés dans l'élan universel.... »

On sait comment échoua ce retour offensif des colonnes russes. La gorge de Malakof, qui avait été creusée pour faire obstacle aux Français, arrêta net les colonnes russes. Au risque d'y sauter, la deuxième brigade de Mac-Mahon resta sur le bastion.

Bientôt les Russes redescendirent la pente de Malakof. Leur retraite eût pu se changer en désordre, si les batteries des Français avaient continué leur feu. Mais « soit qu'ils voulussent honorer ainsi le courage éprouvé de leurs ennemis, soit qu'ils eussent perdu la tête », les batteries restèrent silencieuses et l'armée russe eut le temps de traverser la grande baie.

Le médecin allemand raconte encore que son serviteur Ivan, un ami pour lui, lui dit : « Il faut que je me venge de ces coquins d'Anglais ! il faut que je règle avec eux tous mes comptes de l'hiver ! » et il s'était replongé dans la mêlée. Mort ou vif, l'intrépide médecin voulait aller l'y rechercher. Le sabre d'une main,

le yatagan de l'autre, il gravit le grand Redan. Ivan était étendu mort parmi les cadavres britanniques. Il s'était vengé : un fier sourire, une joie sauvage éclatait sur ses traits. Il était mort, encore au sein de la victoire,

Et ses derniers regards ont vu fuir les Anglais.

L'Allemand se proposait de revenir enlever son corps pour lui rendre les derniers honneurs ; les troupes qui redescendaient du Redan l'en empêchèrent : « Arrière ! lui criaient les soldats, arrière si la vie t'est chère ! Ce bastion va sauter. — Laisse dormir les morts, ajoutait un vétéran. Ce n'est pas sur la terre, c'est dans le ciel qu'ils auront leurs funérailles. » Jeu de mots sinistre dans sa naïveté, et qui annonçait le sort que les vaincus, décidés à tout faire sauter, réservaient aux vainqueurs.

Et pourtant quand les passions de la lutte bouillonnaient encore, quand à l'ardeur du combat se mêlait chez les Russes l'amertume de la défaite, au bruit des explosions, à la lueur des incendies, il se passa une scène tou-

chante qui montre combien les deux nations sont peu faites pour se haïr.

L'armée russe s'était déjà presque retirée sur le rivage du Côté Nord ; mais ses blessés les plus grièvement atteints étaient restés sur le rivage du Sud, aux forts Paul et Nicolas, sous la protection de quelques détachements. Des sœurs de charité de l'armée française voulurent se rendre auprès d'eux. Il leur fallait traverser ces ponts de la baie du Sud que, tout à l'heure encore, les colonnes russes franchissaient au pas de charge, les yeux ardemment fixés sur Malakof. « Du côté des Français, une garde d'honneur escorta ces héroïnes jusqu'à la baie et en les quittant leur présenta les armes ; de notre côté, tout le camp accourut au-devant d'elles pour leur faire accueil. Quand elles débarquèrent, des milliers de voix les saluèrent de *hourrahs* enthousiastes ; les officiers se découvraient, les soldats baisaient leurs mains et le bas de leurs robes, et criaient : — Sois la bienvenue, *mère!* Soyez les bienvenues, chères sœurs, cœurs d'or ! — C'est ainsi qu'on les accompagna jusqu'aux ambu-

lances où elles commencèrent aussitôt leur ministère de charité. »

Une nouvelle consolante pour les Russes, heureuse pour tous, vint bientôt faire diversion à leurs souffrances : malgré les proclamations belliqueuses de Gortchakof, on poursuivait activement les négociations. On eut l'armistice d'abord, puis la paix.

La guerre de Crimée restera une des plus sanglantes du siècle : elle est peut-être celle qui a laissé après elle le moins de souvenirs pénibles. A l'assaut, en rase campagne, on se battait avec un extrême acharnement ; on se faisait le plus de mal possible avec les engins les plus terribles dont on pût disposer : bombes, fusées à la congrève, grenades, mitraille, boulets creux, voire boulets ramés. Hors du champ de bataille, on ne savait pas se haïr. On ne se faisait pas une guerre de race, ni d'invasion, ni de revanche : les nations n'y étaient pour rien, ni les soldats. Ils se battaient bien : c'était leur devoir ; mais dès qu'on avait quelques heures d'armistice, auprès des cadavres qu'on venait enlever, les pieds dans

le sang, on fraternisait. Ce n'était pas une de ces guerres qu'aucune paix ne peut expier, et qui laissent subsister tout entières l'amertume au cœur des vaincus, l'insolence dans celui des vainqueurs. Les uns ont fait de leur échec dater une glorieuse régénération, les autres n'ont rien emporté du champ de bataille, rien que de magnifiques et inutiles lauriers et le vague regret peut-être d'avoir été contraints à se battre contre un adversaire auquel ils étaient devenus sympathiques. On n'a pas alors pétrolé des villes ouvertes, enlevé des otages, emprisonné des notables, fusillé des innocents. Sévastopol a été bombardé non comme une cité dont on voulait terrifier les femmes et les enfants, mais comme une position retranchée derrière laquelle il n'y avait guère que des soldats. A Odessa déjà, les Français n'avaient tiré que sur le port militaire ; chez nous, les obus allemands ont toujours passé de préférence au-dessus des remparts pour s'attaquer aux bibliothèques et aux monuments.

Le jour venu, nous n'avons pas eu un de

ces succès qu'on peut discuter devant le tribunal de Trianon : la victoire, on est allé trois fois la saisir à travers une tempête de feu ! S'il y a eu des ruines volontaires, c'est le patriotisme ardent de nos ennemis qui les a faites.

Cette guerre terrible a été dans son ensemble conduite humainement, courtoisement, honnêtement. Dans les récits des officiers russes, comme dans un miroir sincère, l'officier et le soldat français peuvent se regarder sans embarras. Du côté de nos adversaires, ces détails intimes sur la vie du siége révèlent des qualités militaires de premier ordre : non-seulement la ténacité, la solidité, la résignation religieuse et presque fataliste qu'on a toujours reconnues aux Russes, mais aussi des qualités plus brillantes que nous avions admirées chez les Polonais, qui sont l'apanage des Slaves et qui les rapprochent des Français plus que de toute autre race guerrière. La valeur russe a eu dans cette campagne des allures libres et aventureuses et même cette témérité qui est comme le luxe, souvent coûteux, du courage.

La campagne de Crimée, en mettant aux prises les deux nations, les avait pour ainsi dire présentées et révélées l'une à l'autre. On doit savoir quelque gré aux éditeurs du *Sévastopolskii Sbornik :* cette publication ne peut que raviver là-bas comme ici les favorables impressions qu'avait laissées la guerre de Crimée.

VINGT ANS APRÈS

SÉVASTOPOL ET LA CHERSONÈSE

SOUVENIRS DE VOYAGE

Après avoir assisté au congrès archéologique de Kief, je résolus, en septembre 1874, de visiter la Crimée.

Sévastopol n'était pas encore relié à la Russie par un chemin de fer en activité [1]; mais

[1] La ligne de Crimée, ou ligne de Lozovaïa à Sévastopol, est un prolongement de la ligne de Moscou par Koursk à Kharkof. Par Lozovaïa, Pavlograd, Alexandrovsk, Mélitopol, elle atteint l'isthme de Pérékop. Ses stations sont au nombre de douze; les six dernières portent les noms, rendus fameux dans la guerre de 1854-1855, de Simphéropol, l'Alma, Bakhtchiséraï (l'ancienne capitale des Khans de Crimée), Belbeck, Inkermann, Sévastopol. Depuis le 1er juin 1875, deux trains par jour

d'Odessa à la baie du Sud c'était en bateau à vapeur l'affaire d'une vingtaine d'heures. Quand la mer est calme, le voyage a son charme. Les repas en commun, les causeries sur le pont, établissent bien vite une certaine intimité entre les voyageurs : en quittant le bateau, j'avais des amis sur tous les points de la presqu'île.

Il faut garder un peu de son temps et de son attention pour les passagers de troisième et de quatrième classe. Ils sont la plèbe de la « cité flottante » ; mais ils ont conservé les types et les costumes nationaux. Assis, couchés pêle-mêle sur des nattes ou des peaux de mouton, ils représentent toutes les races de l'Europe orientale. Voici le Juif en longue lévite, avec ses bottes éculées, avec ses *oreilles de chien* en avant des tempes, ces rides multiples du front, ces singuliers plis de la bouche, qui indiquent à la fois la souffrance et la réflexion ; au matin, il ne manque jamais de

mènent à Sévastopol. On voit combien cette nouvelle ligne est appelée à modifier la situation économique et militaire de la presqu'île.

revêtir le voile noir et blanc, de s'attacher sur le front et de s'enrouler autour du bras et de la main les phylactères, et de psalmodier à mi-voix les versets du Livre. Accroupi avec sa longue pipe, son turban, ses larges braies, ses gros pieds et ses jambes demi-nues, avec sa figure à la fois placide et farouche, un Turc semble rêver aux vicissitudes du Croissant. Des Tatars, il y en a de plus d'une sorte : ordinairement les traits réguliers sous le hâle, le type hellénique, les grands yeux noirs semblent protester contre cette origine : beaucoup des Tatars du Sud en effet ne le sont que de nom et de religion ; ce sont les descendants islamisés des anciennes peuplades grecques ou barbares de la Tauride. Voici deux femmes turques enveloppées de voiles d'une blancheur douteuse ; sans se cacher précisément le visage, elles évitent les regards du public ; en revanche, elles ne se font pas faute de montrer leurs orteils, qu'abandonnent à tout moment les babouches, et qui sont rougis de henné. De tout le jour et de toute la nuit, elles n'ont bougé de place. Voici des Grecques, bien re-

connaissables malgré le costume occidental. Enfin, assise dans un coin sur ses talons, avec une robe d'indienne rose, un pantalon rose qui se serre à la cheville, des babouches à bout recourbé, un profil en lame de couteau, noire comme ses ancêtres de l'île Ceylan, une vieille bohémienne, une *tsigane*, sa courte pipe en terre entre ses dents noircies, agite dans ses mains fatidiques des fèves et de petits cailloux, et dit la bonne aventure aux soldats et aux paysans russes qui l'entourent.

Quand on perd de vue Odessa, on est en pleine mer, nulle terre à l'horizon; — mais au matin du second jour les rivages escarpés de la Crimée, avec leurs teintes fauves, couleur de feuilles d'automne, commencent à émerger.

Bientôt apparaît la petite ville d'Eupatoria, disposée tout entière sur le rivage comme pour ne laisser rien perdre d'elle-même. L'œil est séduit par une assez belle coupole qui semblerait devoir appartenir à quelque Sainte-Sophie; c'est une des seize mosquées de la ville. Eupatoria est aussi peu russe que pos-

ble : sur ses 7,000 ou 8,000 habitants, il y a
oitié de musulmans, plus, 200 israélites or-
ıodoxes, plus, 1,200 ou 1,300 juifs de la
ecte *kharaïte* (1), fort répandue en Crimée,
lus, des catholiques et des arméniens, qui
s uns et les autres ont leur église. Dans la
ımpagne, les Tatars forment les six septiè-
ıes de la population. A droite du port, nous
oyons tourner les ailes et les roues d'une in-
nité de moulins; on m'explique qu'un des
bjets principaux du commerce d'Eupatoria,
'est l'envoi à Constantinople du blé russe ré-
uit en farine.

Nous levons l'ancre. Le rivage affecte la
orme d'un haut plateau par les brèches du-
uel s'échappent le Boulganak, l'Alma, le Bel-
eck, la Katcha, petits ruisseaux désormais
ameux; nous approchons de Sévastopol.

(1) Voir mon article sur les races de la Crimée dans
ı *Revue politique* d'avril 1875.

I

SÉVASTOPOL ET LA KARABELNAÏA.

A entendre ce grand nom voler de bouche en bouche parmi les passagers, on ne peut se défendre d'une certaine émotion. Inkerman, Balaklava, Traktir, le Mamelon-Vert, Malakof, tout un monde de souvenirs glorieux et terribles vous envahit l'imagination. Ce qu'on voit d'abord de Sévastopol, c'est une grande pyramide solitaire au milieu des landes : cette pyramide est une église, et ces landes sont un cimetière. Quand on arrive à l'entrée de la baie, on a devant soi, étalée en amphithéâtre, une cité à l'aspect, aux teintes étranges. Pas de toits aux tuiles éclatantes, pas de coupoles d'or, nul bruit, nulle couleur. Avant d'avoir entrevu aucun détail, on a comme une impression funèbre, et à mesure que l'on distingue les longues files de maisons en ruines, les monuments effondrés, les pans de murailles croulants, les rangées de fenêtres sans

vitres, la première impression ne fait que s'accroître. Ce n'est pas une ville qu'on a sous les yeux, c'est un de ces « cadavres de villes » dont parle Cicéron.

Groupés sur le pont, les passagers contemplent ce mélancolique panorama. Les habitants qui reviennent chez eux, les officiers de marine désignent aux étrangers l'église en construction de Chersonèse, tout emmaillottée d'échafaudages, la nouvelle cathédrale de Sévastopol, encore inachevée, le monument de Lazaref, le bastion fameux de Malakof. A notre gauche sont les fortifications du Côté Nord : le fort Constantin qui commande l'entrée de la rade, le fort Michel un peu plus loin, massives constructions en pierres de taille avec un triple rang de batteries. Constantin a cent dix embrasures, Michel quatre-vingt-dix. Ils ne semblent pas avoir souffert du siége : les matelots racontent que leurs murailles de granit repoussaient le boulet; la vérité est qu'ils n'ont pu être attaqués sérieusement. En revanche, sur le Côté Sud, les forts Nicolas et Paul, qui leur faisaient face, ont

totalement disparu : il n'en reste que des amas de terre et de décombres.

Nous avons franchi l'endroit où s'étendait, du fort Nicolas au fort Constantin, la chaîne du port, puis le point où furent engloutis, pour fermer l'entrée de la rade, six bâtiments russes. Le souvenir de plusieurs d'entre eux, comme les *Douze-Apôtres*, auquel se rattache une légende [1], vit encore dans la mémoire du peuple. Beaucoup plus avant dans le golfe sont ensevelis les derniers navires de la flotte : le *Vladimir*, le *Chersonèse*, l'*Ôdessa*, détruits par les Russes le jour de l'évacuation. Depuis lors on a essayé de débarrasser le port de ces débris qui l'obstruaient. Il y a quelques années, un industriel américain, et plus récemment, un négociant russe se sont mis à l'œuvre. On n'a pu enlever que la partie supérieure et la garniture des bâtiments, la cale et la quille sont restées au fond. Parfois, en vous promenant sur la rade, vous rencontrez une barque montée par des gaillards nus comme des sta-

[1] Voir ci-dessus, page 190.

tues, rouges comme de la brique, et dont le hâle et l'eau de mer semblent avoir tanné la peau : ce sont des plongeurs, des pêcheurs d'épaves.

Comme le *steamer* est obligé de décrire un arc de cercle pour passer de la grande rade dans la baie du Sud, qui est perpendiculaire à la rade, à mesure qu'il accomplit son évolution, le point de vue change continuellement. Tour à tour le regard plonge jusqu'au fond des baies secondaires, celles de l'Artillerie et de la Karabelnaïa. Les églises, les grandes ruines, se montrent à nous sous des aspects différents; à tout moment on est désorienté. Enfin nous arrivons au débarcadère de la Compagnie, sur la berge occidentale de cette baie du Sud qui sépare nettement la ville proprement dite de la Karabelnaïa.

En mettant pied à terre, on se trouve sur la place Catherine, — c'est le nom de l'impératrice qui donna la Crimée à la Russie. Sur la place Catherine prennent naissance les deux artères principales de Sévastopol, qui, après avoir cheminé presque parallèlement, vont se

rejoindre à une autre place, celle du Théâtre. La rue Catherine suit le rivage de la baie; la rue de la Mer s'éloigne de la baie pour parcourir la ville. Les autres rues de Sévastopol sont plutôt des ruelles, mal alignées, encore plus mal nivelées, qui grimpent et descendent, tournent et s'enchevêtrent sur le flanc des collines qui portent Sévastopol.

Les rues Catherine et de la Mer étaient autrefois synonymes de richesse, de magnificence architecturale. Là étaient les belles maisons, les luxueux magasins, les grands édifices. Quand les habitants de Sévastopol vous racontent ces splendeurs disparues, on peut craindre de leur part un peu d'exagération. L'imagination, le souvenir embellissent et colorent tout ce qu'ils touchent.

« Ici, dit M. Kondaraki en parlant de la place Catherine, ici se réunissait la plus brillante société; ici retentissaient les orchestres de musiciens; ici, sur les degrés de marbre, s'asseyaient des femmes enchanteresses; ici resplendissaient les chefs-d'œuvre de la statuaire. Il y avait encombrement d'équipages,

tandis qu'au pied de l'escalier de marbre se balançaient les coquettes gondoles dont la fantaisie variait les formes... Non loin de là s'élevait le magnifique hôtel du Club, qui pouvait rivaliser avec les plus beaux de l'Europe. Dans la rue Catherine, à pied, à cheval, en voiture, s'ébattaient les heureux enfants de cette Palmyre taurique. Les maisons en belles pierres de taille, sorties des carrières d'Inkerman, avec leurs façades sculptées, sans viser ni à la masse ni à la hauteur, séduisaient cependant tous les regards par la beauté de leur architecture, une irréprochable symétrie, par le fini du travail. Presque toutes étaient ombragées d'arbres : partout des jardins, partout des rigoles d'eau fraîche.... »

Pour l'habitant de l'intérieur, habitué aux maisons, aux cités de bois de la Grande-Russie, Sévastopol et les villes de la Nouvelle-Russie en général ont une beauté singulière. Elles sont en pierre ! Odessa, Kertch, Nikolaïef, excitent les mêmes enthousiasmes. C'est « l'Europe de pierre », suivant l'expression de M. Solovief, qui se révèle ici à « l'Europe de

bois ». Ce que le Moscovite admire encore à Sévastopol, et ce qui est admirable en effet, c'est la rade. La mer est toujours une nouveauté, une surprise pour qui vient de l'Oka ou de la Kama.

Ce qui reste des édifices détruits justifie en partie ces regrets et ces admirations; mais ce sont précisément les beaux quartiers qui ont le plus souffert. Ceux du peuple et du petit commerce, le *Bazar* par exemple, ont été moins exposés aux projectiles, mieux garantis par la hauteur qui les domine. Ce sont les pauvres aussi qui ont reconstruit le plus vite leurs modestes habitations: les riches demeures, par la disparition presque totale des classes riches, restent désertes et désolées.

J'entre dans cette fameuse rue Catherine: à droite, à gauche, des pans de murs, des tas de moellons, des empilements de vieilles poutres. Vingt ans se sont écoulés depuis l'expédition de Crimée, et le spectacle que j'ai sous les yeux est celui qu'offrait à Strasbourg le *Faubourg de Pierre* au lendemain de la capitulation. Or, Strasbourg, Thionville, Longwy,

Saint-Cloud, les villes les plus maltraitées par le pétrole et l'artillerie prussienne, se sont relevées, quelques-unes plus belles, de leurs décombres ; à Sévastopol, il semble que le dernier projectile vient de tomber, que le dernier incendie vient de s'éteindre. Ce sont les horreurs de la guerre vingt ans après la guerre. Ces ruines n'ont même pas ce qui console, ce qui cache un peu la nudité des ruines : pas d'herbe, pas de lierre, pas de plantes grimpantes. Comme sur certains points de la ville on commence à rebâtir, la poussière blanche qui s'élève des constructions se mêle à la poussière grise qui sort des décombres. Par les plus beaux jours, elle emplit l'atmosphère à vous gêner la respiration. C'est elle qui donne à toute la ville, aux maisons qui se construisent comme aux édifices détruits, cette teinte uniforme, ce glacis crayeux qui caractérise si singulièrement Sévastopol. Sans elle, la coupole de la nouvelle église serait bleue, et celle de l'ancienne serait verte ; sans elle, le panorama serait égayé par le vermillon de quelques toits, par la verdure des arbres con-

[illegible] avec la blancheur des pierres d'Inkerman.

Au reste, les tons jaunâtres des bastions et des hauteurs environnantes s'harmonisent assez bien avec les tons pâles de la ville. Ce n'est pas un paysage, c'est une grisaille. Une palette serait de trop pour peindre Sévastopol, le crayon suffit; la photographie même lui donne un éclat que n'a pas la nature. Ces ruines, comme toutes celles que fait notre siècle, sont assez prosaïques. Pourtant, quand vous les mettez entre la rade et vous, que leurs silhouettes se détachent sur ces beaux flots, que les fenêtres disjointes encadrent de magnifiques carrés d'azur, il semble qu'on soit transporté sur quelque rivage fameux de la Grèce ou de l'Italie méridionale. « Cela ressemble à Pompéi! » aurait dit un visiteur auguste.

La première maison de la rue Catherine, c'est ce club de la noblesse « qui pouvait rivaliser avec les plus beaux de l'Europe ». Il n'en reste que les murs. Les églises de Saint-Nicolas et de Saint-Michel, sur le rivage de la

baie, ne sont si fraîches que parce qu'on les a reconstruites. Cette autre ruine fut la bibliothèque des officiers. Sur ses anciennes splendeurs, les descriptions ne tarissent pas. Des sphinx accroupis aux deux côtés du large perron, des statues de marbre sur la terrasse italienne, des bas-reliefs de Ramazanof, des escaliers de marbre avec des rampes de bronze, des armoires d'une seule pièce, en bois des îles... Nos bombes, puis la torche des Russes, ont tout détruit. Quand ceux-ci évacuèrent la ville, ce fut l'incendie de cet édifice qui donna le signal de l'embrasement général : à la bibliothèque, à la cathédrale, on avait préparé des bûchers, de même que sous les magasins et les casernes on avait préparé des tonneaux de poudre. Heureusement, les livres et les collections précieuses avaient été d'assez bonne heure expédiés sur l'intérieur. Pirogof trouva la place libre pour y installer sa principale ambulance, le théâtre de ses bienfaisantes et redoutables opérations.

Presqu'à l'autre bout de la rue, sur la hauteur à droite, s'élève une ruine presque clas-

sique. On dirait un Parthénon ou un Theseum: une colonnade ionienne entoure le *naos*, et, si le toit s'est effondré, l'architrave est restée. Ce temple est une église, celle de Saint-Pierre et Saint-Paul. L'orthodoxie s'accommode, surtout dans la Russie méridionale, de cette architecture païenne. Ces monuments helléniques sont si bien à leur place dans ce pays à moitié grec! sur ces hauteurs nues comme des montagnes de l'Attique, baignées par une mer bleue comme l'Archipel! J'ai vu des églises semblables à Théodosie et à Kertch, l'ancienne Panticapée.

En continuant l'exploration de cette rue, autrefois si vivante et où je me trouve presque aussi seul que sur la grande route, j'arrive aux ruines du théâtre et bientôt à la rue de la Mer. Celle-ci n'a pas été moins maltraitée que la première. Pendant le siége, les projectiles y tombaient si dru qu'on l'avait surnommée la *Vallée de la mort*. Elle paraît cependant un peu plus animée : c'est une voie moins aristocratique, plus commerçante. On me signale des établissements français et un magasin anglais

assez bien fourni. Parfois derrière une splendide façade toute délabrée se cachent deux ou trois masures construites à la hâte pour des familles du peuple. Elles vivent là dans leur trou comme des rats qui ont fait leur nid dans les décombres d'un palais.

Entre la rue Catherine et celle de la Mer s'élève une terrasse étroite et allongée qu'on appelle le *Boulevard*. C'est une sorte de jardin qui ne semble pas avoir 100 mètres de long et auquel on parvient par un escalier assez raide. On y trouve un café, un club et une colonne surmontée d'une trirème en bronze. C'est le monument dédié à Kazarski en mémoire du combat qu'il soutint avec un simple brick contre deux vaisseaux turcs (1829). Avant d'engager cette lutte inégale, tout l'équipage avait juré de faire sauter le navire plutôt que de se rendre; on avait préparé la mèche avec laquelle le dernier survivant devait mettre le feu aux poudres. « En exemple à la postérité! » porte l'inscription. Le Sévastopol de 1854 ne s'est pas montré indigne de Kazarski.

La végétation de ce jardin suspendu est souffreteuse comme celle des boulevards d'Odessa : de maigres arbrisseaux au feuillage poudreux; mais la vue est magnifique. Le soir, il y a société dans le jardin et les salons du club; cette année même, grâce aux jeunes officiers du camp, on a pu organiser des bals tous les dimanches. On ne peut blâmer les Sévastopoliens de danser ainsi sur le volcan éteint; pendant le siége ils se réunissaient autour de ce même monument et écoutaient la musique militaire en dépit des bombes et des fusées à la congrève.

L'église inachevée qui domine Sévastopol et par-dessus les bastions regarde au loin dans la campagne, est dédiée à saint Vladimir; elle a été si maltraitée pendant le siége qu'il a fallu la rebâtir de fond en comble. Et pourtant les croyants étaient persuadés que les boulets ne pouvaient rien contre elle. Saint Vladimir, le vaillant prince de Kief, le patron de cette cité guerrière, tenait, disait-on, étendu sur ce sanctuaire son manteau divin. Sous sa coupole reposent les trois grands amiraux qui

moururent pendant le siége : Kornilof, Istomine, Nakhimof. Tous trois tombèrent presque à la même place, sur ce bastion qui porte le nom du premier et que couronne la tour Malakof. Kornilof y eut la cuisse emportée, Istomine la tête broyée par un boulet, Nakhimof le front percé d'une balle. Ces morts tragiques comptèrent parmi les grands événements du siége. Les trois amiraux étaient pour le marin, pour le soldat, pour l'habitant, un exemple continuel d'intrépidité; on les voyait toujours aux endroits les plus exposés, ils affectaient de mépriser toute précaution. « On ne peut se cacher d'un boulet », répétait encore Istomine un instant avant d'être frappé. Nakhimof s'était arrêté près d'une embrasure : une balle française vint ricocher près de lui. « Ils ne tirent pas mal, dit-il froidement, mais ils n'atteignent pas. » Une seconde balle l'atteignit mortellement. Déjà sa place avait été marquée dans l'église mutilée de Saint-Vladimir et la veille même du jour où il fut atteint, un témoin oculaire avait vu une fosse ouverte dans le sanctuaire et le nom de Na-

khimof inscrit sur une pierre tombale. (*Unter dem Doppeladler*. L'amiral était si résigné, si décidé à mourir qu'il avait retenu sa place à l'avance dans cette sépulture des braves. Les dernières paroles qu'il prononça dans son délire, sur le lit de douleur, montrent à quel diapason était montée cette âme héroïque et quelle fureur de patriotisme le soutint jusqu'en son agonie. *Sévastopol! Russie!* balbutiait le mourant ou encore : *Victoire! Mourir!*

Si nous passons à la Karabelnaïa, les ruines se dressent à la fois plus désolées et plus imposantes. Là sont les débris de ces docks qui excitèrent en 1834 l'admiration du duc de Raguse, et qui ont coûté à la Russie plus de 18 millions. Pour remplir les bassins, on avait fait un canal qui allait chercher l'eau de la Tchernaïa aux sources mêmes de cette rivière, et qui comprenait dans son parcours 621 mètres de tunnel et 219 mètres d'aqueduc. La construction ne fut terminée qu'à la veille de la guerre ; les alliés commencèrent presque aussitôt, à coups de canon, la démolition.

Ces immenses bâtiments à trois étages qui

dominent à la fois la baie du Sud et celle de la Karabelnaïa sont les casernes de la marine, qui pouvaient loger 6,000 hommes. Plus de toit, des fenêtres vides ; leur masse énorme les a seule préservées d'une destruction totale. *Mole sua stant.*

Devant ces casernes s'élève, aussi haut qu'elles, la gigantesque statue de Lazaref.

L'amiral Lazaref, qui commanda la flotte de la mer Noire pendant dix-sept ans, de 1834 à 1851, fut le véritable fondateur de Sévastopol. Sans doute, il eut de dignes prédécesseurs, et il est piquant d'avoir à citer, parmi les créateurs d'une ville que devait détruire une expédition anglo-française, un Français et un Anglais, le marquis de Traverse et l'amiral Mackensie. C'est sous Lazaref que s'élevèrent, à l'entrée de la rade, ces redoutables forts qui, à chaque salve, pouvaient accabler de 600 boulets une flotte ennemie engagée dans le port ; c'est sous lui que furent commencés les docks et le grand aqueduc, que fut bâtie la nouvelle amirauté, que la baie de la Karabelnaïa fut approfondie et agrandie, que les ca-

sernes colossales mirèrent dans la baie leurs centaines de fenêtres. Il fit une chose plus grande encore : il créa la flotte de la mer Noire ; il lui donna non-seulement un excellent matériel, mais cet esprit de corps, ces habitudes d'ordre, de discipline, de célérité dans les opérations, qui firent d'elle une des plus admirables corporations maritimes de l'Europe.

Si donc Sévastopol fut, ville et flotte, corps et âme, la création de Lazaref, si Lazaref fut en quelque sorte l'âme de Sévastopol, il était juste de lui dresser une statue au promontoire le plus apparent, là où sa masse de bronze, noire silhouette encore indistincte, frappe tout d'abord les nouveaux arrivants. L'érection de ce monument avait été décidée avant la guerre de Crimée : elle n'eut lieu qu'après. Lazaref devait se dresser sur Sévastopol debout, jouir de sa puissance et de sa gloire, se complaire dans cette création florissante, comme ces héros protecteurs auxquels les cités grecques élevaient des statues colossales. Maintenant ce n'est pas la splendeur, c'est la désolation de Sévastopol qu'on lui donne à contempler.

Il semble se pencher mélancoliquement sur sa ville incendiée, sur sa rade veuve de vaisseaux. Il reste toujours le génie et l'âme de la cité, mais un génie qui semble pleurer sur des ruines, une âme en peine, arrêtée parmi des tombeaux, expiant par un chagrin d'outre-tombe quelque péché d'orgueil. Si nous en croyons les anciens, on vit parfois les statues des immortels, les figures de bronze et de marbre, se mouiller de larmes plus qu'humaines. Pareille chose dut advenir à Lazaref lorsque dix ans après sa mort on dressa sa statue sur le haut piédestal de la Karabelnaïa, et qu'on le força de mener le deuil de la cité morte. Dans ce grand cimetière de Sévastopol, le monument de Lazaref semble bien un monument funèbre.

Sévastopol avant la guerre ne devait pas avoir plus de 8,000 âmes de population. Pour arriver au chiffre de 45,000 que donnent quelques écrivains, il faut y ajouter 37,000 soldats ou marins. Aujourd'hui Sévastopol, non compris sa garnison (4,312 hommes), renferme 10,801 âmes; mais plus de la moitié de ce

chiffre est fourni par les militaires retraités et leurs enfants (5,168 âmes); ce qu'on pourrait appeler la population civile se réduit donc à 5,633 âmes; parmi lesquelles les marins de l'ancienne flotte et leurs familles constituent un contingent considérable. Il y a en somme peu de *bourgeoisie* dans tout cela [1]. Sévastopol est donc peuplé surtout de ceux qui ont partagé ses épreuves de 1854 et qui n'ont eu ni les moyens, ni le pénible courage de se transporter ailleurs. Les gens du peuple auxquels j'ai eu affaire, cochers, bateliers, commissionnaires, petits marchands, gardiens de monuments, étaient presque tous, comme nous disons nous-mêmes, de vieux *Criméens*.

Avec ces éléments, on comprend que Sévastopol ne soit pas très-animé. Il n'a en somme ni commerce, sauf celui de détail, ni industrie, sauf l'usine de la compagnie des bateaux

[1] Classe *noble* des deux sexes, 1,930 âmes; clergé des diverses religions, 80; bourgeois *honorables*, 63; marchands, 106; etc. Ces renseignements m'ont été donnés par la chancellerie du gouverneur, et se rapportent à l'année 1874.

à vapeur, deux fabriques de tabac et une de savon. Ce n'est pas un port de mer, bien qu'en 1875 il soit entré dans le port 29 navires du dehors et que 23 aient été expédiés (1). Ce n'est pas une ville universitaire, puisqu'elle n'a même pas un gymnase (2). Il n'y a plus de théâtre, sauf une scène de société où jouent des amateurs. Il y a deux typographies, trois petites librairies et deux cabinets de lecture. En fait de presse locale, je n'ai jamais rencontré que le *Messager d'Odessa*. L'éclairage est médiocre et rappelle celui de nos villages : d'ailleurs à quoi bon un luxe de becs de gaz parmi ces démolitions?

(1) C'est déjà un progrès sur 1874, où il n'est venu de l'étranger que 19 navires et où 5 seulement ont été expédiés. En 1875, on a payé à la douane 30,018 roubles pour les importations et on a importé pour 479,777 roubles de marchandises.

(2) Il y a seulement 7 écoles, ayant ensemble 264 garçons et 153 filles, total 417 élèves. (École réale de garçons, école de district, école des métiers sous les auspices de la Société des bateaux à vapeur, école paroissiale, progymnase de jeunes filles, école de filles, école pour les deux sexes.)

Sévastopol n'a pas de présent, il ne vit que de son passé. Du coup qui l'a frappé il s'est affaissé, [illegible] sur lui-même. Les souvenirs de [illegible] sont d'hier comme les ruines. C'est de la guerre que s'entretiennent le plus volontiers les gens qui se cherchent dans cette nécropole. Adressez-vous à n'importe qui, vous êtes assuré de faire votre récolte d'anecdotes et de souvenirs inédits. L'hôtelier chez qui je suis descendu me racontait comment il avait reçu une décoration pour les soins donnés aux blessés. Son hôtel est un monument historique : c'est là que demeurait Nakhimof. Çà et là une lampe montée sur un obus, un biscaïen qui sert de presse-papier, un boulet encastré dans un mur, sont une occasion de récits. Cette ferraille est à la mode après vingt ans, comme elle le fut chez nous au lendemain de la guerre prussienne. Dans une société, surtout s'il y a des étrangers, vous entendrez parler du général Khroulef, de l'amiral Nakhimof, du marin Kochka. Si vous attrapez au vol ces mots-ci : « sévère pour les officiers,... les soldats l'adoraient », c'est

de l'amiral qu'il s'agit; on vous contera tous ces traits d'audace, toutes ces bizarreries qui faisaient de lui comme un autre Souvarof, l'idole des masses. Si l'on rit, si l'on répète souvent : « Quels bons tours il jouait aux Anglais ! » c'est de Kochka qu'il est question.

Qui ne connaît Kochka à Sévastopol ? Arrêtez le premier venu et mettez-le sur ce chapitre, il vous dira que Kochka était un ivrogne et une mauvaise tête, mais quel audacieux ! quel gaillard ! Un jour, on aperçut sur le revers des tranchées anglaises le cadavre d'un officier de marine russe tué dans une des surprises de la nuit. Ce spectacle affectait péniblement les marins, car ils ont un culte pour les morts. Kochka était là : il demande et obtient non sans peine la permission d'aller reprendre le corps. Avant le lever du jour, il revêt un sac à terre, se met à ramper lentement, lentement comme un vrai chat (*kochka*) qu'il était, se confondant avec la couleur jaunâtre du terrain. Il arrive ainsi derrière les ruines d'une ferme occupée par les Anglais. Le soleil se levait; plus possible d'avancer ! Il

[illegible] le jour, tout un long jour sans [illegible] d'emporter avec lui des [illegible] Le soir venu, il saisit le moment [illegible] les lignes changeaient les postes; il rampe [illegible] vers la tranchée, enlève vivement le cadavre et le chargeant sur son dos, se [illegible] à [illegible]. Un sac à terre qui court, un [illegible] qui prend la fuite, c'était plus qu'il n'en [illegible] pour étonner une sentinelle britannique. Kochka était déjà arrivé à moitié du che[illegible] quand la fusillade éclata. Cinq balles [illegible] dans le cadavre, Kochka n'eut pas une égratignure, et l'amiral Pamphilof lui décerna la croix de Saint-George.

Un autre jour, il aperçoit entre les deux lignes un cheval échappé, un magnifique cheval anglais que personne n'osait aller prendre. Kochka se charge de l'aventure. Il simule une désertion; du rempart, on tire à poudre sur lui; les Anglais au contraire lui font des signaux d'amitié. En effet, il court, il court vers leurs tranchées; mais brusquement il fait un crochet, attrape le cheval par la crinière, l'enfourche prestement, et, penché sur la croupe,

revient au galop vers les siens, aiguillonné par la fusillade. On m'a dit que Kochka vivait encore; je ne sais trop si le reste de sa carrière a répondu à d'aussi brillants débuts.

Il serait intéressant de savoir quel souvenir les habitants de cette ville si maltraitée ont gardé des envahisseurs et en particulier des Français. La haine a-t-elle survécu à la guerre? N'est-elle pas ravivée sans cesse par le spectacle de tant de désastres? Dans une petite brochure sur Sévastopol, qui n'est d'ailleurs qu'une assez médiocre compilation, on trouve une série de provocations au fanatisme religieux. On y maudit les Français et les Anglais, qui se sont faits contre la sainte Russie les champions du méprisable, de l'odieux turban. C'est par leur crime que les chrétiens d'Orient gémissent encore sous le joug des Turcs, qui les accablent d'avanies. Tout musulman, comme on sait, a le droit d'obliger un chrétien à lui céder le haut du pavé, à descendre de voiture pour le saluer. Il a le droit de lui prendre sa femme et sa fille, et ne le traite jamais que de *giaour*, c'est-à-dire de *chien*.

Les auteurs de cette guerre sacrilége ont reçu leur châtiment : la France a été écrasée et humiliée par les « intelligents Prussiens », justes ministres des vengeances divines; Napoléon III, honteusement chassé de sa patrie, est allé mourir en exil, etc.

Je ne crois pas que ce soit là le sentiment qui l'anime. Les gens instruits savent que cette guerre si cruelle a été faite loyalement. Quant à la masse, elle sent instinctivement que la guerre de Crimée a servi de point de départ à cette transformation de la Russie dont on ressent les effets bienfaisants, même parmi les ruines de Sevastopol. Un homme du peuple me disait en propres termes : « Après tout, nous avons des obligations aux Français; sans cette guerre, nous aurions peut-être encore le servage. Et quelle abomination que le servage! On vendait les gens comme des bêtes, on donnait vingt paysans pour un chien de chasse! »

Parmi les rares constructions nouvelles de cette ville, on remarque dans la rue Catherine un gracieux édifice à l'italienne. C'est la

maison du célèbre général Totleben, qui en a fait le musée militaire de Sévastopol [1]. Même en son absence, la maison est constamment ouverte aux visiteurs. Dans la cour sont exposés des mortiers, des canons de fonte, des projectiles de toute sorte, depuis les boîtes à mitraille jusqu'aux fusées à la congrève. Les salles sont ornées des portraits, photographies ou lithographies, de tous ceux qui ont contribué à la défense. On n'a oublié ni les sœurs de charité, ni les grandes dames ou actrices illustres qui se sont assises au chevet des blessés, ni les chirurgiens en renom, comme Pirogof. Kochka y figure au milieu d'un groupe de ses camarades. Les empereurs Nicolas et Alexandre II, les grands-ducs qui sont venus encourager les troupes à la veille d'Inkerman, ont les honneurs de la peinture à l'huile. Ici des modèles de vaisseaux russes ou alliés;

[1] J'ai déjà dit que le grand-duc, fils aîné de l'empereur, s'est proposé de fonder au Kremlin de Moscou un musée de Sévastopol. Depuis, cette idée a pris du développement, et cette collection ne sera qu'une section d'un grand musée historique et archéologique qui sera placé sous le patronage de l'héritier du trône.

là, sous un globe, la casquette blanche de Nakhimof déchirée par la balle qui le tua.

Sur les tables sont étalés des plans, des cartes, des albums de vues. L'un de ces derniers, d'origine française, est intitulé *les Ruines de Sérastopol*, et porte à la première page, sans doute comme portrait d'auteur, celui de Napoléon III. Les murailles sont tapissées de gravures françaises, anglaises, russes, allemandes, représentant des scènes de la guerre d'Orient. On y trouve à la fois des caricatures occidentales contre l'armée russe et les gravures destinées à échauffer le patriotisme moscovite : voici, dans une *isba* de paysans, *la Bénédiction du conscrit par ses vieux parents*, le portrait du vétéran septuagénaire de 1812 qui, aux jeunes gens de 1855, donna l'exemple de s'enrôler dans les milices, etc.; puis des batailles, charges de cavalerie, assauts, enlèvements de redoutes. A voir tant de fusils braqués, tant de sabres levés, une telle animosité sur le visage des combattants, on est tout surpris de ne plus comprendre ces colères, et l'on sent combien ces temps sont loin de nous, com-

bien le monde a changé depuis 1854. Enfin une bibliothèque assez complète renferme les auteurs de toute nation qui ont écrit sur la guerre d'Orient, depuis Kinglake jusqu'au maréchal Niel, depuis les grandes études militaires de Totleben jusqu'aux souvenirs de tranchées et de bivouac dus à nos guerriers littérateurs d'Occident.

II.

SUR LA RADE. — LE CIMETIÈRE RUSSE.

Sévastopol et la Karabelnaïa sont séparées du Côté Nord, qui resta jusqu'à la fin au pouvoir des Russes, par toute la largeur de la rade. On s'embarque au port du Comte, embelli par Lazaref d'un magnifique perron et d'une colonnade à la grecque. Le prix du passage en barque est assez modique : l'administration a pris soin de le taxer. Le passage de la rade est en effet, comme le pain, une dépense de première nécessité : il faut songer qu'à Sévastopol il n'y a de pont ni sur la rade, ni

sur la baie du Sud, et que des centaines de bourgeois, d'ouvriers, de soldats, de paysans, ont quotidiennement à faire la traversée. Pour l'étranger, il n'y a rien à voir au Côté Nord que le cimetière russe, à moins qu'il ne s'intéresse aux fortifications, aux casernes ou aux *slobodes* qu'habitent les familles d'ouvriers et de marins.

Le cimetière se déploie en un polygone irrégulier sur le flanc d'un mamelon. On peut dire qu'il s'y étale, car on le voit de partout. La Russie a tenu à ne pas cacher son deuil, ni ses regrets. Les gens du peuple ne parlent de cette sépulture qu'avec une remarquable expression de sérieux. Ils l'appellent le « Cimetière des cent mille hommes ». A les entendre, les Russes auraient fait des pertes bien plus terribles encore. « Songez donc, me disait l'un d'eux, cent mille hommes rien que dans un cimetière! C'est par millions que les nôtres sont morts! »

L'arithmétique du peuple n'est point avare de zéros; cependant il est certain que bien d'autres sont morts de leurs blessures dans les

ambulances de Simphéropol, de Baktchi-Séraï, de Nikolaïef. Qui pourrait compter ceux qui périrent de froid et de faim dans les steppes de la Crimée septentrionale? On n'a enseveli au Côté Nord que ceux qui succombèrent dans Sévastopol. Chaque jour, on allait chercher leurs corps au Côté Sud. Là, près du fort Paul, on apportait les morts de la Karabelnaïa, du bastion Malakof, du Grand Redan; près du fort Nicolas, ceux de la ville proprement dite, ceux du bastion Central, du bastion du Mât, de la Quarantaine. Ces deux points du rivage méridional étaient comme un funèbre rendez-vous : des chariots ou des civières amenaient les cadavres, des barcasses venaient les y prendre. Arrivés au Côté Nord, ils étaient ensevelis dans de grandes fosses creusées çà et là. Après la paix, on procéda à l'exhumation de tous ces corps, et l'on concentra en un seul tous ces cimetières dispersés.

A l'entrée de ce champ du repos, de chaque côté de la grille en fer, des canons de fonte semblent monter la garde. Le cimetière est bien entretenu : sur toutes les tombes des

fleurs, des arbres partout, une variété infinie de monuments. Un vieux gardien vous fait les honneurs de ce musée de la mort. Voici d'abord le buste du général Khroulef, un des héros du bastion Malakof : des traits accentués, une expression énergique, celle qu'il devait avoir en ramenant au combat pour la dernière fois ses soldats ébranlés. Blessé sur la brèche, il ne devait mourir cependant qu'en 1860. Le gardien me montra encore le monument du général de cavalerie Read, tué à la bataille de Traktir, du général Timoféi, mort de ses blessures en juin 1855, du général Adlerberg, qui repose là avec son fils : l'épitaphe est en allemand, comme pour la plupart des officiers originaires des provinces baltiques.

De grandes tombes, dont quelques-unes, formées de blocs juxtaposés, semblent des constructions cyclopéennes, portent cette inscription : « tombes fraternelles ». Ce sont celles des simples soldats, peuple anonyme de héros trépassés, dont on a ici réuni, par soixante, par cent hommes, les ossements. Les fleurs sont entretenues avec le même soin sur

ces modestes sépultures que sur les plus illustres.

La plus remarquable est celle de l'ancien général en chef de l'armée russe, le prince Gortchakof, mort en 1861, cinq ans après la paix. Ce monument a la forme d'une petite chapelle ouverte, tournée vers Sévastopol et vers la mer; elle est ornée des images du Christ et de saint Michel, de style byzantin. « Le défunt, dit l'inscription russe, en exécution de ses dernières volontés, a été enseveli parmi les braves qui n'ont pas permis à l'ennemi de s'avancer sur le sol de la patrie plus loin que la place où sont leurs tombeaux. »

Enfin, tout en haut du cimetière, dont la pente est assez raide, s'élève l'église en pyramide. On l'aperçoit de plusieurs lieues aux environs. Sur chacune des quatre faces, il y a deux grandes plaques de marbre noir portant le chiffre des pertes que chaque régiment a éprouvées à telle ou telle période du siége. Ces huit plaques constituent le martyrologe de l'armée russe. Une image du Christ en mosaïque orne l'entrée; sur la face opposée, on

voit l'ange debout auprès du tombeau de Jésus, annonçant aux saintes femmes que « celui qu'elles cherchent n'est point ici ». A l'intérieur, les parois portent également des plaques de marbre sur lesquelles sont gravés ou des noms illustres ou des numéros de corps. A la gauche de l'autel sont les régiments de l'armée de terre, à sa droite les équipages de la flotte. L'une d'elles ne porte que ces trois noms, partout inséparables : Kornilof, Istomine, Nakhimof. L'église, qui n'a guère que cinq ans d'existence, est ornée de belles peintures modernes; toutes semblent parler le même langage que l'ange du sépulcre. C'est Ézéchiel debout au milieu du champ plein d'ossements : déjà « les os se rapprochent des os », et « le souffle entre en eux » ; c'est le Christ sortant glorieusement du tombeau, c'est le genre humain tout entier s'éveillant pour le jugement dernier. Dans ce temple dédié à la mémoire des morts, on a voulu que tout parlât de résurrection.

L'église est entourée d'une esplanade : il y a là sept gros canons de fonte enlevés, paraît-il, aux Anglais. On a tout badigeonné en gris,

la pièce et l'affût : le badigeon conserve-t-il les trophées? Il y a là aussi un petit canon français avec cette inscription : R. F. 1849. Je ne sais d'où il vient. De l'église et du cimetière, on a une vue splendide sur la ville, sur les forts, sur la rade. Les héros russes dorment en vue du champ de leurs exploits ; ils n'auraient qu'à se soulever un peu sur leur couche funèbre pour reconnaître l'un Malakof, l'autre le Redan ou les hauteurs d'Inkerman, contempler la place où ils tombèrent. Si le souffle d'Ézéchiel passait sur eux, si « l'armée innombrable se levait sur ses pieds », ils n'auraient qu'un pas à faire pour reprendre le poste de combat.

A quelque distance, j'aperçois un village avec une petite église. Le gardien me raconte qu'à l'époque du bombardement un grand nombre d'habitants se réfugièrent sur le Côté Nord. A l'abri des projectiles, ils se bâtirent des huttes et des baraques. Quand vint la paix, l'argent ou le courage leur manqua pour relever dans la ville les maisons incendiées. Ils se fixèrent donc aux lieux qui leur avaient

servi d'asile, et, comme c'est une terre de la couronne, personne ne les inquiéta. Depuis, leur installation s'est un peu améliorée, le campement est devenu un village, la *slobode* Barténief. Le toit de l'église, dédiée, si je ne me trompe, à saint Pierre et saint Paul, a été construit ou reconstruit du bois trouvé dans les baraquements français de Kamiesch. Qui sait si ce ne sont pas les planches de notre théâtre militaire qui sont venues là se sanctifier?

Si en descendant du cimetière on tourne sa barque vers le fond de la rade, au bout d'une heure à la rame ou d'un quart d'heure à la voile, on arrive à l'embouchure d'une petite rivière dont le nom a retenti deux fois dans nos bulletins des batailles. C'est la Tchernaïa, la *Noire*. Elle est à peine large comme un ruisseau, mais elle n'en a point la limpidité. A force de charrier de la vase et du sable, elle a formé à son embouchure un grand marécage inondé pendant les crues, desséché pendant les chaleurs, assez mal odorant et où des chasseurs bottés jusqu'aux hanches cherchent

a bécasse dans les roseaux. Il est probable
que dans l'antiquité la rade s'avançait au
moins à deux kilomètres plus loin, au pied des
rochers d'Inkerman, et que c'est le limon de
a *Noire* qui l'a refoulée. Cette petite rivière
occupe le fond d'une très-large vallée qui sé-
pare deux masses bien distinctes de montagnes :
l'un côté, le Sapoun-Gora, avec ses profondes
carrières, ses mamelons couverts de taillis ou
plutôt de broussailles de chêne ; sur son flanc
descend par une pente assez raide, malgré
plusieurs lacets, la route de poste, elle vient
traverser la Tchernaïa sur un petit pont de
bois, auprès duquel nous amarrons notre bar-
que. Sur l'autre rive, les hauteurs du côté
nord viennent se joindre aux hauteurs d'In-
kerman. Dans ces montagnes, on voit paraître
et disparaître, s'enfoncer dans des tunnels,
circuler parmi les rocs taillés à pic, la ligne
du *railway*. On voit d'ici un pont de fer, porté
à une hauteur prodigieuse sur deux tours de
fer qui s'élancent du fond d'un ravin. De loin,
il paraît si gracieux, si fragile ! Ce railway,
on ne voit que lui, on le retrouve partout !

III

INKERMAN.

La ligne passe justement au pied du monastère d'Inkerman; avec son remblai de calcaire, elle le souligne comme d'un trait de crayon blanc. Ce couvent est dans une situation fort originale : sur la coupole de sa petite église surplombe un immense rocher, et ce rocher est lui-même percé de haut en bas, sur une longueur d'un kilomètre environ, d'une multitude de cavernes capricieusement disposées. On dirait un nid de frelons avec ses alvéoles ouvertes. Ce sont précisément ces grottes qui ont donné à Inkerman son nom (*in*, grotte, *kermen*, forteresse en tatar).

Au sommet du rocher apparaissent les ruines d'une forteresse qui fut célèbre en son temps: tour à tour elle fut entre les mains des Tauro-Scythes, des Grecs, de Mithridate, des Ro-

mains, des Byzantins, des Génois, des Tatars et des Turcs. Tout le monde s'est disputé ces tours et ces murailles crénelées ; il n'est pas étonnant qu'elles soient si malades. Au siècle dernier, on distinguait encore sur le plateau une mosquée et quelques habitations. Il y avait donc là une haute citadelle, assise sur la ville troglodyte, qui, elle-même, de ses rocs menace d'écraser l'établissement chrétien. Trois étages de civilisation et d'histoire !

Je finis par découvrir un vieux moine qui se fait avec empressement mon cicérone. Le monastère et l'église qu'on voit de si loin n'ont rien de remarquable : ils ne datent que de 1867. Il n'y a d'ancien que le puits : comme certaines sources du pays, il est l'objet d'une vénération traditionnelle aussi bien pour les musulmans que pour les chrétiens. Les Tatars lui attribuent une vertu curative miraculeuse. La communauté est peu considérable ; elle ne se compose que de six personnes et n'a que des revenus médiocres : aussi l'higoumène est-il fort occupé de sa terre et de son bétail. Je lui ai entendu faire une belle

lement une église, plus ancienne même que la précédente. Après la seconde, une troisième où l'on avait dû célébrer le culte au Ier siècle de notre ère. On la dédia à saint Martin, autre pape romain, déporté en Crimée par l'empereur grec Constant. Ces trois cryptes ont jour sur la vallée par de petites fenêtres creusées dans le flanc à pic du rocher, et par une porte à laquelle on a adapté un balcon de bois suspendu sur l'abîme.

Pendant la bataille d'Inkerman, les alliés, ayant aperçu dans les ruines de la forteresse un détachement russe, dirigèrent sur lui un feu d'artillerie et de mousqueterie. Plus d'un projectile tomba dans ces églises. L'iconostase de saint Clément reçut quelques balles; un boulet s'enfonça dans la paroi intérieure; quant aux parois extérieures, elles sont toutes écaillées des coups de feu.

En sortant de l'église, nous prenons un chemin creusé dans le roc, et nous voilà circulant par les galeries, les escaliers, les cellules, les alvéoles de pierre qui constituent la *cité-caverne,* et qui, pour la plupart, sont d'un tra-

vail assez régulier. Le moine me signala sur le flanc des rochers l'emplacement d'autres églises : des espèces de niches qui conservent des traces de peinture en formèrent sans doute les absides; mais la partie antérieure a disparu dans le vide. On compte jusqu'à six églises de ce genre qui furent comme les paroisses aériennes de cette ville étrange. Du reste, les rochers forés et fouillés comme par une république de termites ne sont pas rares en Crimée. Au Tchatyr-Dagh, à Baktchi-Séraï, à Tchoufout-Kalé (1), en vingt endroits, on trouve de ces cavernes par centaines. Des populations entières ont dû travailler à creuser ces asiles. Les légendes grecques, scandinaves, germaniques, bretonnes, qui nous montrent les cyclopes habitant les antres de l'Etna, les nains forgeant dans les montagnes du Nord des armes enchantées, les korigans sortant le soir de dessous les dolmens pour s'ébattre sur la bruyère, trouvent leur

(1) Voir mon article de la *Revue politique* de 1875 : *Une Citadelle juive, Tchoufout-Kalé.*

réalisation en Tauride. La vie troglodyte a dû être, aux âges primitifs, l'état social de la presqu'île.

Même dans les temps historiques, tous les proscrits, tous les vaincus cherchèrent un abri dans ces forteresses naturelles. Les premiers chrétiens en firent leurs catacombes. Aujourd'hui encore les pèlerins qui accourent au monastère pour faire leurs dévotions à saint Clément, les ouvriers qui travaillent à la ligne du chemin de fer, s'installent volontiers en famille dans ces pénates des hommes préhistoriques.

De l'autre côté de la vallée, la base du Sapoun-Gora est également criblée de grottes. Le soir de la bataille d'Inkerman, elles regorgèrent de morts et de blessés. Il y a là un cimetière russe, et tout auprès une antique *église-caverne* que l'on voudrait restaurer, ne fût-ce que pour honorer la mémoire de ceux qui moururent ce jour-là pour l'orthodoxie. Malheureusement l'existence même de ce sanctuaire est menacée par le pic des carriers. Déjà la meilleure partie des cavernes d'In-

kerman a péri; la ville troglodyte, on l'enlève par tranches.

De tout temps, cette belle pierre blanche, qui se coupe et se scie comme celle de Paris, et qui durcit à l'air, a séduit les constructeurs. Les Grecs ont avec elle bâti Cherson, les Russes Sévastopol. Mon guide me montrait une carrière qui daterait, suivant lui, de l'empereur Trajan, et d'où serait peut-être sorti plus d'un monument de la période antonine. Quand on quitte le monastère et qu'on traverse la vallée pour monter au Sapoun-Gora, on se trouve sur le chemin que suivirent les colonnes du général Pavlof quand elles escaladèrent ces pentes broussailleuses pour surprendre les Anglais. Sur les hauteurs sont encore visibles les tranchées, les batteries qui foudroyèrent les assaillants.

Si l'on arrive enfin sur le plateau, à l'endroit où se donna le premier choc, on peut lire sur le « monument d'Inkerman », en anglais et en russe, cette noble inscription, qui semble réconcilier tous les combattants dans une gloire commune : « A la mémoire des Anglais,

des Français et des Russes qui succombèrent dans la bataille d'Inkerman, le 5 novembre 1854. »

IV

MALAKOF ET LE BASTION DU MAT.

Pour visiter les autres environs de Sévastopol, ce qu'il y a encore de plus simple, c'est de prendre un *isvochtchik*, c'est-à-dire un cocher de *drojki*.

Ce véhicule, dans la Russie méridionale, est traîné par deux chevaux, dont l'un est attelé en *limonier*, et l'autre, attaché simplement à côté du premier, peut bondir, caracoler et galoper à sa fantaisie. Cette liberté d'allure est nécessaire ici. Comme la route est souvent étroite et inégale, il faut que le cheval *de côté* puisse sauter sur les talus, descendre sur les revers et se frayer son chemin comme il l'entend.

La première visite est naturellement pour le bastion Malakof. On le distingue de loin à

une maisonnette blanche qui est celle du gardien. Quand on arrive à Sévastopol, on s'attend ordinairement à voir de vrais bastions, des remparts de maçonnerie, des embrasures, des meurtrières, que sais-je? des créneaux, peut-être; mais, si vous demandez Malakof ou le Grand Redan, on vous montre des espèces de collines allongées, qui se distinguent à peine des hauteurs environnantes. Comme il n'y a plus ni parapets, ni gabionnades, vous pourriez chercher longtemps les fortifications de Sévastopol. Heureusement mon *isvochtchik* avait vu et se souvenait. Il avait été marin à l'époque du siége, et on voyait qu'il avait l'habitude de faire le cicérone. Il ne se considérait pas comme un cocher ordinaire. « Tel autre, disait-il parfois, vous conduirait bien là-bas pour 4 ou 5 roubles; mais il ne saurait rien vous dire, ou, s'il vous dit quelque chose, comptez que ce sont des sottises. Faudrait voir s'ils ont servi ! »

Nous contournons la baie du Sud, nous arrivons à l'extrémité de la Karabelnaïa, derrière les docks, et nous voilà au pied de

Malakof. Des maisons qui étaient sous sa *protection* immédiate, il n'est pas resté pierre sur pierre. Là il faut monter à pied un sentier assez âpre que les réserves russes ont escaladé bien des fois, au pas accéléré, sous une grêle de projectiles. On arrive sur un plateau où il n'y a pas grand comme la main de surface intacte. Tout est fouillé, bouleversé, retourné; trous de bombes, abris de tirailleurs, débris de traverses, — un vrai chaos!

Un petit sentier circule dans ce labyrinthe. Un enfant sort de la maison du garde pour m'offrir des balles coniques et un assortiment de biscaïens. Je rencontre un couple russe qui revenait de la Tour; nous échangeons quelques mots, et ils ajoutent courtoisement qu'ils ont éprouvé un vif chagrin à voir ce champ de bataille où leurs soldats et les nôtres se sont entre-tués. Je trouve enfin le gardien, un débris de la grande lutte. Il me fait entrer dans la Tour qui, en 1854, a été rasée par les Russes eux-mêmes au niveau des parapets du bastion. Ce qui en reste est une espèce de rez-de-chaussée qui a peu souffert; c'est là qu'a-

près l'enlèvement de la position par la division Mac-Mahon, une soixantaine de Russes, tirant par les meurtrières, obligèrent les Français à faire un nouveau siége contre eux. Au-dessous, une cave voûtée, un magasin à poudre qui, ce jour-là, renfermait de quoi envoyer les vainqueurs dans les airs, si un hasard providentiel n'avait fait découvrir les fils électriques qui communiquaient avec la ville.

Derrière nous, un fossé encore assez profond: c'est la fameuse gorge de Malakof; l'escarpement étant précisément du côté de la Tour, elle nous servit de défense contre le retour offensif des Russes et empêcha la reprise du bastion. En face de nous, une série de levées de terre parallèles ou en zigzags, fort visibles encore, mais dont le temps a singulièrement altéré le relief. Ce sont les tranchées françaises.

On est surpris de voir combien courte était la distance entre les attaques et la défense : assiégés et assiégeants pouvaient presque converser ensemble. Sur certains points, il y a tout au plus 25 mètres à parcourir. Une mi-

nute suffit à nos soldats pour bondir hors de leurs tranchées et se trouver dans les fossés de la place, d'où ils sautèrent sur les parapets. C'est ici que s'engagea la lutte corps à corps, à coups de crosse, d'écouvillon, à coups de pierres. Le *kourgane* domine la ville de si haut que l'on comprend assez comment la prise de Malakof a été la chute de Sévastopol, et comment ce long drame de batailles et d'assauts eut ici son dénouement. Ce sol a été littéralement trempé du sang des braves. Les fastes militaires de toutes les nations ne pourraient pas nous signaler un lieu plus auguste, un coin de terre plus héroïque que ce petit mamelon.

On fait bien de ne pas y élever de monument : Malakof se suffit à lui-même. Ce serait le profaner que d'y gâcher le mortier et d'y effacer en quelque sorte la trace des héros.

Du côté de la campagne, de quelque côté que l'on porte la vue, on ne voit que terres remuées, tranchées, batteries françaises et anglaises. Celle qui se montre encore là-bas sur la hauteur, c'est la batterie Victoria, qui

faisait brèche à 1,800 mètres. Le gardien parle encore avec un mélange d'admiration et d'effroi des formidables effets de cette artillerie perfectionnée. A notre droite, le Grand Redan; c'était à lui que nos alliés avaient affaire; non loin de là, un monument britannique parle des morts anglais qui jonchèrent ses glacis. A notre gauche, le ravin de Kilen-Balka, qui aboutit à la baie du même nom et qu'enfilèrent plus d'une fois les boulets des vaisseaux russes pour se mêler à la mitraille des bastions. Ces trois tertres couverts d'une herbe jaunie sont les fameuses redoutes de Kamtchatka, de Volhynie, de Selinghinsk. Rendons-leur leurs dénominations françaises, et les noms de Mamelon-Vert et d'Ouvrages-Blancs évoqueront en notre mémoire quelques-uns des épisodes les plus sanglants du siége.

Après Malakof, le bastion n° 4, que nous appelions le bastion du Mât et qui est de l'autre côté du Redan, mérite une visite. Il fut l'objet d'un siége spécial et qui a son originalité. C'est contre lui surtout que l'on fit la guerre de mines : elle fut conduite avec ha-

bileté et énergie par le commandant Tholer, qui en a écrit la relation à la fin de l'ouvrage du maréchal Niel. On aura peine à se figurer cette lutte ténébreuse, qui se poursuivit à dix pieds, à vingt pieds sous terre, si on ne consulte les planches de l'atlas qui accompagne cet ouvrage. Pendant qu'en haut on échangeait les coups de fusil, les boulets, les paquets de mitraille, en bas, comme deux armées de taupes, le mineur français et le mineur russe poussaient leurs galeries, multipliaient les rameaux, creusaient des puits et des escaliers. Il y avait deux étages de galeries. Toujours plus loin, toujours plus bas, telle était la devise du génie. On respirait à l'aide de ventilateurs. Nous avons eu sous le quatrième bastion 1,251 mètres de cheminement; les Russes atteignirent au chiffre énorme de 5,360 mètres. Tout cela était soutenu par des madriers et souvent revêtu de lambris de chêne.

Tel est le champ de bataille de cette terrible guerre souterraine qui, à coups de mines et de pétards, se poursuivait dans les entrailles du sol. De temps à autre, une trombe de feu,

de rocs et d'argile jaillissait du sol et laissait après elle un trou béant. C'est ce qu'on appelait « creuser un entonnoir ». On se disputait ensuite ces entonnoirs, et, quand les Français avaient le dessus, ils s'en servaient pour augmenter le développement de leurs tranchées. C'est ainsi que furent créées les troisième et quatrième parallèles, et qu'on parvint à 50 mètres du bastion.

Aujourd'hui, si l'on vient de la ville, on chemine longtemps à travers le terrain chaotique du bastion. Arrivé à l'angle saillant, on trouve un sentier fort abrupt, par lequel on descend dans le fossé ; en s'aidant des pieds et des mains, on peut remonter sur le bord opposé. Ce fossé est encore profond malgré la chute des remblais et des gabionnades; 3 ou 4 mètres au moins de profondeur sur 15 de largeur, dans un sol rocailleux qui a dû exercer la patience du travailleur russe. Sur le revers du fossé, en face de l'angle du bastion, on voit comme cinq ou six cavernes qui ont la hauteur d'un homme. Bien que l'entrée en soit comblée, la direction est assez bien indi-

quée. Elles doivent être l'entrée des galeries russes.

En suivant le sentier qui nous mène sur le glacis, on chemine sur un sol retourné comme par une série d'éruptions volcaniques. Partout de larges trous en entonnoir, des espèces de petits cratères, sur le bord desquels branlent d'énormes blocs de granit. C'est l'effet de nos explosions : à plusieurs reprises, il fallut briser par la poudre de grands bancs de roche qui se trouvaient sur la tête de nos mineurs. Voilà donc les entonnoirs que se disputaient les francs-tireurs russes et français, et d'où devaient s'élancer au dernier moment les colonnes d'assaut.

Il n'y a pas bien longtemps, le relief de ce sol était plus accusé ; les entrées de mines étaient encore visibles ; les gens du peuple y pénétraient pour en arracher les planches et les madriers. Depuis lors, tout s'est tassé, affaissé, comblé sous l'action du temps et de la pluie. En creusant bien, on retrouverait quelque section de galeries où se rouille la pelle oubliée de quelque mineur. Encore main-

tenant on peut étudier sur le terrain, comme sur un plan, tout le système des attaques françaises.

Non loin du quatrième bastion, sur le Champ-des-Bécasses (*Koulikovo pole*), un camp russe est installé. Quatre régiments d'infanterie, une brigade d'artillerie et je ne sais combien d'escadrons. Les tentes blanches sont dressées sur le sol blanchâtre, qui rappelle celui de notre camp de Châlons. Là sont les abris pour tenir au frais les tonneaux d'eau; ici les parasols fixes où, sous peine d'insolation, s'abritent les sentinelles. Plus loin de coquettes baraques, clubs ou maisons pour les officiers. Le fantassin russe semble fort à l'aise dans son costume d'été, képi de coutil, tunique et pantalon de coutil, sans parler des inévitables bottes; il n'étouffe pas comme le nôtre sous une tunique rembourrée. Il y avait revue ce jour-là; les batteries de tambour et sonneries de trompette, les hourrahs prolongés, éveillaient des échos oubliés dans les ouvrages déserts.

V

LES CIMETIÈRES FRANÇAIS ET ANGLAIS.

La visite aux cimetières français et anglais me fait faire plus ample connaissance avec la nature taurique. On dit qu'elle est verdoyante au printemps; mais rien ne peut donner une idée de son aridité quand l'été a passé sur elle. Depuis qu'il n'y a plus à Sévastopol la société d'autrefois, on ne trouve plus de villas dans ses environs, et le désert commence à la sortie de la ville. Un nuage de poussière enveloppe la voiture et se répand sur une végétation sauvage : des bruyères, des chardons, des absinthes, des armoises, partout des herbes piquantes et ligneuses; pas d'arbre, pas d'autre ombre que celle des poteaux télégraphiques qui suivent la route de poste. Les chemins sont violemment accidentés; je plains les blessés de 1854 qui durent reposer leurs membres endoloris sur les charrettes non suspendues. Pour lointain, ces montagnes

de Crimée, d'une blancheur crayeuse, avec un peu de verdure sombre, dessinées à l'encre de Chine, ravinées, déchirées en tous sens par les eaux de pluie. Si l'on voit une plaque verdoyante dans la campagne, c'est un carré de vigne, débris de l'ancienne prospérité. De loin en loin une *khoutore*, c'est-à-dire une ferme isolée, dont une partie tombe presque toujours en ruine; des chiens aux jambes longues et nerveuses, au museau allongé, comme des loups s'en élancent pour harceler les chevaux, car ils ne sont pas habitués à voir beaucoup de monde sur la route.

Ce qu'on rencontre par ces chemins, c'est un officier en casquette blanche, aux favoris blancs de poussière, que la *télègue* de poste cahote jusqu'à Simphéropol, ou bien encore une charrette tatare attelée de bœufs aux longues cornes. Elle crie à faire pitié, cette charrette, sur ses roues de bois grossièrement travaillées, assemblages de pièces mal jointes qui forment un polygone plutôt qu'un cercle, — plainte aigre et monotone; on croirait entendre un cortége de pleureuses. Les conduc-

[illegible] SEVASTOPOL

[illegible] ets le peau de [illegible] leur ceinture orien[illegible] [illegible] n. semblent gens asse[illegible] [illegible]. Les femmes, s'il y en a sur la v[illegible] [illegible] jours s[illegible]meusement voilées.

[illegible] metière français se remarque de [illegible] [illegible] de verdure.

[illegible] ns : partout des allées [illegible] [illegible] fleurs, des arbres, des acac[illegible] [illegible] grosses grappes. [illegible] [illegible] un jardin, presq[illegible] [illegible] le ne m'étonne plus [illegible] [illegible] en aient fai[illegible] [illegible] un dimanche [illegible] [illegible] elle [illegible] [illegible] sur [illegible] [illegible] [illegible]

ordre, même régularité, on peut dire
discipline dans la mort. Sur les parois,
s des officiers; leurs ossements reposent,
on, en des niches pratiquées dans la mu-
Sous nos pieds, le caveau où sont ceux
dats. Le principal défaut serait un peu
e régularité. Le cimetière russe, par la
é de ses monuments, est un Père-La-
militaire; celui-ci fait songer à un état
uation bien aligné par colonnes et par
raphes, et dont le sergent-major dit avec
il à la salle des rapports : « C'est réglé
e papier de musique. » Mais la beauté
tte sépulture, la fraîcheur des arbres,
leurs toujours renouvelées, disent élo-
ment que la France n'oublie pas ses en-
s. En lisant ces noms héroïques, ces nu-
s de régiments fameux, on revoit ces
ts alertes, « agiles comme des panthères »
jour d'assaut; on les revoit avec leur teint
uzé, leur figure noire et maigre, leurs
ts énergiques, fortement accentués, qui
ient contraster avec les larges et pleines
res des fantassins moscovites. Leurs com-

pagnons d'armes, revenus parmi nous après avoir bravé tant de périls, ont subi la loi de la nature, ils ont vieilli ; mais ceux-ci, par un privilége glorieux, on se les représente toujours jeunes, ardents, tels qu'ils furent il y a vingt ans sur le bastion Malakof ou sur les hauteurs d'Inkerman.

Mon *isvochtchik* ne parlait de ce cimetière qu'avec enthousiasme. « Ce n'est pas comme ceux des Anglais ! » ajoutait-il. Mais où sont les cimetières anglais? Pour mieux dire, où ne sont-ils pas? On n'en compte pas moins de 126 dans la petite presqu'île de Chersonèse. Il y en a de grands, il y en a quantité de petits et de moyens.

A quelques pas du cimetière français, je trouve sous un arbre, près d'une métairie, la tombe du major-général Bucknall-Bucknall Estcourt. J'y relève une inscription en russe qui rappelle les touchantes supplications qu'on lit parfois sur les stèles antiques : « La veuve du général défunt fait prière instante de respecter les restes périssables de son époux. » Cette prière jusqu'ici a été exaucée.

Un cimetière anglais est ordinairement entouré d'un enclos, et ce luxe de pierres m'explique pourquoi l'on ne trouve presque plus trace de l'ancien mur que les Grecs avaient élevé de la baie du Sud à Balaklava pour protéger la Chersonèse contre les Barbares. Dans ces enclos, on ne trouve que les rudes herbes, pleines de petits coquillages desséchés, qui couvrent la plaine environnante. Souvent il y a une brèche, et on voit que des moutons sont venus tondre l'aride gazon. Mon Russe parle avec indignation de ces violations de clôture, que naturellement il attribue aux Tatars. Peut-être ont-ils cru pouvoir, sans sacrilége, reconquérir pour le libre pâturage le terrain séquestré par la piété anglaise. Quelques stèles sont renversées ; sur d'autres, par l'action du temps sur cette pierre trop tendre, les inscriptions ne sont plus lisibles.

Cet état de choses a dû affliger bien des cœurs au delà du détroit. Il y a quelques années, un officier anglais vint inspecter ces sépultures, et l'on parla d'imiter les Français et les Russes, de réunir en un seul cimetière

les restes dispersés suivant les hasards de la guerre ou du campement. On n'a pas donné suite à ces projets.

Pour moi, je trouve aux sépultures anglaises de Crimée une certaine poésie. On les rencontre partout, à chaque détour du chemin, dans chaque repli de terrain ; elles encombrent littéralement le sol de la Tauride. Sur la tombe des braves, ni fleurs, ni ornements; l'herbe sauvage croît sur eux. Est-ce un motif pour troubler leur sommeil et remuer leurs cendres, pour exproprier des sujets britanniques de leur dernière demeure? L'immense étendue du terrain qu'ils couvrent, l'ubiquité de ces cimetières, donnent une idée immense, exagérée, des pertes de l'Angleterre. Un seul Anglais tient maintenant autant de place sur la terre de Crimée que tout un régiment français. Les soldats de la reine ont gardé tout le pays qu'ils ont un moment occupé. Ils le garderont, ils y tiendront jusqu'à la fin des temps une funèbre garnison. Comme des conquérants, enveloppés dans leur habit rouge ou leur plaid écossais, ils dorment sous la glèbe de leurs

champs de bataille. Cette sépulture négligée va bien à cette terre sauvage qui les a dévorés. Il y a des stèles renversées, des inscriptions effacées : vaut-il mieux pour le défunt être confondu dans une des tombes fraternelles du cimetière russe ou dans un des caveaux du cimetière français? Les dégâts depuis vingt ans sont en somme peu considérables. Ce sol, qui est à tout le monde et à personne comme aux premiers jours de l'humanité, conserve longtemps les tombeaux : témoin les *kourganes* de la Crimée orientale, qui tiennent bien autrement de place que les cimetières anglais. Pourquoi donc les morts ici seraient-ils à l'étroit? L'indigène, quoique barbare, a un respect instinctif pour une tombe, — surtout quand il n'y soupçonne pas de trésors. La superstition respectable des Turcs a longtemps préservé les tumulus de la Troade contre les recherches de nos archéologues. Celle des Tatars montera la garde autour des enclos britanniques. Ils sauront vaguement que là sont les cendres d'anciens braves. Dans cent ans, comme après ces vingt ans écoulés, je doute

que le nombre des cimetières anglais ait beaucoup diminué, — à moins que la civilisation ne vienne bouleverser le pays. Dans cent ans, la pluie et le soleil auront effacé quelques inscriptions; mais à ce moment est-ce la pierre seule qui aura oublié ces noms? Les monuments dureront bien autant que la mémoire des hommes.

VI

LE MONASTÈRE DE SAINT-GEORGE ET BALAKLAVA.

Le monastère de Saint-George a eu pendant la guerre d'Orient une certaine célébrité : c'est là que fut longtemps notre quartier général. Il est renommé dans toute la Russie par son antiquité et sa situation pittoresque sur la mer Noire; mais lorsque, par une brûlante journée de septembre, après avoir parcouru les landes arides et poudreuses, on arrive enfin au couvent, on éprouve d'abord une désillusion. Chose singulière, on est à deux pas de la mer et on ne la devine pas. Tout ce qu'on

voit, c'est une église, une grande maison en pierre de tuf, qui ressemble à n'importe quoi.

J'entre dans le couvent, je prends un petit corridor : arrivé à l'extrémité, je suis ébloui du spectacle que j'ai sous les yeux. A 300 mètres plus bas, presque à pic, brusquement se découvre la mer étincelante ; on s'étonne que son murmure puisse monter jusqu'ici, tant est haut le rivage qui la domine. A droite s'élance de la mer, mais d'un seul jet, une roche énorme, noire silhouette au tragique contour. A moitié isolée, arrachée de la falaise, elle semble braver et menacer. Cet écueil de basalte est entouré d'autres écueils presque à fleur d'eau, qui auraient bien des drames à raconter. Sur notre gauche, mais à 8 ou 10 kilomètres, une masse imposante de blocs rougeâtres, d'un chaud coloris, comme les rochers de nos grandes Vosges : c'est la Sainte-Montagne. Nous la retrouverons à Balaklava. Pour descendre d'ici à la plage, un petit sentier en casse-cou, à chaque détour duquel on croit trouver le précipice. Le couvent est maintenant sur notre tête ; avec son architec-

ture de corps de garde, il a pourtant bon air, tant il est fièrement campé sur l'abîme, accroché au flanc des roches. Ce nid d'aigle contraste avec sa pieuse destination.

Sur cette pente si rapide, mais que des travaux intelligents ont disposée en terrasses successives, est le jardin des moines. On croirait être passé dans un autre monde, sous un autre ciel. Là-haut l'aridité de la steppe; ici le splendide végétation des rivages du Midi, le citronnier, la vigne, l'amandier. L'esprit est tout récréé de cette verdure et de cette mer. Là-haut, on ne peut s'empêcher de penser à l'Arabie, à la Syrie; ici tout rappelle la Grèce. Voilà bien cette grande mer, vraiment hellénique, qui a mérité tour à tour les épithètes d'*Axénos* et d'*Euxénos*. Aujourd'hui, ses flots, mollement poussés, ne font que caresser les écueils. Elle se ride d'une façon si engageante! elle a bien ce « sourire infini de la mer » dont parle Eschyle. Un trois-mâts, toutes ses voiles gonflées, se balance paresseusement et ne semble point pressé d'avancer; à l'horizon, un trait de fumée blanchâtre dénonce la fuite

d'un bateau à vapeur. Si nous n'étions pas si haut, on pourrait voir les dauphins, les « porcs de mer », comme on les appelle ici, bondir à la surface des eaux comme de grosses bouées que les flots couvrent et découvrent tour à tour.

Bleue est la mer, bleu est le ciel, et à l'horizon ils semblent se confondre dans un azur plus pâle; mais que demain le vent du sud bouleverse l'Euxin, que les grands bancs de brume s'étendent sur les ondes révoltées, nul océan n'est plus terrible. Les marines anglaise et française se souviendront longtemps de la tempête du 14 novembre 1854. On vit alors les vagues s'élever aussi haut que les rochers de Balaklava; rien ne put tenir contre cette furie; le *Henri IV* eut ses trois ancres successivement arrachées et fut jeté à la côte d'Eupatoria; le *Pluton* fut enlevé à pic par une montagne d'eau et retomba assommé sur un trois-mâts. Alors c'est la mer *noire* des navigateurs génois, la mer *inhospitalière* des Grecs, l'Océan « aux profonds abîmes » d'Homère.

Comment ne pas répéter souvent le nom des Hellènes auprès de ce Pont-Euxin qui fut leur, qu'ils cernèrent de leurs florissantes colonies, qu'ils poétisèrent de leurs légendes? N'est-ce pas ici que passa le vaisseau Argo avec son équipage de demi-dieux? N'est-ce pas ici, dans le Nord brumeux, dans les mornes prairies des Cimmériens, qu'Ulysse s'entretint avec les ombres errantes des morts?

Les sombres rochers de basalte qui sont à notre droite, ce sont ceux qui portèrent le temple de Diane taurique, et qui virent les embrassements d'Oreste et d'Iphigénie. Le professeur Brunn, d'Odessa, a établi d'une façon positive l'identité du cap Fiolent et du Parthénium. On voyait encore sur la plage, il y a quelque vingt ans, des débris de colonnes grecques. Comment ne pas reconnaître cette « hauteur à pic » dont nous parle Hérodote, et du haut de laquelle on précipitait les victimes après les avoir tuées à coups de casse-tête? Cette roche aventureuse, du haut de laquelle les Scythes pouvaient épier au loin sur la mer, convenait merveilleusement au

bris des vaisseaux, surtout si le navigateur se laissait tromper par les feux qu'y allumaient sans doute les Barbares, comme autrefois nos *naufrageurs* bas-bretons. La plage étroite forme au pied des falaises comme un petit port qui, même par le beau temps, pouvait tenter les marins grecs : ils pouvaient aisément y tirer leurs barques pour les mettre au sec. Faudrait-il aller bien loin pour trouver les anfractuosités dont Pylade parle à Oreste dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide? « Quittons notre vaisseau, cachons-nous dans un de ces antres que la noire mer lave de son écume, loin du vaisseau, de peur qu'on ne l'aperçoive, que nous ne soyons dénoncés aux princes et que nous ne perdions la vie. »

Pendant que je regardais la mer et les rochers, un vieillard, qui arrivait d'en bas et qui escaladait lestement le sentier raboteux, m'aborda. Je ne savais trop d'abord qui il était. Rien dans son costume, sa grande houppelande de laine, son chapeau de feutre et ses bottes, ne dénotait un moine. Il s'excusa de son négligé, il venait de prendre son bain de

mer quotidien. Il se mit à me promener partout, de point de vue en point de vue. C'était un de ces religieux de Saint-George qui ont pris la place des farouches sacrificateurs de la *vierge* scythique ; il me montra où était la grotte qui fut la première église du pays, une église que sa situation rendait inaccessible comme un château féodal et qui a survécu à toutes les révolutions de l'Orient. Il me parla de la mer Noire et de ses colères ; mais, « quand on a la foi en saint George, ajouta-t-il, on ne court aucun péril ; si on n'a pas la foi, rien à faire, on est perdu. »

Et à quelque distance de la plage il me montra une grande pierre isolée : c'est le rocher de l'apparition. Un jour, un navire grec fut assailli par la tempête ; une force inéluctable le chassait vers cet écueil, qui a dû éventrer plus d'une carène. Les passagers appelèrent à grands cris saint George, le grand martyr et le porte-victoire. Soudain une figure bien connue resplendit sur cette roche dans son armure divine, et miraculeusement la tempête s'apaisa. On trouva sur la pierre une

icône: le saint avait laissé son portrait. Les Grecs la prirent, montèrent à l'église remercier leur libérateur, et en mémoire de lui fondèrent ce monastère. L'image n'est plus ici; après bien des vicissitudes, il paraît qu'elle est passée chez les Grecs de Marioupol. Cependant le monastère existe toujours; il est entretenu par la couronne, est pensionnaire de l'État, avec 3,000 roubles de revenus et un millier d'hectares à prendre sur le désert. Tout compris, il n'a guère qu'une douzaine d'habitants. Une eau limpide sort du rocher au-dessous du couvent et contribue sans doute à entretenir la verdure de ces jardins suspendus. Sa fraîcheur me tentait. « Buvez, me dit mon guide, jamais elle ne fait de mal, elle est miraculeuse ! »

Sur le couvercle d'un puits, je vis des boulets et des biscaïens : ils nous ramenèrent à la guerre d'Orient. Le brave moine, encore plein des souvenirs d'alors, ne parlait qu'avec colère des Turcs. Ils avaient tiré sur le monastère et commis toute sorte d'excès; au contraire les Français les avaient chassés, avaient

protégé les moines. L'état-major était installé au couvent, mais laissait aux religieux et aux familles réfugiées leurs cellules. On avait pu continuer le service divin : c'étaient les Français eux-mêmes qui procuraient l'encens, le vin et la fleur de froment. Si les chefs entraient dans l'église, ils se tenaient debout, comme les orthodoxes, dans une attitude respectueuse. Un jour, Omer-Pacha voulut y entrer aussi : les Français ne le laissèrent passer, à ce qu'on raconte, que s'il consentait à retirer son fez. Le vieux moine se souvenait de Pélissier : « un peu vif, disait-il, mais point méchant ».

J'étais au mieux avec mon nouvel ami; il me fut impossible de quitter le couvent sans avoir visité sa cellule, — bien simple et bien modeste, mais quelle admirable vue de la petite fenêtre ! Sur la mer qui se gonflait à l'horizon comme un grand bouclier d'or bruni, se brisaient, en reflets éblouissants, les rayons du soleil couchant.

De Saint-George à Balaklava, il y a 7 ou 8 kilomètres à faire, mais toujours en descendant. Comme accidents de terrain, des cime-

tières anglais, des tranchées, des batteries : la terre de Crimée semble ne pas produire autre chose. Nous traversons la ligne de l'ancien chemin de fer anglais. Bientôt nous avons à notre droite la plaine qui fut le champ de bataille de Balaklava et où manœuvre aujourd'hui un escadron de cosaques; elle fut le tombeau de cette superbe cavalerie anglaise qu'un malentendu précipita sur les batteries russes chargées à mitraille. Le sol trembla ce jour-là sous le galop éperdu des dragons, des hussards, des lanciers britanniques; bien peu en revinrent. Un monument, avec une inscription anglaise et russe, consacre la place où les autres tombèrent. Nous traversons le village de Kadykoï : à partir d'ici, le sol est jonché de débris de bouteilles et de cruchons à bière. C'est tout ce qui reste de la cité de bois qu'installèrent ici les Anglais.

La petite ville de Balaklava est disposée de telle façon sur sa baie qu'on l'aperçoit seulement quand on y arrive. Ce qu'on voit d'abord, ce sont les tours en ruines qui couronnent la hauteur, et qui, étagées sur ses flancs,

semblent descendre processionnellement au vallon; puis une sorte d'étang, une flaque d'eau au fond d'un ravin, sans communication apparente avec la mer: c'est le port de Balaklava. La route tourne assez court, et brusquement nous voilà en ville. En face, un groupe de masures à demi détruites; en haut, dans les rochers, une grande maison qui par-dessus la ceinture de rochers contemple la pleine mer. C'est celle du capitaine Manto, dont ce lieu rappelle les exploits.

Nous sommes ici sur le théâtre même du combat livré par les Grecs de Balaklava à l'armée anglaise le 25 septembre 1854. Les Anglais arrivaient par cette route, les Grecs étaient embusqués dans ces maisons et dans ces ruines. Ceux-ci avaient d'abord l'avantage de la position, mais ils étaient une centaine d'hommes contre plusieurs milliers; de plus, ils se trouvèrent pris à revers par les navires anglais qui pénétraient dans le port et leur envoyaient des bordées. Le *bataillon grec* fut bientôt forcé partout. Quand on demanda au capitaine Manto, blessé et fait prisonnier,

s'il s'était imaginé pouvoir avec une poignée d'hommes arrêter une armée, il répondit simplement : « Si j'avais livré la ville sans combat, j'aurais mérité les reproches de mes supérieurs et même votre mépris; maintenant ma conscience est tranquille. J'ai fait mon devoir. »

La « ville » de Balaklava n'a guère que quatre-vingt-quinze maisons et environ 400 habitants; elle n'a qu'une rue et deux églises, l'une, avec coupole, dédiée à saint Nicolas, l'autre, qui n'est qu'une chapelle, aux douze Apôtres. Les habitants descendent des réfugiés de l'Archipel que la flotte de Catherine amena en Crimée. On se sent ici à mille lieues de la Russie à voir ces yeux noirs, tous ces profils aquilins. Trois villages des environs, Kadykoï, Kamara et Karani, complètent la colonie: cela fait un millier d'âmes en tout, parmi lesquelles se recrutait le bataillon grec licencié en 1859. Cette poignée d'Ioniens a suffi cependant à tenir en respect depuis un siècle la population indigène.

Le port de Balaklava est petit : 700 toises

de long sur 100 à 120 de large ; mais les parois de rocher tombent perpendiculairement dans la baie et lui donnent partout une telle profondeur que toute la flotte anglaise a pu s'y abriter. Les deux rochers qui forment les *portes de Balaklava* isolent si bien ce hâvre que les eaux y sont tranquilles même quand la tempête sévit au dehors; pourtant celle du 14 novembre fut tellement effrayante, les vagues de la mer Noire formèrent de telles montagnes d'eau, que les navires s'entre-choquèrent violemment dans la rade et s'infligèrent mutuellement des avaries. Un batelier grec s'offre à me conduire à ces *portes*, dont les massifs piliers sont à peine distants de 60 toises. Sur celui de l'est, on a écrit en grosse lettres, afin que personne n'en ignore : « Cap Balaklava ».

Une fois les *portes* franchies, la ville disparaît. De la pleine mer, sans la maison du capitaine Manto, qui est si haut perchée, on ne soupçonnerait même pas Balaklava derrière ses rochers. La découverte de ce port par les premiers navigateurs ne dut pas se faire du

premier coup. Pourtant Homère semble en parler déjà ; c'est ici qu'il placerait les géants lestrygons qui mirent à la broche les compagnons d'Ulysse. Comment ne pas reconnaître ici les lieux décrits par l'*Odyssée?* N'est-ce point là ce « port superbe autour duquel règne de toutes parts une roche à pic et dont l'entrée est resserrée par deux promontoires? » N'est-ce pas ce « port à l'entrée étroite », λιμὴν στενόστομος, dont nous parle Strabon, et dont il fait le quartier général de la piraterie tauro-scythe? Les traditions lestrygones, comme on le voit, ne s'étaient point perdues.

La forteresse génoise, dont les ruines dominent la ville, doit être cet oppidum de Palakion (Balaklava) où le chef indigène Scilure et ses fils résistèrent aux troupes du grand Mithridate. Mon batelier grec me fit remarquer une grande caverne marine, qui peut bien avoir 15 toises de profondeur. C'est près de là que se brisèrent huit navires anglais qui, le 14 novembre, n'avaient pu trouver à temps l'entrée du port. Pendant longtemps, me dit-il, les gens du pays repêchèrent au pied du

rocher des balles de plomb, des armes, de la quincaillerie, jusqu'à des montres.

Plus loin est la Sainte-Montagne : dans une de ses grottes, au dire de mon Grec, vivait, il y a bien longtemps, un saint ermite. Chaque soir, il allumait une lampe pour guider les navires. Un jour, il s'en est allé, on ne sait où. Maintenant il n'y a plus d'ermite, plus de phare. « Et à quoi bon ? ajouta-t-il avec un air de tristesse. Qui est-ce qui a jamais besoin de venir à Balaklava ? » Je vis que l'occupation anglaise lui avait laissé un profond souvenir. Il avait peut-être combattu avec le capitaine Manto ; mais il ne tarissait pas en détails sur ce Balaklava de bois improvisé par les Anglais, sur cette masse de navires qui encombraient le port aujourd'hui désert, sur ce chemin de fer qui allait de la baie aux approches du Grand Redan, sur ces fabriques installées par nos alliés, sur cette vie et ce bruit qui emplissaient alors la silencieuse bourgade. « Ah ! si Balaklava était en France ou en Angleterre aussi bien qu'il est en Crimée, ajoutait-il, quel port ce serait ! »

Quand je lui demandai pourquoi ils avaient démoli les baraques et les maisons construites par les Anglais : « A quoi bon des maisons, répondit-il, quand il n'y a pas d'habitants ? »

La ville a une école, mais on n'y enseigne que le russe ; il en résulte que ces fils de l'Archipel ne savent même pas lire le grec. En revanche, ils parlent couramment ces deux langues, sans compter un peu de turc et de tatar. De son origine, de ses ancêtres helléniques, mon homme avait une idée assez vague ; on lui avait dit que cette colonie était venue de la Grèce. Sur l'ancienne histoire du pays, il ne savait rien. Quand je lui parlai des anciens brigands, il me dit qu'en effet il y avait eu en Crimée des janissaires qui étaient de fameux pirates. Voilà tout ce qu'il avait retenu des légendes antiques. Le nom d'Homère lui était inconnu autant que celui d'Omer-Pacha lui était familier.

Nous rentrons dans la ville, qui est occupée, comme les trois autres localités grecques, par un escadron de cosaques du Don : je commence à craindre pour la pureté du sang

hellénique. Il paraît que les Tatars sont assez mécontents de la nouvelle loi militaire, et qu'on a trouvé utile d'augmenter l'effectif des troupes en Crimée.

Je retrouve mon *isvochtchik*, occupé à déguster le vin du pays chez un débitant grec. En chemin, je voulus savoir si à ces Hellènes il disait *vous* ou simplement *tu*, comme il avait l'habitude de le faire avec les Tatars et les paysans russes. Il m'expliqua que le tutoiement ne convenait pas à tout le monde, que le mot *vous* sonnait plus agréablement à l'oreille, que le *tu* était bon pour des paysans, mais non pas pour les gens cultivés, et que ces Grecs étaient des gens cultivés, puisqu'ils savaient tous lire et écrire. C'est une supériorité qu'ils ont sur ce pauvre Russe, qui, malgré ses années de service dans la marine et son intelligence assez éveillée, est resté absolument illettré. Cela ne l'empêcha pas un beau jour de me dire solennellement : « Si vous imprimez quelque chose sur Sévastopol, n'oubliez pas de dire que c'est un tel, ancien bosseman de tel équipage de la flotte, qui tel et tel jour de

septembre vous a servi de cicérone. » L'homme qui avait ces préoccupations littéraires n'est pas capable de déchiffrer la plaque qui est clouée sur sa voiture.

VII

KAMIESCH ET CHERSON.

Le jour suivant, nous partons pour Kamiesch. Si le Balaklava anglais excite l'admiration des Grecs, cette ville française, bâtie en quelques mois sur la plage de Crimée, disparue ensuite comme un palais enchanté des *Mille et une Nuits,* a vivement frappé l'imagination russe. On voit bien que dans tout *niémetz* (Allemand ou Occidental) il y a un diable, comme dit le proverbe moscovite. Pas un homme du peuple qui ne s'en souvienne et qui ne vous fasse l'histoire de Kamiesch ou plutôt sa légende. C'était comme une petite Moscou, vous diront-ils. Des rues toutes droites, de beaux magasins avec des dames pour servir ; un monde d'acheteurs, des Français,

des Turcs, des Italiens, des Anglais; les uniformes de je ne sais combien de nations; des restaurants; des cafés-chantants; un théâtre qui contenait autant de monde que celui de Sévastopol. Partout les Français avaient semé des légumes, planté des arbres, créé des jardins. Dans la rade, une forêt de mâts. De la hauteur voisine, un aqueduc leur amenait de l'eau douce jusque sur le pont des vaisseaux. Et comme ils se gardaient bien! pas moyen d'y aller voir. Tout autour, des retranchements, des bastions, des batteries. Après la paix, quand les Russes arrivèrent chez eux, on leur faisait fête : aux officiers du champagne, aux soldats du cognac. Tout Sévastopol y allait en partie fine. Le jour où ils sont partis, ils n'ont emporté que leurs sacs. Alors on vendait le champagne meilleur marché que le *kvass*. Les gens sont venus et ont pris ce qu'ils ont voulu, les toiles, les planches, les cordages. Un beau jour, plus de ville.

Allons voir ce qui reste de ces merveilles.

On sort de Sévastopol entre le cinquième et le sixième bastion (celui de la Quarantaine).

On voit d'abord la *slobode* de la Quarantaine, c'est-à-dire une rangée de douze ou quinze maisons qui ne se sont pas relevées, puis un cimetière que les Russes et les Français se sont disputé avec acharnement en avril 1855, et qui a fini par être compris dans le réseau de nos tranchées. Il est aujourd'hui restauré, et l'église semble neuve.

A deux kilomètres de là, une ligne de levées de terres prolongée à perte de vue, avec parapets et fossés parfaitement conservés et que dominent, encore menaçantes, les masses de nos batteries. Ce sont les défenses de Kamiesch. Bientôt la mer se découvre, et déjà miroitent au soleil la baie des Cosaques, la baie Sablonneuse et celle de Kamiesch. A partir de ce moment, ce ne sont que maisonnettes ruinées. Je m'arrête pour considérer les assises de pierre sur lesquelles s'élevait en bois le théâtre français. Le bois a été enlevé, car il a son prix en Crimée; la pierre a été négligée comme étant de nulle valeur. C'est le contraire qui se serait passé dans la Grande-Russie. Ces assises sont encore à hauteur d'homme.

Et voyez comment passe la gloire humaine: à part ces quelques pans de mur, tout ce qui reste de *Vautourville,* ce sont, comme à Balaklava, des amas de bouteilles cassées. Rien de plus résistant que ces débris de verre : c'est plus dur que la brique et les poteries grecques; cela ne tente la cupidité de personne. Dans des centaines d'années, les Schliemann de l'avenir qui étudieront ce siége de Troie, retrouveront, comme indices de notre passage sur la terre de Crimée, des tessons de *bordelaises.*

La baie de Kamiesch, qui nous fut si utile pendant la campagne, et qui après la tempête de novembre mérita le nom de port de la Providence, n'est pas très-étendue. Les rivages en sont bas; par endroits, les roseaux qui lui ont donné son nom (*kamych,* roseau) ne permettent pas d'en approcher. Des deux côtés de ce port, les groupes de ruines se succèdent : ruines des batteries qui défendaient l'entrée de la baie, ruines de notre club, de notre arsenal, de nos magasins, restes de notre aqueduc de bois. Il faut bien le reconnaître, le pays lui-

même est ruiné. Les ceps de vigne, arrachés pendant l'hiver de 1854 pour nos feux de bivouac, n'ont pas été replantés, tandis que chez nous on vendange déjà, sur les coteaux parisiens, les vignes refaites depuis l'invasion. Les arbres fruitiers, là-bas, n'ont pas été remplacés; on a laissé périr ou dégénérer les survivants, ceux que nous-mêmes avions plantés. Il y a des ruines qui sont postérieures à la guerre, comme celle d'une *khoutore* que j'ai visitée et qu'on laisse tomber faute de réparations. Cette terre est encore sauvage; la civilisation et la culture n'ont fait à de longs intervalles que l'effleurer. Il faut un effort continuel pour l'apprivoiser et la faire produire : c'est cet effort qu'on ne fait plus.

Il est à remarquer que ce n'est pas seulement dans la partie de la Crimée occupée par les alliés que la guerre a laissé de telles traces. Si nous en croyons un témoin oculaire, les cantons occupés par les troupes russes n'ont pas moins souffert. « Notre armée, écrivait en juin 1855 le médecin allemand que j'ai plus d'une fois cité ; notre armée n'aurait pas pu se

conduire avec moins d'égards en pays ennemi. Cette multitude de non-combattants qui est le fléau des armées russes, ces sauvages bandes de cavaliers du Caucase et de l'Oural, ont fait tout ce qui était possible pour que la prospérité de ce magnifique pays ne pût s'en relever avant beaucoup, beaucoup d'années. Les terres sont en friche, les ceps de vigne, privés de leurs soutiens, croissent à l'aventure ou servent à entretenir les feux de bivouac; tous les hameaux, tous les villages où l'armée régulière n'a pas déposé ses blessés, sont ravagés ou abandonnés, les habitants errent au hasard, sans asile, ou fuient dans les bois. Même Bakhtchi-Seraï, cette vaste capitale des anciens Khans tatars, semble vide d'habitants, et des ruines enfumées marquent la place où s'élevaient naguère d'antiques palais, splendides encore dans leur décrépitude, et de magnifiques mosquées. En voyant cette désolation universelle, on croirait à un plan systématique de dévastation. »

En revenant de Kamiesch à Sévastopol, on rencontre sur son chemin le monastère de

Chersonèse. Le corps de logis et l'église sont modernes. On va tout droit à cette grande cathédrale en construction, qui semble emprisonnée dans ses échafaudages comme dans une cage de bois; elle renferme les ruines d'une petite église dédiée à la Mère de Dieu. Ce sont là peut-être les reliques les plus vénérables du passé russe. C'est ici que le grand prince Vladimir aurait reçu le baptême; c'est ici qu'il aurait épousé la princesse Anna, sœur des empereurs grecs Basile et Constantin. Ici finit la Russie varègue et idolâtre, ici naquit la Russie byzantine et chrétienne.

Ce Vladimir était pourtant un singulier néophyte. Vrai fils des pirates du Nord, il ne voulut du baptême qu'à la condition de le ravir comme un butin. Avant de courber sa fière tête de Sicambre, il enleva Cherson aux empereurs et tint à se convertir dans sa conquête. Lorsqu'il rendit la cité, il l'avait soumise à un pieux pillage; il en emportait pour décorer la nouvelle église qu'il voulait élever dans Kief tout ce qui lui tomba sous la main

en fait de reliques, d'icônes, de vases sacrés et d'ornements d'église.

En suivant le rivage escarpé de la mer, on trouve les restes d'un autre sanctuaire; le seuil, les fondations, une partie du parvis, se sont conservés, et l'on enjambe çà et là des fûts de colonnes, des chapiteaux de marbre, qui tantôt ressemblent à ceux des temples païens, tantôt sont ornés de croix et de monogrammes byzantins. On prétend que d'autres églises se sont abîmées dans la mer avec une partie de cette falaise rocailleuse que les flots rongent incessamment. Dans les fouilles qu'a nécessitées la construction de la cathédrale, on a mis à jour une quantité d'ossements humains. On les a réunis pêle-mêle dans des espèces de grottes qui datent des temps primitifs, et, laissant à Dieu le soin de reconnaître les siens et de distinguer entre chrétiens et païens, on a planté la croix sur le tout.

Cherson a été, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, une puissante colonie héracléote, une des plus florissantes cités helléniques du Pont-Euxin. Fondée d'abord là où s'élève le

monastère de Saint-George, elle a été transportée ici, et, pour la protéger contre les Barbares, on a isolé la Chersonèse par une sorte de muraille chinoise qui allait de Balaklava à la baie du Sud. Cherson, défendue en outre par une enceinte et des tours puissantes, a dû avoir jusqu'à 5,000 maisons et 50,000 habitants. Dans les baies nombreuses de ce rivage fourmillèrent les vaisseaux marchands d'Athènes, de Byzance, de Rome, de la Syrie et de l'Égypte. L'ancienne église de la Mère de Dieu occupe le centre de l'*agora*, où les citoyens discutaient les lois et les traités de commerce, décidaient la paix ou la guerre avec les Scythes ou leurs rivaux à demi grecs de Panticapée. Sur cette place, qui s'élevait comme une terrasse entre la mer et le reste de la cité (celle-ci occupait une dépression de terrain), de grands orateurs obscurs ont dû remuer les passions, enflammer les patriotiques colères.

Cette liberté républicaine, que depuis les Grecs cette terre n'a plus revue, se conserva pendant toute la durée de l'empire romain et

sous les Césars de Byzance. Cherson a été l'alliée, la vassale, si l'on veut, non la sujette de Constantinople. L'empereur Constantin Porphyrogénète, au xe siècle, ne voit qu'un moyen de punir les Chersonésiens de leurs *rébellions :* c'est de saisir leurs vaisseaux dans les ports de l'Asie-Mineure et d'interdire les envois de blé en Chersonèse (1). Cette dernière prescription prouve qu'alors, pas plus qu'aujourd'hui, la Crimée n'était très-fertile en céréales : Cherson, comme maintenant Sévastopol, dépendait d'autrui pour sa subssitance. Le même écrivain nous initie à cette existence active, souvent troublée, des Chersonésiens. Il nous apprend l'histoire de leurs magistrats, qui, suivant son expression, *portaient la couronne* comme de vrais souverains. Tels furent les rois-citoyens Byscos, qui battit à Caffa les Panticapéens (ceux de Kertch), Pharnacos, qui tua le roi Sauromate en combat singulier, Lamachos, dont la fille, Gycia, sauva la répu-

(1) Voir, dans mon *Empire Grec au dixième siècle,* le chapitre sur Cherson.

blique en brûlant dans sa propre maison son mari, traître à la patrie. En récompense de ce dévouement antique, elle obtint que tous les citoyens s'engageassent par serment à lui accorder une sépulture dans l'enceinte même de la ville. Rien n'était plus contraire aux usages des Grecs; on pouvait craindre que ce serment ne fût pas tenu. Pour éprouver leur bonne foi, elle fit courir le bruit de sa mort et se coucha sur le lit de parade. Les citoyens ne purent se décider à tenir leur parole et la firent conduire hors des murs pour être brûlée; mais alors elle se dressa sur sa couche funèbre, consterna les Chersonésiens de cette terrifiante résurrection et les força à se lier par un nouveau serment, plus terrible que le premier. Plus tard, son tombeau, ses statues, firent l'ornement de la splendide cité.

Le comte Alexis Ouvarof, dans ses fouilles de 1853, qu'il a renouvelées l'année dernière, nous a révélé bien d'autres secrets de la vie publique et privée de ces colons grecs. Il a ouvert les caveaux creusés dans le roc où reposaient leurs os; il a étudié les fragments,

malheureusement peu nombreux, de leurs inscriptions funéraires.

Sur l'une de ces pierres, on voit une matrone grecque avec un enfant dans ses bras : l'inscription porte qu'elle fut « la plus noble des femmes ». Une autre stèle nous montre une dame, dont la tête est couverte d'un voile et dont les pieds reposent noblement sur un escabeau. Ailleurs c'est un homme qui est représenté avec le vrai costume du citoyen grec, la *khitôn* et l'*himation*. Un disque d'argent trouvé dans un tombeau, les figures représentées sur leurs monnaies prouvent que, comme les Grecs de la métropole, ils honoraient tous les exercices du corps, la lutte, la course, la balle, le jet du disque et du javelot. Ces *sportsmen* accomplis devaient être d'excellents militaires : ils avaient gardé l'énergie physique et morale de leurs ancêtres, et sans doute, comme leurs voisins, ces Grecs d'Olbia dont parle Dion Chrysostome, ils marchaient au combat en chantant les vers de l'*Iliade*.

On aime à se représenter, dans la cité dé-

corée de toutes les merveilles des arts, cette race énergique, intelligente, la première du monde ancien, où l'on était à la fois artiste et négociant, orateur et guerrier, où l'être humain atteignit cette plénitude de développement que nous envions encore aux Hellènes; mais trop rares sont les vestiges de cette brillante civilisation, qui n'a pas encore eu de rivale en Chersonèse.

La conquête russe porta à ces ruines le coup fatal : on exploita Cherson comme une carrière pour construire Sévastopol; ce qui restait des temples, des colonnades, des portes triomphales, fut employé à bâtir la Quarantaine. Pourtant Mouravief-Apostol put voir encore en 1820 des vestiges de murailles, de tours et de fossés. En 1854, les Français, pour conduire leurs attaques contre le sixième bastion, furent bien obligés d'occuper le cap Chersonèse : le couvent et l'église furent rasés par l'artillerie russe ou par la pioche de nos travailleurs (les bâtiments actuels ne datent que de 1857). Là-bas, du côté de la Quarantaine, ce qui fut le mur grec, ou le palais de Vladi-

mir, ou la tranchée française, est mêlé et confondu dans le même chaos.

C'est pourtant au nom sacré de Cherson, au nom de « cette terre bénie où saint Vladimir reçut l'eau du baptême », que le clergé et les généraux russes enflammaient l'ardeur des paysans et des soldats et les poussaient à la guerre de Crimée comme à une croisade. Cette crise a du moins contribué à réveiller l'attachement des Russes pour ce rivage doublement sacré, puisque c'est de la prise de Cherson par Vladimir que date la régénération de la Russie par le christianisme, et que c'est de la chute de Sévastopol que date la régénération par l'émancipation des paysans. La Russie chrétienne et la Russie libre sont sorties de là.

Presque aussitôt après la paix on releva le couvent, on commença la cathédrale, dont l'empereur Alexandre II posa la première pierre en 1861.

Il reste encore beaucoup à faire, surtout pour la science, pour l'archéologie. Cette terre, qui est le cimetière d'un grand peuple, est comme saturée d'ossements et de débris an-

tiques; mais les antiquités qu'on y a déjà recueillies sont dispersées dans les musées de la Russie : il faudrait à Cherson même un musée de Cherson; on ne peut donner ce nom à une centaine de pierres sculptées, d'importance secondaire, qu'on a réunies dans une petite serre du couvent.

On a de grands projets pour l'avenir : on voudrait construire ici un plus vaste monastère qui serait un des premiers de la Russie, y créer une bibliothèque, un musée, une académie ecclésiastique, une *confrérie*, semblable à celle qu'on a établie à Kazan pour la conversion des Tatars; mais l'argent manque; si l'on n'a pu encore relever Sévastopol, comment s'occuper de Cherson?

VIII

LE SÉVASTOPOL DE L'AVENIR.

Inkerman, Saint-George, Balaklava, Kamiesch, Cherson, nous ramènent toujours au souvenir de la guerre d'Orient, à Sévastopol.

Sévastopol est le centre de cette épopée dont on trouve les chants dispersés dans tous les coins de la presqu'île. C'est ce nom que répètent les vieux monastères, les tours des forteresses génoises, les ruines des acropoles grecques, les cavernes de l'âge primitif. Toute cette contrée a suivi et suivra toujours les destinées de la cité qui est bâtie sur la mer, que ce soit la ville grecque, Cherson, ou la ville russe, Sévastopol. Ces campagnes ont vécu de la puissance de Sévastopol, elles sont pauvres de sa ruine, elles peuvent revivre de sa régénération.

Qu'était-ce que Sévastopol avant la guerre de Crimée? Plus puissante peut-être, moins complète que Cherson, ce n'était qu'une ville de guerre. Aussi la guerre n'a-t-elle rien laissé d'elle, aussi végète-t-elle aujourd'hui, petite bourgade au milieu de ruines grandioses. Son aristocratie se composait surtout d'états-majors et d'administrations; les villas, les fermes, les vignobles des environs devaient leur prospérité aux officiers amoureux de villégiature. Quand Sévastopol vaincu perdit sa gar-

nison, les capitaux manquèrent non-seulement pour relever les maisons, mais pour remettre en culture la campagne. Voilà pourquoi les ceps et les arbres arrachés n'ont pas été replantés et pourquoi la Chersonèse, comme avant l'arrivée des Héracléotes, 500 ans avant Jésus-Christ, est une grande friche.

Sévastopol, le poste avancé de la Russie, avait été comme jeté au milieu d'un désert que n'avait pas encore entamé l'immigration russe. Cette ville était à cinq ou six journées de la Russie, avec laquelle elle ne pouvait communiquer que par la mer ou par la steppe. Il fallait pourtant que la Russie la fît vivre. Toute la subsistance de Sévastopol découlait du budget de la guerre. Sa fortune, c'étaient la solde des marins et des militaires, la dépense des nombreux fonctionnaires, les allocations de l'État pour la construction des édifices militaires. Tout cela lui a manqué à la fois; ne tirant rien d'elle-même, puisqu'elle n'a qu'une faible population civile, rien du pays environnant, puisque Sévastopol n'a pas cette ceinture de villages opulents qui entoure Paris,

rien de l'État, puisque le traité de 1856 ôtait à la Russie l'empire de la mer, — cette ville est tombée dans la misère. La guerre l'avait démolie, mais c'est la paix qui l'a ruinée.

Ce qui dominait dans Sévastopol prospère, c'étaient des casernes et des forts. Ce qui domine dans Sévastopol abattu, ce sont des tombeaux. Là l'église en pyramide qui couronne le cimetière des « cent mille hommes » ; ici la cathédrale qui s'élève sur la cendre des trois amiraux ; tout ce qu'il y a de curieux dans les environs, ce sont encore des cimetières. Qu'est-ce que la rade elle-même, sinon le tombeau de la flotte russe ? Qu'est-ce que Sévastopol enfin, sinon le tombeau de Sévastopol ?.

Et pourtant dans ce corps mutilé, dont on pourrait dire comme du maréchal Rantzau que « Mars ne lui a rien laissé d'entier que le cœur », on sent maintenant comme un immense désir de vivre. Il passe sur ces ruines comme un souffle de résurrection prochaine. Depuis que la cité a son gouverneur particulier, — M. Péréléchine, un intrépide défen-

seur du troisième bastion, — l'espérance est revenue. J'ai été étonné de la quantité de maisons qui se bâtissaient à la fois dans une ville où l'on n'a pas bâti depuis vingt ans. « Une vraie maladie », me disait mon hôte, — qui bâtissait lui-même. Ce qui surexcitait les constructeurs, c'était l'attente d'une inauguration prochaine du chemin de fer. Déjà on trouvait à la petite banque locale des allures un peu séniles et routinières, et l'on parlait de fonder une grande société de crédit. Le conseil municipal était en marché avec une compagnie pour amener dans les fontaines de Sévastopol l'eau des sources voisines; on traçait un magnifique boulevard le long de la mer.

Mais cet effort pour vivre a besoin d'être aidé par le gouvernement. Ou bien il peut déclarer qu'en vertu des nouveaux traités il a le droit de relever sa grande forteresse maritime, et alors il n'y a plus qu'à reconstruire des forteresses et des vaisseaux et à refaire la cité guerrière. Ou bien il peut dire que Sévastopol ne sera plus une ville exclusivement militaire et que sa rade, de 6 kilomètres de long

sur 900 mètres de large, l'une des plus belles de l'Europe, est ouverte au commerce de toutes les nations.

On prétend que la prospérité d'Odessa souffrira de celle de Sévastopol, de même que les petites villes de Crimée, Kertch ou Féodosie, ont souffert du développement d'Odessa. Cette théorie n'est applicable qu'aux pays où les éléments de prospérité sont peu considérables; or les bras et les capitaux peuvent être appelés bientôt sur les bords de la mer Noire avec une telle énergie que non-seulement Sévastopol, mais Odessa même, mais les plus petites villes de la Crimée en auront leur part. Une période historique nouvelle peut commencer pour la Crimée, celle de la colonisation par les Russes; l'émigration tatare semble lui préparer les voies. Sévastopol, devenu port de commerce, en moins de dix années, ne serait plus reconnaissable. De grands établissements industriels remplaceraient bientôt dans la rue Catherine les hôtels détruits. Le port se repeuplerait, et dans son développement indéfini on peut prévoir que Balaklava, relié à la baie du Sud par

un *railway*, formerait une sorte de port auxiliaire, la Ciotat d'une Marseille taurique. La mise en activité du chemin de fer conduira en Crimée, comme partout, à la construction de routes et de chemins. L'agriculture et la viticulture, trouvant enfin les débouchés qui leur manquent, prendraient une nouvelle énergie. Une aristocratie commerciale pourrait bâtir ses maisons de plaisance dans ces landes de Chersonèse où s'élevèrent dans l'antiquité les villas des Grecs et, il y a vingt ans, les *datchas* des officiers russes. Un centre florissant communiquerait une vitalité inconnue à toute la Crimée, et cette terre, sans cesse relapse dans la barbarie, serait définitivement conquise à la civilisation. La ville n'a aujourd'hui que 6,000 âmes, mais quel chiffre n'atteindrait pas la population d'une cité où les intérêts ne demandent qu'à se fixer dès qu'ils seront un peu rassurés sur l'avenir ! A certains égards, Sévastopol est mieux situé qu'Odessa, plus rapproché de Constantinople et de l'Asie. S'il avait la chance de jouir, comme en a joui pendant quelque temps Odessa, d'un port

franc, sa prospérité serait certaine. Alors l'ancienne cité grecque de Cherson revivrait dans Sévastopol, et la côte héracléote reverrait les navires marchands de Constantinople et de l'Anatolie.

C'est une situation bien étrange que celle de notre ancienne ennemie. Sur les frontières de la France et de l'Allemagne, des villes aussi maltraitées, des ruines plus récentes, se sont relevées; mais son infortune survit à la guerre, aux passions mêmes et presqu'au souvenir de cette guerre.

Les Russes se plaisent à l'appeler le « grand martyr Sévastopol », le « héros Sévastopol »; mais si nous lui prêtons les sentiments d'un héros, quelle doit être la couleur de ses pensées? S'il pouvait parler, que dirait-il? « Je ne comprends rien à tout ce qui se passe. Ces Anglais, avec lesquels j'ai échangé tant de milliers de bombes et de boulets, ont été fêtés à Saint-Pétersbourg. J'ai entendu parler de fiançailles, de mariages. On dirait que c'est par un malentendu qu'on m'a mis dans cet état. En attendant me voilà étendu, depuis

vingt ans, sur le rivage de ma rade déserte, aussi brisé qu'au soir de la dernière bataille, criblé de blessures dont personne n'a souci. Si la sainte Russie a encore besoin de mon dévouement, sans doute je suis prêt à tout braver ; mais alors qu'on me rende mes bastions, mes hauts vaisseaux de ligne, qu'on me rende mes vieux loups de mer, mes amiraux, qui se promenaient sous la mitraille en lorgnant les Anglais. Qu'on voie encore s'accumuler ici les milliers d'hommes et de canons, qu'on espère sur le Danube, que l'on tremble sur le Bosphore. Si ce n'est point de cela qu'il s'agit, pourquoi ne pas me donner, comme à un vieux brave, mon congé définitif? Voyez : mes marins et mes soldats de 1854 ont trouvé à quoi s'occuper, la guerre finie. L'un a sa barque, l'autre son fiacre, le troisième son débit de liqueurs. Moi aussi, je me fais fort de gagner ma vie. Je ferais le commerce, et j'accueillerais bien, sans rancune, les négociants de Londres et ceux de Marseille. Seulement je suis las d'étaler mes plaies comme un soldat qui mendierait ; cela m'ennuie de faire pitié. »

Ainsi semble parler le « héros Sévastopol ». De son ancienne armure de bastions, il pourrait conserver, ainsi qu'un retraité conserve son sabre rouillé, accroché à un clou de la muraille, les forteresses que la guerre a épargnées. Les forts Constantin et Michel auraient bon air dans son nouveau blason, semblables à ces portes crénelées qui figurent dans les armoiries de nos villes. Dans le développement nouveau du port de commerce, ils raconteraient le passé glorieux, comme cette tour de François Ier, qui fut longtemps l'orgueil du Havre. J'ai déjà raconté la légende du factionnaire au puits de la Quarantaine et des trois cavaliers. Le cavalier rouge annonçait que Sévastopol serait incendié, le noir qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre, le blanc que la cité renaîtrait plus belle de ses ruines. Les deux premières prophéties se sont assez bien réalisées : l'accomplissement de la troisième se fait attendre.

L'ARMÉE NOUVELLE

L'APPELÉ RUSSE DE SIX MOIS

ET LE VOLONTAIRE FRANÇAIS D'UN AN.

Dans le *Viestnik Evropy* (*Messager d'Europe,* revue russe mensuelle) du mois d'octobre 1875, on trouve deux études, en quelque sorte parallèles, sur le *volontaire* français d'un an et sur l'*appelé* russe de six mois ; on verra plus loin pourquoi nous ne disons pas le *volontaire* russe.

Le premier article est une analyse du livre de M. Vallery-Radot, *le Journal d'un Volontaire d'un an.* Le critique de Saint-Pétersbourg lui est fort sympathique. L'écrivain russe s'est laissé gagner par la bonne humeur et la bonne volonté du jeune guerrier. Il voit dans ces

heureuses dispositions la preuve d'un réveil du patriotisme et des vertus militaires de la France.

Aucune des anecdotes caractéristiques rapportées par M. Vallery-Radot ne lui a échappé. Il note ce que raconte notre volontaire de l'enseignement de la géographie dans les écoles régimentaires : à chacun des soldats on montre avec une baguette de fusil son département d'origine, avec les arrondissements, les cantons et le village natal ; mais *à tous* on montre l'Alsace et la Lorraine.

Le critique russe se laisse même aller à fredonner, après M. Vallery-Radot, cette chanson qu'on répète à la chambrée : *le Maître d'école alsacien :*

> Les yeux tournés vers la patrie,
> Grandissez, l'heure sonnera.

Entre le journal du volontaire français et celui de l'*appelé* russe, que nous allons analyser, il y a une différence qu'ont fort bien saisie les rédacteurs du *Viestnik Evropy.*

L'appelé russe est moins jeune d'âge et de

caractère, moins naïf, moins ardent que le français. On voit que celui-ci est aussitôt *empoigné* par cette vie nouvelle qui lui est imposée, qu'il l'accepte allègrement et qu'il en sait la raison d'être patriotique. Il se plonge avec une certaine ferveur dans les détails et les minuties du métier; il se complaît dans ce milieu nouveau, dont il attend, pour lui-même et pour le pays, une sorte de transformation. Il se pénètre de ses devoirs militaires, il s'imprègne des idées guerrières qui flottent autour de lui ; il fait *siens* et la caserne, et le règlement, et les camarades, et les officiers ; il ne subit pas la vie militaire : il en est un acteur convaincu et dévoué.

L'autre, le Russe, a vingt et un ans ; il sort de l'Université ; à travers ses récits, on croit le voir grand, un peu pâle, myope, des lunettes sur le nez (il avoue la myopie et les lunettes), resté un homme d'études sous le harnais, d'esprit rassis, de sang-froid, obéissant à l'obligation de rester six mois dans la caserne, profitant de l'occasion pour donner une direction nouvelle à ses habitudes d'observation, regar-

dant curieusement le monde qui l'entoure, étonné de s'y voir lui-même, ne se livrant pas à lui, spectateur calme et presque désintéressé, fort peu disposé à devenir acteur, mais notant avec d'autant plus d'exactitude et de clairvoyance les vices ou les avantages de l'institution.

On dirait volontiers, en employant le jargon d'outre-Rhin, que M. Vallery-Radot a étudié le volontariat d'une manière *subjective*, et que V. P. (nous ne connaissons de notre étudiant russe que ces initiales) a étudié la vie de caserne d'une manière *objective*.

Chez nous, il n'y a qu'une catégorie de privilégiés militaires : *le volontaire d'un an*. Il n'en est pas de même en Russie, où la loi nouvelle a établi une classification assez compliquée. D'abord elle institue non pas précisément l'obligation universelle du *service militaire* (les finances de l'empire ne pourraient jamais entretenir une telle population de soldats), mais bien plutôt l'obligation universelle du *tirage au sort*. En définitive, il n'y a guère qu'un tiers des jeunes gens de cha-

que classe qui soient appelés sous les drapeaux.

Quand un jeune homme est tombé au sort, il peut obtenir quatre espèces de réductions sur le temps du service effectif. S'il a reçu l'instruction supérieure des Universités et des Écoles spéciales, il ne sert que six mois; s'il a reçu l'instruction secondaire, dix-huit mois; s'il a reçu l'instruction dans les écoles de *troisième rang*, trois ans; s'il sort de l'école primaire, quatre ans.

Ce n'est pas tout, ceux qui devancent le tirage au sort et contractent un engagement spontané peuvent ne servir que trois mois dans le premier cas, que six mois dans le second, que deux ans dans le troisième. Ils sont, à proprement parler, des *volontaires* au même sens que les nôtres; seulement, il y en a parmi eux de trois catégories: ceux de trois mois, de six mois et de deux ans.

V. P., notre héros, n'est pas un *volontaire*, car il a dû tirer au sort, a ramené un mauvais numéro, n'a pu présenter aucun cas de dispense ou d'exemption. Voilà pourquoi il est

soldat. Mais comme il a reçu l'instruction supérieure des Universités, il ne servira que six mois.

V. P. a, comme M. Vallery-Radot, *étrenné* les récentes institutions. Son récit présente donc le même intérêt de nouveauté que le *Journal d'un Volontaire*. Tous deux sont parmi les premiers soldats de la nouvelle armée.

L'émotion produite en Russie par la promulgation de la loi militaire a été, ce semble, beaucoup plus vive qu'en France. « Ce fut, dit V. P., comme un coup de tonnerre qui éclata sur la terre russe. Tous s'attendaient à cette loi, tous en parlaient, mais quand l'attente devint certitude, quand la réalité prit la place des conjectures, la société fut en proie à un trouble étrange. Tout le monde discutait, disputait, faisait grand bruit. Chacun avait un fils, un frère, un neveu sous le coup de la loi; même ceux que leur âge dispensait de tout appel avaient grand'peur. « Allons, on va me prendre. — Mais non, la loi est formelle ! leur disait-on. — C'est possible, mais ça n'empêche pas qu'on me prendra. »

Alors naquirent des industries nouvelles. Les libraires mirent en vente des éditions plus ou moins complètes du nouveau texte de loi. Un seul libraire de Kharkof en vendait 300 exemplaires en deux jours. Puis apparurent des gens d'affaires, des messieurs avec des chapeaux de formes bizarres, qui pour une faible somme d'argent offraient aux naïfs, aux ignorants, de faire les démarches nécessaires pour les faire exempter : « L'affaire est dans nos mains », disaient-ils impudemment. Ils vendaient à beaux deniers comptants de prétendues dispenses du service. Les juifs notamment se montrèrent dans les localités les plus reculées, « oubliées de Dieu même ».

C'était surtout cette dénomination d'obligation *universelle* du service militaire, qui effarouchait tout le monde. « Vous voyez bien, disait un marchand, qu'on prendra tout le monde. Eh bien, non, ce n'est pas le bon ordre. Qu'on prenne un noble, parfait ! ces gens-là ont le tempérament belliqueux. Mais ne touchez pas au marchand : le marchand est fait pour la marchandise. Le marchand doit four-

nir à l'armée le blé, le drap, les cuirs; c'est par le marchand qu'on a tout cela. Ne me parlez pas de votre loi : c'est le désordre. »

Les paysans subirent la panique encore plus complétement que les marchands. Obligation *universelle!* En beaucoup de contrées, ils crurent que l'obligation s'étendait aussi aux jeunes filles : V. P. a entendu plusieurs fois des propos de ce genre.

Le narrateur fait un curieux tableau du public qui se presse dans la salle du tirage au sort ou du conseil de révision :

« Marchands, employés, bourgeois, se coudoyaient, s'interrogeaient, se disputaient, s'agitaient. Un jeune homme, apparemment sous l'influence du vin, expliquait à deux auditeurs qu'il se souciait de tout cela comme d'un fétu, que s'il entrait au service, c'était parce qu'il le voulait bien, que si la chose ne lui eût pas convenu, personne n'aurait pu l'arracher à sa boutique. Çà et là brillaient, dans la foule épaisse, d'élégants jeunes gens en gants jaunes, aux mines singulièrement allongées, qui regardaient avec mépris cette *vile populace* à

laquelle ils étaient obligés de se mêler. Dans un coin, des femmes pleuraient. A droite de l'entrée principale était campé un gendarme colossal qui criait les noms et les numéros. « N° 150, Ivanof », grondait sa voix de basse. « N° 150, Ivanof », répétaient après lui, par toute la salle, quelques gendarmes subalternes, d'une taille moins imposante, et ils répétaient ce cri jusqu'à ce que la malheureuse victime se fût bien convaincue à la fin que c'était elle qu'on appelait, et non un autre. »

Sur 380 inscrits, on enrôla 80 recrues. V. P., qui avait pourtant tiré le n° 166, fut pris, tant était grand le nombre des dispensés et des exemptés. Son n° 166 devint le n° 34. Le voilà soldat !

La caserne où on le loge d'abord lui cause une impression assez désagréable.

« Je ne sais, dit-il, si on peut donner ce nom à deux petites maisons de bois, depuis longtemps destinées à être démolies. Des fenêtres brisées, où des feuilles de papier remplaçaient les carreaux cassés et dont le cadre menaçait ruine, des poêles de fonte qui don-

naient plus de fumée que de feu dans ces froides chambres, des paillasses d'une saleté repoussante, remplies de je ne sais quels débris que le gardien, on ne sait trop pourquoi, appelait de la paille : voilà sous quels auspices j'entrai dans la carrière. Et malgré tout cela, malgré la pluie qui avec la neige fondue nous avait trempés jusqu'aux os, on ne trouvait plus trace de la mélancolie de naguère. Les conversations, les rires, les plaisanteries ne chômaient pas. Il y avait surtout un gringalet de bourgeois, avec un visage bouffi et gonflé par des orgies prolongées, qui avait le don d'égayer les autres. Il imitait le cri du coq, mettait à la raison les mécontents, hurlait d'une voix rauque je ne sais quelles chansons, et, en fin de compte, chaque fois qu'une société se rendait au cabaret, ne manquait jamais de se joindre à elle. »

L'étudiant était devenu un conscrit; le conscrit est devenu un soldat : V. P. est passé dans la garde. La vraie vie de caserne a commencé pour lui. On est un peu à l'étroit : dans une petite chambre on a bourré quinze

ou vingt hommes. Les soldats sont réduits à coucher trois sur deux matelas, un homme et demi par lit. Un plancher toujours fangeux, malgré le soin qu'on prend à le nettoyer, un air épais et mal odorant, en dépit de la ventilation, des murailles jaunies et enfumées, qui n'ont d'autres parures que les brillants casques de cuivre et les rangées de fusils : voilà le décor.

P. V. se loue cependant des attentions de ses chefs. Par égard pour une recrue qui appartenait à la première catégorie sous le rapport de l'instruction, on lui accorde une petite chambre particulière, qu'il partagera avec un autre étudiant. Elle était nue et froide, cette petite chambre; son poêle l'enfumait sans la chauffer; mais, en comparaison de la chambre commune, c'était une douceur inappréciable. Dès lors, il peut examiner avec plus de liberté d'esprit ce qui se passe autour de lui.

Il assiste à la transformation des autres recrues. Déjà elles connaissent ce code militaire dont le premier article est celui-ci : « Ne pas raisonner ». Elles commencent à parler cou-

ramment la langue particulière aux casernes. Naguère quand elles passaient dans la rue, les polissons leur criaient : « Hé, marchand ! tu vas t'en donner sur les lits de plume ! » Maintenant, leur démarche est celle de soldats.

De leurs rapports avec les camarades, nos deux étudiants n'ont pas à se plaindre. Une certaine fraternité s'est établie entre les anciens et les nouveaux. Pourtant on continue à les traiter de *monsieur*. Ils restent des aristocrates, sous le niveau égalitaire.

Présentons au lecteur quelques types de sous-officiers. Voici Rodoniof, un bon enfant, qui, à jeun, a le plus grand souci de la dignité de son grade, et qui, pris de vin, ne rêve que plaies et bosses. Alors il attrape le premier bâton venu et supplie instamment ses camarades de lui indiquer la demeure du « Turc perfide [1] », afin de lui casser les reins une bonne fois pour toutes.

Voici Alexandrof qui vient souvent causer

[1] La haine du Turc semble innée dans les classes moyennes et les classes inférieures de la Russie. Depuis Pierre le Grand, la conquête de Constantinople pour

avec nos jeunes gens et qui est un grand politique. Lui aussi veut la destruction du Turc, mais par la diplomatie, non par le bâton. Sans cesse il combine des alliances et des guerres, et s'il se perd dans ses propres combinaisons, il s'en tire en disant : « C'est égal, nous les battrons ! »

Voici le soldat fanfaron, le vantard qui a fini par croire à ses propres vanteries, qui raconte sans cesse ses campagnes et ses blessures et qui, suivant le degré d'ivresse où il se trouve, diminue ou augmente le nombre des balles qui lui sont restées dans le corps.

Ce qui étonne notre étudiant chez ses nouveaux camarades, c'est la singulière morale que les plus honnêtes professent à l'égard du beau sexe. C'est une véritable exploitation de la femme. Quand ils rentrent à la caserne, ils font trophée de quelque argent extorqué à une tendre cuisinière, d'un foulard enlevé à une bonne, d'un bouillon bu aux dépens du bour-

les politiques, la délivrance des peuples chrétiens pour les orthodoxes, l'affranchissement des Slaves pour les patriotes, restent le but toujours rêvé.

geois, d'une razzia faite dans ses provisions. Pour certains d'entre eux qui sont mariés, ces douces liaisons peuvent bien compter comme des infidélités. Mais bast ! que fait, de son côté, la femme qu'on a laissée au village ? La même chose sans doute. D'ailleurs, pour le soldat de l'ancienne armée, nulle famille que le régiment : il y a longtemps qu'il a oublié l'autre.

Ce type de vieux soldats qui ne connaissent d'autres devoirs que ceux de la caserne, qui n'ont pas pour un camarade de plus sanglante injure que le nom de *paysan* (singulière réédition du mot de César à ses légionnaires !), qui considèrent la maraude et les petits larcins comme des gentillesses permises, qui sont, comme le dit V. P., dans leur genre, *les Derniers des Mohicans*, — ce type ne tardera pas à disparaître en Russie grâce à la loi nouvelle. Il n'y a plus de ces éternelles années de service qui séparaient l'homme de son village et de sa famille pendant un quart de siècle.

Dans l'opinion publique, les soldats d'autrefois étaient des manières de serfs de la cou-

ronne, d'esclaves en uniforme. V. P. constate le peu de considération dont ils jouissaient dans la masse de la nation. Le soldat était considéré par le bourgeois et l'homme du peuple comme un être à part, un étranger, presqu'un ennemi, dont il faut tout au moins se défier, quelque pitié qu'il mérite. A peine notre étudiant a-t-il endossé son uniforme, qu'il ressent déjà les effets du préjugé :

« De longtemps je n'oublierai le grognement agressif, les cris de colère du suisse de la maison où demeurait mon frère, quand je passai devant lui pour monter chez ce dernier : « Où cours-tu ? Regarde la neige sur tes bottes ! Ce n'est pas une caserne ici, c'est une maison où habitent des messieurs. » Par la suite, il se radoucit, et pourtant, le dirai-je ? je ne passais jamais devant lui sans un certain embarras. Autre cas encore plus caractéristique : un jour, le gardien d'une station sur le chemin de fer de la Baltique gratifia d'un formidable coup de poing sur la nuque un de mes camarades qui avait osé monter sur l'escalier qui conduisait aux secondes classes. Le gardien

fut puni, mais probablement, encore à cette heure, il n'a pas encore compris pourquoi. »

La loi nouvelle aura pour effet, en incorporant la nation dans l'armée, de relever celle-ci dans l'estime de celle-là.

V. P. décrit ensuite en termes énergiques l'incurable, l'effrayant ennui de la caserne, surtout les dimanches et jours de fêtes. D'abord on cherche à tuer le temps par tous les moyens possibles. Finalement on en revient à la ressource suprême : qui a de l'argent court au cabaret.

On trouvera aussi dans le journal de V. P. maint détail sur les écoles régimentaires. Il voudrait qu'on les complétât par des bibliothèques bien choisies. Même dans la garde, ces bibliothèques laissent à désirer. « Sauf quelques volumes de Paul de Kock, Frédéric Soulié, Alexandre Dumas et quelques auteurs russes oubliés, je n'y ai absolument rien trouvé. »

Malgré toutes les différences de caractère et de circonstances, les sentiments qu'éprouve l'étudiant russe en quittant le régiment sont

presque ceux qu'exprime M. Vallery-Radot. Il y a là une minute d'émotion :

« Dans cette caserne cependant, mes amis et moi nous avons rencontré tant de bonté d'âme et d'affectueuse sympathie qu'entre les soldats et nous s'établirent très-vite les rapports les plus cordiaux. Comme les soldats concentrent toutes leurs affections sur la petite famille militaire de la compagnie, du jour où nous y fûmes incorporés jusqu'à la fin de notre temps de service, ils nous ont aidés et soutenus autant qu'il a été en eux. Il n'est pas étonnant que mon ami l'étudiant et moi nous ayons été sincèrement touchés, lorsqu'au moment de la séparation nous vîmes se rassembler autour de nous tous ces braves gens, avec lesquels nous avions vécu six mois entiers dans la plus complète intimité. Il y avait là le cher Rodionof, qui, dans sa douleur sincère, avait oublié le « Turc perfide », et Alexandrof, qui avait laissé de côté la politique et les alliances, et une multitude d'autres amis, dont l'un ressemblait si parfaitement à l'autre que nous ne pouvions les distinguer que par leur nom de

famille. Tous, du fond du cœur, se réjouissaient de notre bonne fortune et nous souhaitaient toutes sortes de prospérités. Ce fut une chère minute dans notre vie, et elle restera longtemps dans notre mémoire. Du régiment nous n'avons pas emporté un seul sentiment amer; ces braves gens ne nous ont pas laissé un souvenir pénible. »

Cette analyse et ces extraits du journal de V. P. suffiront pour donner une idée de la vie quotidienne du soldat russe. On a dû apercevoir les différences qu'il y a entre la nouvelle loi militaire des Russes et la nôtre. Le titre commun de *service obligatoire et universel* ne doit pas faire illusion. Il s'en faut de beaucoup que la Russie appelle sous les drapeaux, comme le fait la France, la presque totalité de sa jeunesse, à l'exception des ecclésiastiques et des membres de l'enseignement.

On prétend chez nous que le volontariat d'un an comporte une trop faible durée de service pour avoir les effets qu'on en attend. Que dira-t-on des *appelés* de six mois, des *volontaires* de trois mois en Russie?

Et pourtant le gouvernement russe croit avoir obtenu un grand résultat en proclamant tout au moins l'universalité de l'obligation du tirage au sort, en introduisant dans l'armée, ne fût-ce que pour trois mois, les jeunes gens des classes cultivées, en essayant de faire du régiment l'école primaire de la nation, et du ministre de la guerre, au moins pour l'enseignement primaire, un autre ministre de l'instruction publique.

TABLE

Pages

PRÉFACE . . . . . I-XXX

I

LA GRANDE ARMÉE A MOSCOU. (Récits de témoins oculaires russes.) 1

I. L'arrivée de la Grande Armée 17

II. Les Français et leurs alliés 37

III. La population moscovite 80

II

LE CHAMP DE BATAILLE ET LE MONASTÈRE DE BORODINO. (Impressions de voyage.) 109

I. Le monastère 112

II. La veuve de Borodino 123

III. Le champ de bataille 144

IV. L'obélisque de la grande redoute. . . . 150

V. Traditions locales sur la bataille 158

III

LES RUSSES A SÉVASTOPOL. (Récits d'officiers russes.) 177

I. Préparatifs de résistance. 186

Pages
II. La vie du bastion 210
III. Les défenseurs de Sévastopol. 241
IV. Types sévastopoliens 257
V. Le dernier jour du siége 271

IV

VINGT ANS APRÈS. — SÉVASTOPOL ET LA CHERSONÈSE (Souvenirs de voyage.) 283
I. Sévastopol et la Karabelnaïa. 288
II. Sur la rade. — Le cimetière russe . . . 315
III. Inkerman 324
IV. Malakof et le bastion du Mât 332
V. Les cimetières français et anglais. . . . 342
VI. Le monastère de Saint-Georges et Balaklava 350
VII. Kamiesch et Cherson. 367
VIII. Le Sévastopol de l'avenir. 381

V

L'ARMÉE NOUVELLE. — L'appelé russe de six mois et le volontaire français d'un an. 391

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

L'Empire des Tsars, au point actuel de la science; par J. H. SCHNITZLER, auteur de l'*Histoire intime* et de la *Statistique de la Russie*, ancien directeur de l'*Encyclopédie des gens du monde*. 5 volumes in-8°.

Tome I. Le Territoire, tableau naturel . . . . . 8 fr.
Tome II. La population . . . . . 8 fr.
Tome III. L'État et l'Église. . . . . 8 fr.
Tome IV. Les intérêts matériels et privés (agriculture, industrie, commerce). . . . . 9 fr.
Tome V. Topographie générale (En préparation).

Description de la Crimée, surtout au point de vue de ses lignes de communication. Monographie géographique et statistique; avec une carte, par J. H. SCHNITZLER; in 8°. . . . . 3 fr.

Institutions de la Russie, depuis les réformes de l'empereur Alexandre II, par J. H. SCHNITLZER; 2 volumes in-8° . . . . . 12 fr.

Chiwa. Rapports traduits de l'allemand par A WACHTER, ancien capitaine d'état-major, par STUMM (HUGO); un vol. in-8°, avec 5 cartes coloriées . . . . . 5 fr.

Pouchkine. Œuvres traduites du russe par Mme SOPHIE ENGELHARDT née NOVISILTSOFF. — Boris Godounoff. — Le Chevalier avare. — Mozart et Saliéri. — Les Nuits d'Égypte; plaquette imprimée sur papier chamois en caractères et avec ornements elzéviriens; in-12, broché. . . . . 2 fr.

Guerre d'Orient, Siége de Sébastopol. Historique du service de l'artillerie (1854-1856), publié par ordre du Ministre de la guerre. 2 forts vol. in-4° brochés, de 1,436 pages, avec un atlas in-folio oblong, de 151 planches, cart. avec couverture imprimée, dos en percaline. . . . . 80 fr.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

DC 235 .R22
Francais et russes
Stanford University Libraries
3 6105 041 392 445

DC
235
R22

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.